

LE LOGOS

COLLABORATEURS :

JACOB BEAUMIER
MARC BLONDIN
SERGE CANTIN
LÉONIE CINQ-MARS
SIMON COUILLARD
ESSEF
MARC LAROCHELLE
VÉRONIQUE LEDUC
MICHAËL MAGNY
JEAN-FRANÇOIS VEILLEUX

COMITÉ DE RÉDACTION :

MARC BLONDIN
LÉONIE CINQ-MARS
VÉRONIQUE LEDUC
JEAN-FRANÇOIS VEILLEUX

CORRECTION :

MARC BLONDIN
LÉONIE CINQ-MARS

MISE EN PAGE ET ILLUSTRATION :

VÉRONIQUE LEDUC

DISTRIBUTION :

JEAN-FRANÇOIS VEILLEUX

**SI VOUS DÉSIREZ SOUMETTRE UN
TEXTE POUR LE PROCHAIN NUMÉRO
OU FAIRE UN COMMENTAIRE À
PROPOS DU CONTENU DE LA
PRÉSENTE ÉDITION, ÉCRIVEZ-NOUS :**

lelogos@hotmail.com

DE QUOI PAYONS-NOUS LE PRIX, DE LA
DÉFAITE OU D'Y AVOIR SURVÉCU ?
PAR SERGE CANTIN.....p. 2

L'ENFANT ET LE MONDE : HANNAH ARENDT
ET LA CRISE DE L'ÉDUCATION
PAR LÉONIE CINQ-MARS.....p. 8

GÉRARD RAULET ET LA POLITIQUE DE LA
CRISE CULTURELLE
PAR SIMON COUILLARD.....p. 11

GENÈSE ET ÉCHEC DE LA SCIENCE
MODERNE
PAR JACOB BEAUMIER.....p. 13

LE RELATIVISME HISTORIQUE ET NOUS
PAR JEAN-FRANÇOIS VEILLEUX.....p. 19

LES DEUX FOLLES : CHRONIQUE SATIRIQUE
PAR MARC LAROCHELLE.....p. 24

LE DISCOURS IDÉAL
PAR MARC BLONDIN.....p. 27

DE LA NATURE
PAR MARC LAROCHELLE.....p. 37

LE RÔLE DE L'ART MUSICAL DANS LA
PHILOSOPHIE DE HEGEL : INTRODUCTION À
UN PHILOSOPHE DE L'ABSOLU
PAR JEAN-FRANÇOIS VEILLEUXp. 40

EN QUOI CONSISTE L'ESTHÉTIQUE ?
ANALYSE DE QUELQUES DÉFINITIONS
PAR VÉRONIQUE LEDUC.....p. 49

L'INDIVIDUALISME POUR LES NULS
PAR MICHAËL MAGNY.....p. 57

ABÉCÉDAIRE PHILOSOPHIQUE
VEILLEUISTE-2010
PAR JEAN-FRANÇOIS VEILLEUX.....p. 58

FABULE
PAR MICHAËL MAGNY.....p. 64

MON CHIEN N'EST PAS UN DANOIS BLEU,
MAIS UN HIMALAYEN !
PAR ESSEF.....p. 65

LA MORT DE MICHAËL MAGNY
PAR MICHAËL MAGNY.....p. 67

De quoi payons-nous le prix, de la défaite ou d'y avoir survécu?¹

*Or je vois nos êtres en détresse dans le siècle
je vois notre infériorité et j'ai mal en chacun de
nous*

Gaston Miron

*Pour moi, ce qui fait la raison d'appartenir à ce
peuple-ci, de se solidariser avec lui, c'est le
caractère extraordinairement tragique de son
histoire, cette recherche pénible de soi.*

Fernand Dumont

Le titre de cette conférence se veut délibérément provocant. Car mon intention n'est pas tant ici de discourir savamment sur notre histoire que de vous transmettre une part de mon inquiétude touchant l'avenir de ce que le chanoine Groulx appelait « notre petit peuple ». Vous voyez qu'en évoquant d'entrée de jeu l'auteur de *Notre maître, le passé*, je ne crains ni l'anachronisme ni le procès d'intention.

J'aurai bientôt soixante ans. J'ai grandi à la fin d'une époque et au commencement d'une autre, à cheval entre deux cultures, dans ce clair-obscur entre la grande noirceur et les lumières de la Révolution tranquille. Et j'ai suffisamment connu ladite noirceur pour ne point la regretter, bien que je n'entretienne ni rancœur ni mépris pour ce que Fernand Dumont qualifia de « modeste mais troublante tragédie² », ce que fut en effet la survivance canadienne-française. Quant à la Révolution tranquille, j'avoue qu'il m'arrive de

¹ Texte d'une conférence prononcée le 12 mars 2010 dans le cadre du colloque « Vainqueurs ou vaincus? L'influence des idéologies sur la mémoire et l'histoire », organisé sous les auspices de l'Association des étudiants en histoire de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Ce texte paraîtra bientôt dans la revue *Action nationale*.

² Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 331.

plus en plus fréquemment d'en éprouver la nostalgie, peut-être parce que je vieillis et que la Révolution tranquille évoque le temps de ma jeunesse, cette période de la vie où tout est encore possible, où l'avenir est vertigineusement ouvert. En quoi j'aurai vécu ma jeunesse en phase avec l'époque où elle s'est déroulée, car le Québec de la Révolution tranquille fut celui de toutes les promesses, celui où, après une longue hibernation, la société québécoise paraissait renaître à elle-même, en revendiquant haut et fort son droit à l'existence, et non plus seulement à la survivance. Comme si l'horizon s'éclaircissait soudain, dévoilant un espace illimité de liberté que ceux de ma « génération lyrique », les *baby-boomers*, explorèrent tous azimuts, au risque parfois de s'y perdre.

Un demi-siècle plus tard, cet horizon s'est effacé, nous laissant comme orphelins d'un avenir que nous avons cru nôtre. Le train de l'histoire est



Gaston Miron
1928-1996

passé et nous n'avons pas su le prendre. Il est passé à deux reprises, en 1980 et en 1995. Il ne roulait pourtant pas très vite, le train de la souveraineté-association. Celui de 1995 était d'ailleurs traîné par une vieille locomotive recyclée du Pacific Canadien : la locomotive Bouchard, plus conforme que la locomotive Parizeau aux normes de sécurité canadiennes, et donc

plus susceptible de rassurer les voyageurs timorés. Nos ingénieurs référendaires s'étaient dit qu'avec une locomotive comme celle-là les Québécois hésiteraient moins à prendre le grand train de l'histoire. Apparemment, le calcul n'était pas mauvais, puisque, comme vous le savez, il s'en est fallu de très peu pour qu'ils fussent une majorité à y monter. Sauf qu'avec une locomotive aussi incertaine que la Bouchard, je doute fort que le train nous eût conduit dans un nouveau pays. (Soit dit en passant, je vous invite à lire l'excellent article que Pierre Dubuc a consacré à Lucien Bouchard dans la dernière livraison de *L'aut'journal*, article qui a pour titre « Le capitulard »)

Quoi qu'il en soit, deux défaites référendaires plus tard, le projet d'indépendance du Québec, qui fut l'un des moteurs, sinon le principal moteur de la Révolution tranquille, ce projet se trouve

aujourd'hui dans une impasse qui me paraît de plus en plus insurmontable. On dira que j'exagère et que je capitule à mon tour. Capitular, non, mais pessimiste, assurément. Car comment ne pas l'être devant les « sombres temps » qui s'en viennent, et d'autant plus inexorablement que l'on se refuse à les voir venir, tels ces autruches qui, pour échapper à la menace et à la peur, se plongent la tête dans le sable. À la fin de sa vie, quelques semaines avant le référendum de 1995, Fernand Dumont – dont nos jovialistes ont maintes fois fustigé le pessimisme – déclarait ceci dans une entrevue : « Je crois que nous sommes devant le *désarroi*. Personne ne le dit trop officiellement, personne n'ose l'avouer parce que, évidemment, comme discours, ça n'a pas beaucoup d'avenir et surtout ça ne peut pas être beaucoup détaillé ». Et il ajoutait, à propos du discours de nos élites, celles qui justement ont fait la Révolution tranquille, que leur discours ne représente plus « les inquiétudes, les désarrois de notre société, qui est confrontée au vide et à la menace – qu'on n'ose pas envisager en face – de sa disparition³».

Disparition : le mot est fort. Mais je crois qu'il ne l'est pas trop. Dans *Raisons communes*, le même Dumont écrivait ces lignes terribles que d'aucuns ne lui ont d'ailleurs jamais pardonnées :

« Qui n'a songé, plus ou moins secrètement, à la vanité de perpétuer une telle culture [québécoise]? Cet aveu devrait commencer toute réflexion sur l'avenir. Nous avons à répondre de la légitimité de notre culture, et plus ouvertement que nos devanciers. La plupart d'entre eux n'avaient d'autres ressources que de suivre la voie de la fatalité; beaucoup d'entre nous, plus instruits, davantage pourvus de moyens financiers, disposent des moyens de quitter ce modeste enclos sans bruit ou avec fracas, exilés de l'intérieur ou de l'extérieur. Oui, les privilégiés ont le loisir de se réfugier dans l'ironie ou la fuite. Mais, grandes ou petites, les cultures ne meurent pas d'une subite défection ou d'une brusque décision. Une lente déchéance, où des éléments hérités se mélangent à ceux de

l'assimilation : ainsi se poursuit, pendant des générations, l'agonie des cultures qui n'épargne que les nantis⁴.»

Les signes de cette « lente déchéance », de notre disparition tranquille, vous les soupçonnez sans doute, encore que vous soyez probablement (et cela se comprend) réticents à les reconnaître comme tels, préférant y voir les signes d'autre chose de beaucoup moins dramatique, ceux par exemple d'une crise passagère de notre conscience collective. Ainsi on entend souvent dire que, si le projet souverainiste ne soulève plus grand enthousiasme dans la population, il n'y aurait pas lieu de trop s'en inquiéter puisque ce n'est pas la première fois dans notre histoire nationale que nous connaissons ce genre de torpeur. Il suffirait au fond d'attendre quelques années avant que ne se ravive la flamme nationaliste. Mais de quel nationalisme parle-t-on ici? Je ne doute pas que la plupart des Québécois francophones soient encore et toujours nationalistes au sens où ils demeurent attachés à leur nation, à laquelle ils sentent bien, sans toujours pouvoir l'exprimer, qu'ils doivent une part essentielle de leur être. En ce sens-là, les Québécois d'aujourd'hui ne sont pas moins nationalistes que ne l'étaient leurs ancêtres et que ne le seront sans doute leurs enfants et leurs petits-enfants. Je parierais même que les Québécois demeureront nationalistes jusqu'à leur dernier souffle, voire au delà, je veux dire lorsqu'ils n'auront même plus de mots français pour exprimer leur attachement à leur défunte patrie, comme dans la chanson *Mommy* qu'interprétait naguère Pauline Julien et qu'a reprise l'incomparable Fred Pellerin (un diplômé de littérature de l'UQTR), une chanson dont je me permets de vous citer la dernière strophe :

Mommy, daddy, how come we lost the game?

Oh mommy, daddy, are you the ones to blame?

Oh mommy, tell me why it's too late, too late, much too late?

Toujours est-il que si les Québécois d'aujourd'hui sont restés nationalistes, leur nationalisme commence à ressembler dangereusement à celui de leurs ancêtres, au nationalisme canadien-

³ Fernand Dumont : *Un témoin de l'homme*. Entretiens colligés et présentés par Serge Cantin, Montréal, L'Hexagone, 2000, p. 302-303.

⁴ Fernand Dumont, *Raisons communes*, Montréal, Boréal, 1995, p. 94.

français, dont ceux de ma génération et de la génération immédiatement antérieure ont fait le procès dans les années cinquante et soixante, le rejetant au nom du néonationalisme, c'est-à-dire d'un nationalisme non plus strictement culturel et conservateur, mais politique et axé sur l'indépendance du Québec. Or il semble bien qu'après les deux défaites référendaires, et surtout depuis la seconde, nous soyons revenus à la survivance, mais à une survivance exsangue en ceci qu'elle ne participe plus d'une idéologie globale, comme c'était le cas avec la survivance canadienne-française. J'entends par idéologie globale un ensemble de représentations collectives, de symboles et de valeurs partagées qui fondent et justifient l'existence d'une communauté humaine, le plus souvent en l'idéalisant. Telle était l'idéologie de la survivance, dont l'Église catholique fut la matrice et la gardienne pendant plus d'un siècle. Quels qu'aient été ses inconvénients, ses défauts et ses excès, quels que fussent les mythes et les illusions dont elle se nourrissait, il n'en demeure pas moins que c'est grâce à cette idéologie dite clérico-nationaliste, et à la fonction identitaire qu'elle remplissait, que nous avons survécu comme nation distincte en Amérique, que nous avons pu persévérer dans notre être canadien-français. Louis Hémon, dans son fameux roman *Maria Chapdelaine*, écrit en 1912, a bien dégagé le sens de cette idéologie essentiellement conservatrice. Je cite, presque de mémoire :

« Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'ayons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié [...] De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là: persister... nous maintenir... Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise: Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un témoignage. »

Ce témoignage que nous étions avait pour support une idéologie globale, une idéologie ancrée dans une culture traditionnelle et dont la religion catholique formait le cœur. Inutile de vous dire que ce cœur ne bat plus très fort. D'où la question qui

se pose à nous depuis la Révolution tranquille, et avec toujours plus d'acuité : comment parviendrons-nous à justifier notre existence collective sans la religion catholique; autrement dit, sur quoi reposera désormais notre identité collective? Ce n'est sans doute pas un hasard si, depuis plus de quarante ans, notre débat national se focalise sur la langue française, car celle-ci demeure à coup sûr notre caractère le plus distinct. Serait-ce le seul qu'il nous reste? Cette langue, que nous prétendons aimer mais que nous parlons et écrivons si mal, suffira-t-elle à elle seule à justifier la poursuite de notre aventure collective sur un continent où le français ne compte pratiquement pour rien? Cette langue qui se folklorise depuis longtemps et dont la loi 101, malgré tous ses effets combien salutaires, ne parvient pas néanmoins à enrayer le déclin, en particulier à Montréal; cette langue française que nous ont léguée nos mères et nos pères (nos *mommies* et nos *daddies...*), pourrions-nous continuer encore longtemps à la parler de préférence à l'anglais, sans que nous nous donnions des raisons plus solides de la pratiquer que celle de la simple commodité de l'échange, des raisons qui tiennent à la continuité de notre histoire et à la valeur de notre culture commune?

Mais je laisse de côté cette troublante question pour revenir à celle qui lui est en quelque sorte préalable et qui donne son titre à ma conférence : « De quoi payons-nous le prix, de la défaite ou d'y avoir survécu? ». Cette question découle du constat que je viens d'esquisser; elle procède de la prise de conscience de l'impasse actuelle et du risque de dissolution identitaire auquel nous expose aujourd'hui notre incapacité collective d'accomplir la grande promesse politique de la Révolution tranquille. Comment expliquer cette incapacité? Comment expliquer notre impuissance? C'est la question à laquelle je voudrais maintenant tenter de répondre plus directement, en délaissant les symptômes pour porter mon attention sur les causes que ces symptômes révèlent et cachent en même temps. Mon diagnostic, je vous en préviens, ne sera pas très original, puisqu'il s'inspirera largement de celui que pose Fernand Dumont dans *Genèse de la société québécoise*, un ouvrage magistral dont je ne saurais trop vous recommander la lecture.

*

Alors, de quoi payons-nous le prix? Serait-ce encore et toujours de cette défaite inaugurale et pour ainsi dire fatale que fut la Conquête? L'affirmer reviendrait ni plus ni moins à entériner

la thèse qu'ont soutenue, à une certaine époque, les historiens de l'École de Montréal, les Frégault, Séguin et Brunet, qui firent de la Conquête « une catastrophe irréparable » et de l'indépendance un objectif aussi légitime qu'irréalisable. Certes, on ne peut nier que la Conquête fut un événement politiquement, économiquement et culturellement déterminant. Aussi est-il faux de prétendre, comme l'ont fait les historiens de l'École de Québec, que (et je cite l'un d'eux, Marcel Trudel) la Conquête fut « un simple changement d'allégeance qui n'a pratiquement rien modifié à notre évolution culturelle⁵ ». Comme si la Conquête n'avait été qu'une affaire entre deux grandes puissances coloniales. Comme si la cession à l'Angleterre du Canada n'avait pas eu d'effet sur le destin de ceux qui y étaient installés depuis plus d'un siècle. Cela dit, à trop fixer l'attention sur la Conquête, les historiens de l'École de Montréal ont peut-être un peu perdu de vue la portée d'autres événements sur notre mémoire collective; je pense par-dessus tout, bien sûr, à la défaite des Patriotes et à l'Acte d'Union de 1840, événements à la suite desquels s'échafaudera l'idéologie de la survivance canadienne-française. Car celle-ci ne s'est pas décidée en 1760, tant s'en faut. Revenons un peu sur les conditions qui l'ont rendue possible.

Après la Conquête, compte tenu de leur très petit nombre et de la volonté assimilatrice du vainqueur, les Canadiens (français) étaient voués à devenir à terme, grâce notamment à l'immigration anglaise, des sujets britanniques de plein droit, c'est-à-dire des anglo-protestants. Si ce plan d'assimilation s'était réalisé tel que prévu, non seulement n'aurions-nous pas gardé assez de souvenirs de notre passé français pour chanter *Mommy*, mais le mot Conquête lui-même n'eût probablement jamais figuré dans nos livres d'histoire – où il tend du reste à disparaître au nom d'une certaine rectitude politique. Quoi qu'il en soit, l'histoire étant souvent imprévisible, le plan d'assimilation du conquérant ne s'est pas réalisé. Pourquoi? Eh bien d'abord parce que très tôt, comme vous le savez, l'Angleterre s'est trouvée forcée de faire d'importantes concessions aux vaincus. Les concessions contenues dans l'Acte de Québec, en 1774, n'étaient pas dictées par la générosité, mais par la conjoncture. Les colonies du Sud avaient commencé à lutter pour leur indépendance, qu'ils réaliseront deux ans plus tard, en 1776. Aussi, en accordant des droits aux Canadiens

(principalement celui pour les catholiques de participer au gouvernement civil), l'Angleterre comptait obtenir en échange la loyauté de la population conquise, notamment de l'Église catholique, laquelle devait en effet par la suite multiplier les serments de loyauté envers le monarque anglais. En outre, en gardant les Canadiens différents de leurs voisins, en les maintenant à la fois dans l'ignorance de la langue anglaise et dans le catholicisme, les britanniques réduisaient d'autant les dangers que les Canadiens se fassent contaminés par les idéologies révolutionnaires des Américains, qui parlaient anglais et étaient protestants. Il s'agissait, autrement dit, d'enfermer les Canadiens dans leur réserve francophone et catholique, jusqu'à ce qu'adviennent des conditions plus favorables qui permettent leur assimilation pure et simple. Car, dans l'esprit du conquérant, l'assimilation n'était qu'une question de temps, de délai. Comme l'écrivit Lord Durham dans son célèbre rapport, les Canadiens français finiront bien par s'assimiler « *by the working of natural causes* », et par s'assimiler pour leur bienfait même, étant donné l'infériorité économique et culturelle de ce « peuple sans histoire et sans littérature ». « En vérité, écrit encore Durham en 1839, je serais étonné si, dans les circonstances, les plus réfléchis des Canadiens français entretenaient à présent l'espoir de continuer à préserver leur nationalité. Quels que soient leurs efforts, il est évident que le processus d'assimilation aux usages anglais est déjà commencé⁶. »

Durham s'est trompé : le processus d'assimilation, qui était en effet déjà amorcé à son époque, ne s'est pas réalisé tel qu'il l'avait prédit, du moins pas encore. Reste que Durham avait raison sur au moins un point: après la défaite des patriotes et l'Acte d'Union, plusieurs parmi « les plus réfléchis » de Canadiens français avaient effectivement perdu espoir de préserver la nationalité canadienne-française. Je pense en particulier à Étienne Parent, le directeur du journal *Le Canadien*, qui reprendra cependant espoir pour devenir l'un des chefs de file de la « génération » réformiste qui jouera un rôle politique de premier plan au cours des deux décennies qui suivront l'Acte d'Union. (À propos, je vous recommande la

⁵ Cité par Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., p. 362, note 2.

⁶ John George Lambton Durham, *Le Rapport Durham*, traduction et introduction de Denis Bertrand et d'Albert Desbiens, Montréal, L'Hexagone, 1990, p. 238.

lecture du beau livre qu'Éric Bédard a publié récemment sur les Réformistes⁷.)

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas les réformistes ni quelque autre groupe de politiciens qui prendront en charge les destinées de la société canadienne-française, c'est l'Église catholique. Encore une fois, sans elle, nous ne serions plus là aujourd'hui pour témoigner du fait français en Amérique. Imaginons un instant que, grâce au soutien des États-Unis – soutien qu'ils ont attendu en vain – imaginons que les Patriotes soient sortis victorieux des rébellions de 1837-1838. Eh bien, je doute fort qu'on parlerait encore français au Québec, lequel serait sans doute devenu assez rapidement un État américain, d'autant que bon nombre de Patriotes étaient plutôt républicains et annexionnistes, partisans de l'annexion aux États-Unis. Toujours est-il que c'est l'Église catholique qui, pendant plus d'un siècle, va jouer un rôle que l'on a qualifié de *suppléance*; c'est l'Église qui fera office d'État et de porte-parole de la collectivité; c'est elle qui, de l'éducation à l'assistance sociale en passant par la colonisation, l'organisation professionnelle, la presse et les loisirs, formera les assises de cette société. Bref, c'est l'Église catholique qui va définir la société canadienne-française. Et c'est peut-être ce rôle identitaire aussi décisif que démesuré que l'Église a joué ici qui explique les sentiments ambigus que les Québécois continuent d'entretenir aujourd'hui à l'égard du catholicisme, ce mélange de ressentiment et d'attachement envers une religion dont nous sommes, que nous le voulions ou non, les héritiers⁸, envers une religion dont nous demeurons tributaires, pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur, c'est la survivance. Et le pire, eh bien, c'est aussi la survivance. Le meilleur, parce que ce n'est pas rien d'avoir survécu face à une telle adversité, parce qu'il y a quelque grandeur à avoir résisté à l'assimilation pendant deux siècles et demi, jusqu'à cet

⁷ Éric Bédard, *Les Réformistes*, Montréal, Boréal, 2009. J'ai fait moi-même un compte rendu de cet ouvrage dans *L'Action nationale*, vol. C, n° 2, février 2010, p. 122-133.

⁸ Sur cette question du rapport des Québécois d'aujourd'hui au catholicisme, je renvoie le lecteur à l'ouvrage collectif *Modernité et religion au Québec. Où en sommes-nous?*, sous la direction de Robert Mager et Serge Cantin, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010. Voir, en particulier, l'importante étude réalisée par E.-Martin Meunier, Jean-François Laniel et Jean-Christophe Demers, « Permanence et recomposition de la "religion culturelle". Aperçu socio-historique du catholicisme québécois (1970-2006) », p. 79-128.

extraordinaire sursaut de la conscience collective que fut la Révolution tranquille, où les Québécois ont prouvé au reste du monde la valeur de leur culture. De tout cela, nous pouvons tirer une légitime fierté. Mais le pire aussi, parce que la survivance a eu un prix, et un prix que nous n'avons pas fini de payer, que nous ne finirons sans doute jamais de payer.

Quel est au juste ce prix, le prix de la survivance canadienne-française?

Voici ce que Colette Moreux (qui fut mon professeur de sociologie dans les années soixante-dix à l'Université de Montréal) écrivait, en 1969, aux toutes dernières lignes de son ouvrage *Fin d'une religion? Monographie d'une paroisse canadienne-française* (la paroisse en question étant Louiseville) :

« Par la création d'un climat d'ensemble [c'est-à-dire d'une culture, S. C.] plus que par la formulation de mesures de répression précises, l'Église au Québec est responsable du retard de la maturation psychologique et morale qui, au lieu de se faire progressivement au cours des siècles passés, se réalise actuellement sous forme d'explosion, de cataclysme en l'espace de quelques lustres : l'équilibre intérieur des individus en est le prix. »

Mais ce n'est pas seulement « l'équilibre intérieur des individus » qui se trouve ici en cause, ou plutôt ce déséquilibre intérieur que pointait à bon droit Colette Moreux, et qui n'a fait depuis lors que s'accroître, est le symptôme d'une maladie collective qui s'enracine dans une couche profonde de notre histoire. Et c'est précisément là que la lecture d'un livre comme *Genèse de la société québécoise* s'avère à mon avis nécessaire, sinon indispensable, pour comprendre l'hypothèque que la survivance continue de faire peser sur le destin de notre « petit peuple ».

Fernand Dumont ne fut certes pas le seul ni le premier à souligner cette hypothèque; d'autres avant lui l'ont fait, je pense notamment à Gaston Miron dans *L'Homme rapaillé*, à Hubert Aquin dans « La fatigue culturelle du Canada français », à Jean Bouthillette dans *Le Canadien français et son double*, ou encore à Pierre Vadeboncoeur, qui vient de nous quitter. Mais nul, je crois, n'a mieux que

Dumont mis en lumière les racines historiques de ce que lui-même a appelé « la conscience négative de soi » des Québécois. En gros, ce que montre Dumont, c'est que l'idéologie de la survivance canadienne-française fut profondément marquée par le regard et le discours de l'Autre, du conquérant. Quel discours? Celui de la réserve francophone. Parce qu'il menaçait de les assimiler, les Canadiens français ont dû convaincre le conquérant qu'il y avait avantage pour lui à maintenir une réserve française, c'est-à-dire des institutions de base (la langue, la religion, lois civiles françaises) indispensables au bon fonctionnement de la société colonisée. Mais, comme le fait remarquer Dumont, « à force de répéter les mêmes arguments pour persuader le conquérant de la pertinence pour lui de l'existence d'une société française, on finit par en faire ses propres raisons d'être⁹».

Ainsi, sans trop s'en rendre compte, les Canadiens français se sont lentement approprié, ont peu à peu intériorisé l'image que le conquérant projetait sur eux, celle d'un peuple bon enfant mais arriéré, d'un peuple « sans histoire et sans littérature » et incapable de se gouverner, bref l'image d'une nation faite pour vivre dans une réserve. Si bien que, comme Dumont le dira ailleurs¹⁰, lorsque les Canadiens français défendront leur religion, leur langue, leurs traditions, ils le feront toujours sur un mode défensif, sur le mode de la survivance culturelle; ils ne défendront pas leur langue, leur religion, leurs traditions en raison de leur valeur propre, mais en tant qu'elles sont des nécessités de la vie quotidienne, d'une vie où l'on mange en silence son petit pain...



Fernand Dumont
1927-1997

Cette conscience de soi négative, ce complexe d'infériorité seraient-ils disparus avec la Révolution tranquille? Dumont croyait que non. « Sous les revêtements du nouveau », il voyait la « persistance de l'ancien » et des « réflexes qui ressemblent à des répétitions », « des traits durables de mentalité : une difficulté à affronter les autres cultures, un penchant à leur faire des emprunts avec un enthousiasme naïf ou à s'en méfier avec une pointe d'envie¹¹».

Tel est le prix de la survivance. Il se mesure, par exemple, à « l'enthousiasme naïf » avec lequel, après le référendum de 1995, un grand nombre de nos intellectuels pseudo-souverainistes ont adhéré sans réserve, et sous prétexte d'ouverture aux autres, au nationalisme civique et au multiculturalisme *canadian*. Le prix de la survivance, c'est cette culpabilité identitaire intériorisée

qui fait que les Québécois demeurent encore et toujours vulnérables aux entreprises de culpabilisation dont ils font régulièrement les frais. Le prix de la survivance, c'est le poids que fait toujours peser sur nous notre héritage canadien-français. Un héritage que Fernand Dumont ne songeait nullement à renier, mais qu'il nous invitait plutôt à poursuivre en libérant les promesses empêchées, en raccordant ce que nos ancêtres, ces survivants de l'histoire, avaient dû dissocier : « la communauté nationale avec un grand projet politique¹²».

Serge Cantin
Professeur titulaire au département de philosophie de l'UQTR
Chercheur régulier au Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIÉQ-UQTR)

⁹ *Genèse de la société québécoise, op. cit.*, p. 138. Plus loin, Dumont s'attachera à montrer que: « L'avènement de la nation dans le discours se produit, en quelque sorte, d'une manière négative, sous la pression de l'autre société et au corps défendant des élites. Tout se passe comme si les Canadiens [français] étaient contraints de se reconnaître comme une nation. Au surplus, je devrai montrer que cette reconnaissance conservera pour longtemps (pour toujours?) l'ambiguïté de ses difficiles commencements. » (p. 167)

¹⁰ *Fernand Dumont : Un témoin de l'homme, op. cit.*, p. 284.

¹¹ *Genèse de la société québécoise, op. cit.*, p. 332 et p. 324.

¹² *Ibid.*, p. 335.

L'enfant et le monde Hannah Arendt et la crise de l'éducation

Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt établit une distinction fondamentale entre le domaine privé et le domaine public. Selon elle, c'est par son appartenance au domaine public, au *monde*, que l'homme peut témoigner de sa liberté et de sa « nouveauté ». Dans cette perspective, l'éducation joue un rôle capital, car c'est avant tout à celle-ci que revient la tâche de donner à l'enfant, au « nouveau venu », le souci d'un monde qui le précède et le transcende, mais qu'il est appelé en retour à renouveler par ses actions.

Le présent texte vise à exposer la thèse d'Hannah Arendt sur les dangers des dérives de la modernité dans le domaine de l'éducation. Bien que l'essai d'Arendt ait été rédigé dans les années cinquante et qu'il soit consacré d'abord à la crise de l'éducation aux États-Unis, je souhaite montrer la pertinence ainsi que l'actualité de cet essai relativement aux problèmes éducatifs rencontrés au Québec au cours des dernières décennies.

Ce que montre en substance Arendt, c'est que la suspicion que nourrit la modernité à l'égard de tout ce qui vient du passé et de la tradition a plongé l'éducation dans une crise profonde. Le plus souvent à leur insu, les éducateurs modernes refusent d'assumer leur responsabilité face au monde, privant ainsi les adultes de demain de leur possibilité d'agir sur le monde et, par là même, d'une part de leur humanité. L'essentiel de la critique arendtienne pourrait s'exprimer ainsi : l'éducation moderne ne tient plus la promesse humaniste de développer l'enfant de sorte qu'il ait la possibilité d'agir sur le monde. Avant de tenter de mieux cerner cet enjeu fondamental, il faut d'abord s'attarder sur les trois postulats de l'éducation moderne qui sont à la base de ce qu'Arendt appelle les « mesures catastrophiques¹ » qui auraient provoqué la crise dans le domaine de l'éducation aux États-Unis.

Les postulats de l'éducation moderne qui ont provoqué la crise

Pour Arendt, la crise de l'éducation résulte de la mise en œuvre de trois idées que sont l'existence d'un monde de l'enfance, d'une science de l'éducation où les matières sont négligeables et d'un enseignement des *savoir-faire* plutôt que des *savoirs*.



Hannah Arendt
1906-1975

La première idée moderne qui est à l'origine de la crise est donc qu'il existerait un monde de l'enfance, un monde où les enfants forment un groupe autonome qui détient l'autorité. L'éducateur y est laissé de côté, son rôle se réduisant à n'être qu'un assistant. La pédagogie moderne vise à mettre l'enfant au centre du système afin d'assurer son bien-être, de le respecter en tant qu'individu et de lui permettre de cultiver sa « différence ». Or, souligne Arendt, sous prétexte de libérer l'enfant de l'autorité de l'adulte et de l'aider à se créer une identité propre, l'élève se retrouve dirigé par les forces tyranniques du

groupe des enfants. Parce que la tyrannie du groupe est plus forte que celle d'un seul individu autoritaire, le transfert de l'autorité de l'adulte vers l'enfant et le postulat d'un monde de l'enfance autonome contribuent à asphyxier la spontanéité et la liberté de l'enfant. En permettant l'instauration d'un tel monde, les adultes ont détruit les conditions nécessaires à la sécurité et au développement de l'enfant. Un tel manque de protection, loin de permettre à l'enfant d'affirmer son individualité, le conduit plutôt à agir par conformisme ou à dévier dans la délinquance juvénile. Cette situation laisse à l'enfant encore moins de chance de se différencier par rapport à la norme, de prendre des initiatives, qu'une situation où l'éducateur détient l'autorité.

¹ Hannah Arendt. « La crise de l'éducation » in *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p.232.

La deuxième idée dévastatrice, selon Arendt, est que la pédagogie est devenue une science de l'enseignement en général, cela au point de « s'affranchir complètement de la matière à enseigner. Est professeur, pense-t-on, celui qui est capable d'enseigner... n'importe quoi.² » Ainsi en est-il au Québec, où la formation des professeurs – surtout pour l'enseignement secondaire – ne vise plus la maîtrise de leur discipline particulière. La source d'autorité la plus légitime du professeur, soit son savoir, est désormais périmée, remplacée par des méthodes de gestion de classe.

Si la formation du professeur accorde peu d'importance à la maîtrise de sa matière, c'est parce que l'important, aujourd'hui, est de transmettre un savoir-faire et non un savoir mort. Ainsi, la troisième idée dont l'application a conduit à la crise de l'éducation, est le remplacement de *l'apprendre par le faire*. On ne saurait comprendre, selon cette croyance, que ce que l'on a fait soi-même. Arendt va plus loin encore en affirmant que l'éducation moderne a délaissé la notion du travail pour celle du jeu. Bien que le jeu soit « le mode d'expression le plus vivant et la manière la plus appropriée pour l'enfant de se conduire dans le monde³ », adopter cette méthode en éducation conduit, selon Arendt, à valoriser la condition infantile de l'enfant au lieu de le préparer au monde adulte. Sous prétexte de respecter sa nature, cette méthode maintient l'enfant dans une relation artificielle avec le monde, et brise les relations naturelles qui consistent à apprendre et à enseigner.⁴

L'enjeu fondamental

Il importe de comprendre que l'application des trois postulats de base de l'éducation moderne repose principalement sur l'incapacité des adultes à transmettre un monde à la nouvelle génération. Cette incapacité est étroitement liée à la disparition moderne de l'autorité, et elle est symptomatique du fait que les adultes refusent d'assumer la responsabilité du monde dans lequel ils ont placé les enfants. Ils ne savent plus comment réagir face au phénomène de la natalité : parce qu'eux-mêmes ont perdu la notion d'un monde commun à sauvegarder, ils sont incapables de le présenter et de le transmettre aux jeunes. Pourtant, la tâche de l'éducateur est de présenter aux enfants le monde

tel qu'il est, même si ce monde existait avant lui et qu'il l'aurait souhaité différent. L'attitude moderne de rejet envers tout ce qui touche au passé et à l'autorité n'est pas compatible avec le rôle premier de l'école qui est d'apprendre aux enfants ce qu'est le monde. En effet, le monde étant toujours plus vieux que ceux qui viennent au monde, la tâche éducative exige plutôt un immense respect du passé.

Dans son essai « La crise de l'éducation », Arendt affirme donc que l'éducation actuelle est plongée dans une crise, et que cette crise est essentiellement moderne puisqu'elle se fonde sur deux thèmes fondamentaux de la modernité qui, à la limite, n'en font qu'un, à savoir le rejet de l'autorité et le rejet de la tradition. Or, ces deux rejets, une fois appliqués au domaine de l'éducation, s'avèrent destructeurs puisqu'ils vont à l'encontre de la nature même de l'éducation. « Dans le monde moderne, le problème de l'éducation tient au fait que par sa nature même l'éducation ne peut faire fi de l'autorité ni de la tradition, et qu'elle doit cependant s'exercer dans un monde qui n'est pas structuré par l'autorité ni retenu par la tradition.⁵ »

Par l'exercice de l'autorité des adultes et la transmission du savoir, l'enseignement classique avait toujours eu pour effet de rattacher le nouveau venu, en l'occurrence l'enfant, à toute une série de symboles et de références communs.⁶ C'est par cet enseignement que l'enfant pouvait donner sens à sa vie et espérer s'épanouir pleinement dans sa communauté, tout en contribuant à l'avenir de cette communauté.

Or, l'éducation n'éduque plus ainsi ; il convient même de se demander si l'éducation éduque encore. Ceux qui sont pénalisés, ce sont les adultes de demain : ne connaissant pas le monde dans lequel ils auront à évoluer, ils ne pourront donc pas exercer leur capacité à agir sur ce monde. L'éducation moderne produit, en quelque sorte, des êtres atrophiés d'une part de leur humanité.

Arendt avance alors l'idée – difficilement recevable de nos jours – que l'éducation se doit d'être conservatrice afin de permettre l'épanouissement maximal du futur citoyen.

⁵ Hannah Arendt, *op. cit.*, p.250.

⁶ Étienne Haché. « Comment concilier autorité et liberté? Au sujet de la crise de l'éducation vue par Hannah Arendt », *Laval théologique et philosophique*, vol. 61, n° 1, février 2005, §33.

² Hannah Arendt, *op. cit.*, p.234.

³ *Ibid.*, p.235.

⁴ *Ibid.*, p.236.

Contrairement à ce qu'on est porté à croire, l'éducation conservatrice sauvegarderait l'élément neuf et révolutionnaire de la future génération. En ce sens, Arendt affirme que c'est l'éducation conservatrice qui va permettre au futur citoyen de « conserver » ce qu'il a de « nouveau » en lui, et qui lui permettra d'exercer sa liberté de façon à renouveler le monde par ses actions.

C'est justement pour préserver ce qui est neuf et révolutionnaire dans chaque enfant que l'éducation doit être conservatrice; elle doit protéger cette nouveauté et l'introduire comme un ferment nouveau dans un monde déjà vieux qui, si révolutionnaires que puissent être ses actes, est, du point de vue de la génération suivante, suranné et proche de la ruine.⁷

Cette citation d'Arendt trouve d'ailleurs sa parfaite illustration dans la question de la langue. Comme le notait Alain Finkielkraut, il y a deux ans, dans *Le Devoir* : « Pour acquérir un style qui vous soit propre, [...] il faut bien connaître la langue. Et la langue, elle, ne vous appartient pas.⁸ » Par la grammaire et la littérature, l'enfant apprend les nuances et les subtilités de la langue. Moins cette langue est maîtrisée, moins l'individu aura la possibilité d'exprimer sa différence et sa liberté, « de faire valoir [ses] possibilités de commencer quelque chose de neuf⁹ ».

Il en va de même pour l'enseignement de l'histoire et des humanités dont la fonction est d'offrir aux jeunes une conscience du monde, un souci pour ce monde qui les transcende parce que plus vieux qu'eux, mais auquel ils appartiennent et sur lequel ils doivent agir afin de le renouveler. Leur présenter le monde, c'est la condition première pour leur faire aimer ce monde et leur donner le goût d'agir sur celui-ci en tant que citoyen éclairé.

Conclusion

Pour conclure, je voudrais insister sur la préoccupation d'Arendt pour le monde. Le monde, la communauté des hommes, est le lieu qui fournit du sens à ce que chaque homme accomplit. Oublier le monde, cesser de le renouveler, contribue à accélérer la perte du sens de la vie dont les ravages sont pour le moins considérables dans nos sociétés. Puisque la capacité d'agir sur le monde n'est pas innée chez le nouveau venu, il est nécessaire que l'éducation ne se détourne pas de son rôle de présenter le monde à l'enfant pour l'y introduire. Terminons par une citation renversante qui résume l'essentiel du propos arendtien sur l'éducation :

« L'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité, et, de plus, le sauver de cette ruine qui serait inévitable sans ce renouvellement et sans cette arrivée de jeunes et de nouveaux venus. C'est également avec l'éducation que nous décidons si nous aimons assez nos enfants pour ne pas les rejeter de notre monde, ni les abandonner à eux-mêmes, ni leur enlever leur chance d'entreprendre quelque chose de neuf, quelque chose que nous n'avions pas prévu, mais les préparer d'avance à la tâche de renouveler un monde commun.¹⁰ »

Léonie Cinq-Mars
Étudiante à la maîtrise
en philosophie à l'UQTR

⁷ Hannah Arendt, *op. cit.*, p.247.

⁸ Alain Finkielkraut, cité par Antoine Robitaille dans « Hannah Arendt avait prévu la crise de nos écoles », *Le Devoir*, 1 décembre 2007.

⁹ *Idem.*

¹⁰ Hannah Arendt, *op. cit.*, p. 251-252.

Gérard Raulet et la politique de la crise culturelle

« À partir d'aujourd'hui, demain nous appartient, à partir d'aujourd'hui si vraiment on y tient. »
- Chanson thème du Parti Québécois (Stéphane Venne), élections de novembre 1976

Pour expliquer ce que pourrait être la « crise de la culture », il faut d'abord considérer correctement ce que signifie l'expression. Notons d'emblée deux des trois définitions que propose Le Petit Robert 2009 du mot « crise » : « Moment d'une maladie caractérisée par un changement subit et généralement décisif, en bien ou en mal » et « Phase grave dans l'évolution des choses, des événements, des idées ». L'on assisterait, à notre époque, à un moment, à une phase grave de la culture ? La culture comme maladie ? Aussi, il est question d'une culture bien spécifique. L'emploi de l'article défini implique qu'il ne faut pas prêter ici à « culture » une dimension générique, mais plutôt, il s'agit d'« une » culture totale et univoque. L'on devrait donc rejeter l'ensemble des définitions contenues dans le même dictionnaire, en ce qui concerne la définition du mot « culture », et privilégier celle que propose Hannah Arendt, à l'origine de l'expression, à savoir la transformation de l'objet culturel au fil de l'histoire des idées en Occident. Retenons en passant, par ailleurs, la première définition du dictionnaire pour le mot « culturel » : « Qui est relatif à la culture, à la civilisation dans ses aspects intellectuels ». Après ces quelques clarifications sur le plan sémantique, nous sommes à même de formuler la question posée par la crise culturelle dans son acception vulgarisée : Ce qui fait l'objet de la tradition intellectuelle occidentale est-il dans une phase grave de son évolution ?

Pour éclaircir cette question, il serait important de considérer son origine. Au XIXe siècle, Wilhelm Dilthey cherchait à départager les sciences naturelles des sciences de l'esprit (sciences humaines), à délimiter leur domaine respectif. Les dernières seraient de nature socio-historique et leur objet, « l'ensemble acquis de la vie psychique ». Dans les sciences de l'esprit, on

cherche les liens qui unissent les faits physiques aux manifestations psychiques en remontant le fil des institutions humaines pour y saisir, à la racine, les impératifs auxquels celles-ci répondent. Ensuite, on vise une explication normative du phénomène.

Avant Dilthey, selon le système rationnel issu des Lumières, on considérait que la nature humaine était régie par des lois universelles. Les institutions, d'une société à l'autre mais selon une échelle de temps différente, se confondaient. Or, plusieurs recherches ultérieures ont amené les savants à concevoir qu'un tel système de validité universelle se révélait impossible. Pour Dilthey, deux tendances se sont alors dégagées, en science humaine. D'un côté, l'idéalisme des Lumières et sa croyance en une conscience universelle qui fournit un Absolu pour comprendre l'histoire, l'aventure humaine. De l'autre côté, il y a une récusation de la métaphysique et du transcendantal : on ne peut atteindre de normes absolues, non plus que des valeurs inconditionnées ou une raison à l'œuvre dans l'histoire. Cette dernière école de pensée pose la relativité de l'histoire et vise plutôt la cohérence des parties. La crise de la culture postule le triomphe de la deuxième voie, de la critique de l'histoire sur la philosophie spéculative.



Wilhelm Dilthey
1833-1911

La crise de la culture se manifeste donc comme le problème de l'unité de l'histoire événementielle. Ainsi c'est la notion de progrès qui est mise en doute. L'idée de progrès serait apparue, par étapes, suivant la sécularisation de l'histoire, de l'eschatologie, religieuse en Occident. La première étape de la sécularisation serait marquée par les philosophies spéculatives de l'histoire (chez Hegel et Marx par exemple) qui atteignent leur point culminant au XIXe siècle et reprennent le schème « début – avènement – fin ». Sur le plan épistémologique, cette idée d'une trajectoire de l'Histoire a été largement remise en question, notamment par les travaux de Benjamin et Aron, mais aussi par l'école des Annales. L'identification arbitraire des sujets (les hommes, les nations européennes, l'Occident, etc.) et des événements significatifs (victoires et défaites militaires, révolutions, etc.) ont contribué à accréditer, en science humaine, la thèse que défendait Werner Heisenberg, l'inventeur de la mécanique quantique, en science naturelle : on interroge les choses à partir d'un point de vue éminemment subjectif.

L'étape suivante de la sécularisation de l'idée de progrès se trouverait être celle de la condition



Gianni Vattimo
1936-

postmoderne. Pour le dire avec Gianni Vattimo, « (...) l'idée même d'une histoire comme processus unitaire se dissout, au plan de l'existence concrète s'instaurent des conditions effectives – non seulement la menace de

la catastrophe nucléaire, mais plus profondément, la technique et le système de l'information – qui lui confèrent (à l'existence) une sorte d'immobilité réellement non historique ». Le progrès devient routine, un idéal vide, dans la mesure où le temps semble s'aplanir dans l'espace. Cette conception du temps a un impact important quant à notre compréhension de la politique.

Un problème du politique découlerait du problème de l'histoire et se manifesterait sous la fragilité des systèmes éthiques tels qu'ils ont été mis de l'avant par de grands philosophes contemporains tels qu'Habermas, Rawls ou Taylor, des systèmes qui reposent soit sur une théorie spéculative de l'histoire, soit sur une réflexion normative qui fait abstraction de l'Histoire et en définitive de l'Homme qui s'y révèle. La question de la politique après l'Histoire nous oblige à nous demander si l'idéal radicalement individualiste de l'homme posthistorique tel qu'il se profile dans les théories en vogue, ce que Taylor nomme « la dignité des plaisirs ordinaires », est à même de faire notre bonheur. Qu'est-ce, donc, qui nous permettra de nous soustraire le mieux possible au sentiment de vanité tout en nous émancipant du carcan de la pensée purement spéculative?

Le philosophe Gérard Raulet a bien tenté de répondre à cette question dans un article intitulé *Poétique de l'histoire. Réflexions sur la démocratie post-moderne*. Raulet nous invite à la responsabilité, à l'idée d'une recentralisation des liens et du lieu structurant toute société, une recentralisation soucieuse de suppléer à l'arbitraire du métadiscours normatif qui fondait, traditionnellement, le lien social. Il importerait de constater l'échec relatif des théories visant à

préserver ce métadiscours, depuis Hegel jusqu'aux contractualismes contemporains. Un échec relatif puisque, malgré l'analyse profonde et le rationalisme sophistiqué des systèmes rawlsien et habermassien, par exemple, le véritable enjeu du politique se trouve par-delà ces échafaudages théoriques. Comme l'indique Raulet, « (...) la logique des interactions sociales échappe à celle de l'entendement scientifique et il s'agit moins de parvenir à une entente que de faire fonctionner la communication ». La responsabilité est donc à concevoir comme une attitude modeste et respectueuse, devant cette « logique » des interactions sociales, visant à préserver l'espace public.

Au fondement de l'espace public, d'une vie commune qui nous transcende et nous anime, il doit y avoir un texte commun à partir duquel les enjeux politiques fondamentaux se dévoilent et se prêtent au débat. Il importe, si l'on tient à la démocratie, que la société tranche en définitive et décide du sens qu'elle se donne à partir de cette matrice commune. En ce sens, les approches qui tendent à déposséder les citoyens de leur droit naturel à définir les normes de la politique seraient à proscrire. Le peuple est souverain, absolument souverain et auteur de son destin. Les intellectuels ont le rôle et le privilège d'éclairer le peuple dans



Gérard Raulet
1949-

son jugement et cet éclairage ne peut apparaître inspiré que dans la mesure où il s'articule à un récit qui sait se perpétuer, à savoir un « (...) processus s'articulant en figures communautaires qui sont autant de constellations consensuelles par lesquelles les hommes s'accordent sur le sens de leur être-ensemble et de leur agir commun sans avoir besoin d'une moralité qui (...) aujourd'hui serait *a fortiori* tyrannique puisqu'elle prendrait inévitablement la forme d'une

campagne morale contre l'effondrement de la normativité ». Raulet nous invite à une lecture responsable de l'histoire, à une certaine continuité ouverte à la pluralité pour mieux promouvoir une conception concomitante et tout aussi responsable de la politique.

Simon Couillard
Étudiant à la maîtrise
en philosophie à l'UQTR
Professeur de philosophie
Cégep de Drummondville

GENÈSE ET ÉCHEC DE LA SCIENCE MODERNE

Ce court essai exposera une genèse de la science moderne dans le but de préciser la tare fondamentale que lui ont trouvée certains des philosophes les plus éminents du XXe siècle tels Husserl, Heidegger et Patočka. Notre essai s'inspire d'un écrit de ce dernier intitulé *Edmund Husserl's Philosophy of the Crisis of Science and his Conception of a Phenomenology of the "Life World"*¹.

L'échec de la science moderne

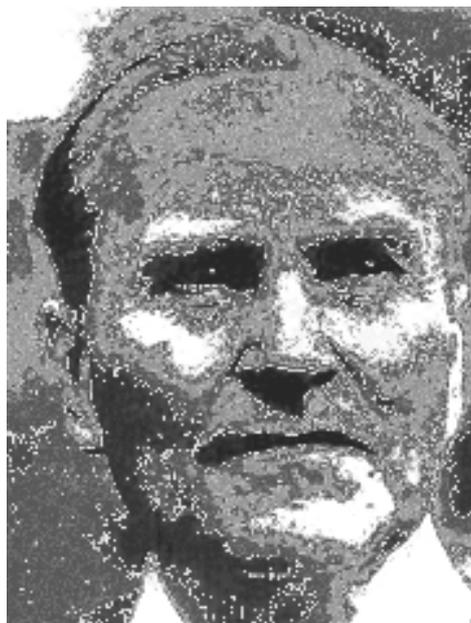
La science moderne fut jadis le parangon de la civilisation européenne et elle est aujourd'hui celui de ce qu'il convient d'appeler plus largement la civilisation occidentale. Et nous osons avancer aussi que la science moderne sera encore le parangon de la mégasociété mondiale de demain. C'est cette prédiction qui doublera notre propos d'un certain sentiment d'urgence. En effet, si, malgré les réussites indéniables de la science moderne, celle-ci s'avérait pervertie dans son fondement *tout en étant le phare censé guider l'humanité*, l'avenir de l'homme ne pourra qu'achopper sur les imperfections de ce qui est, pour lui, la science.

Il est un fait bien connu que la tradition occidentale – de ce que nous appellerons dans la suite « Europe », en un sens un peu dépassé d'une *tradition s'élevant sur la rationalité scientifique*, qui débuta explicitement avec la Renaissance – ait son origine dans la civilisation grecque et, plus précisément, dans la mathématique et la philosophie largement développées par cette civilisation durant l'Antiquité.

Il faut entendre par rationalité scientifique, une démarche de connaissance *autonome* et qui est en mesure d'en *fonder* toutes les étapes. Pour cette raison, la clarté intérieure de tout théorème mathématique, où il n'est possible de progresser qu'en vertu d'une nécessité contraignante reposant sur des axiomes dont l'évidence est immédiate et

simple, fait de la mathématique le modèle idéal de toute science rationnelle.

Reste que, de la Grèce à l'Europe, il se produit un chamboulement radical du sens de la rationalité. Si les Grecs ont découvert des régions de la réalité susceptible d'être traitées de façon rationnelle, l'immaturation essentielle de cette pensée commençante la laissait sans recours face à de nombreux phénomènes. Aussi, cette pensée est-elle teintée par le sacré, tout en étant indéniablement la première à remettre en question le bien-fondé de ce recours.



Jan Patočka
1907-1977

Il en va autrement pour l'Europe. La maturité à laquelle est arrivée la rationalité d'une pensée élaborée par des générations successives de chercheurs dévoués laisse de moins en moins place à ce qui pourrait être appelé « l'autre de la raison ». Ne se retrouvant alors jamais dépourvue devant ce qu'elle affronte désormais de manière scientifique, la pensée moderne en viendra à prendre une méthode particulière, et c'est le problème qui nous intéresse ici, pour le fondement de la science.

Progrès après progrès, la science moderne en viendra à ériger un certain comportement rationnel, une *méthode*, comme le fondement même de la science : l'irréductibilité des faits observables couplée à une formalisation mathématique de ces phénomènes.

Bien qu'on doive mentionner le scepticisme envers l'universelle Raison manifesté tout au long du XIXe et du XXe siècle, il reste que, du XVIe au XVIIIe siècle, l'orientation principale et la force de l'Europe étaient ses sciences rationnelles. De plus, si les deux derniers siècles ont vu régner le soupçon envers l'universelle Raison, il faut dire que les sciences engendrées par cet enthousiasme révolu de la raison, comme la physique, la mécanique et la chimie, supportent l'essor industriel et couvrent en grande partie l'horizon quotidien des hommes « de la ville » de cette époque, lesquels sont donc tributaires, dans une certaine mesure, de cet ancien idéal européen. Justement, pour eux, ce sera moins l'idéal d'une

¹ Traduit et introduit par Erazim KOHAK, in *Husserl Studies* 2, 129-155, Netherlands, Martinus Nijhoff, 1985.

science rationnelle absolue que l'effectivité pratique des méthodes desservant cet ancien idéal, qui légitimera le statut prédominant de la science.

En fait, la Deuxième Guerre Mondiale signe la fin du statut prédominant de l'Europe, entendu au sens d'un idéal de civilisation bâti sur la Raison. Les idéaux auxquels pouvait justement prétendre celle-ci sont désormais bafoués par l'horreur des deux Guerres. Même si l'efficacité de ses méthodes théorétiques et pratiques demeure, l'Europe perdit, un moment, son fondement et le sens de son existence. Toute cette rationalité dans la culture européenne de l'époque fait bien piètre figure en face du marasme que l'humain peut malgré tout encore s'infliger. Est-ce que les lumières de la raison peuvent réellement parfaire l'homme ? Ou peut-être que ces lumières sont seulement destinées à allonger la portée de la pierre qu'il peut lancer...

Cette crise de la culture européenne avait très bien été sentie par Husserl qui, très tôt, avait diagnostiqué une utilisation *oublieuse* de la rationalité dans les sciences de son époque, c'est-à-dire une rationalité défectueuse de la culture européenne et un aspect négatif irréductible de sa science. Pour le dire en peu de mots, la rationalité ne peut absolument pas se borner à une démarche conduite rigoureusement, à l'image des protocoles scientifiques propres à toutes sciences expérimentales. Le reproche de Husserl tient dans cette observation qu'en sciences, il n'y a pas que la rationalité de la méthode, il y *aussi* celle des problèmes recteurs, celle des fondements. Autrement dit, il est bon d'avoir une démarche rationnelle, seulement il faut aussi, pour qu'il y ait science au sens rigoureux, que l'originarité des problèmes de base et des fondements soit démontrée.

L'originarité d'une science, ce que nous appelons son fondement, est censée lui donner ses intuitions et ses concepts de base, lesquels sont censés enraciner cette science dans « les choses elles-mêmes » et garantir ainsi l'authenticité de son *interprétation*. Or, si l'on parvient à démontrer que le fondement de la science moderne est perverti et qu'ainsi elle commet inévitablement une mésinterprétation, sa grande efficacité ne doit pas nous leurrer dans la mesure où ainsi elle ne masque que mieux l'irrationalité qu'engendrent ses problèmes recteurs, qui sont mal définis, et ses concepts de base qui sont équivoques.

Jadis, le mobile fondamental de la science était la connaissance vraie. Lorsqu'on ne comprend plus la science comme l'« amour de la sagesse », mais plutôt comme un moyen desservant certaines fins prescrites par l'existence « économique » concrète, et que la science est arrivée, disons, à optimiser la combustion d'un four, le travail qu'elle exécute reste, en somme, le même, que le four serve à cuire des briques ou à brûler les corps d'êtres humains passés par des chambres à gaz. La science ne décide pas ce qu'on fera de l'énergie nucléaire, elle la met à portée de main d'homme. Y a-t-il une raison pour que la science soit là muette ? Qu'elle soit cette science qui ne propose aucune finalité à l'homme tout en l'ensevelissant sous une pléthore de puissants moyens de transformation de la nature ?

Pour Husserl, la solution à cette incomplétude fondamentale de la science et à cet échec du projet européen qui échoue à devenir l'idéal recteur de l'humanité, aura été une science qui, pour exister, doit rester en contact avec la philosophie qui en est l'origine authentique. La philosophie, mère de toute science, fut pour lui, tout simplement, *une vie qui répond à l'idéal d'une pensée responsable*. Une pensée responsable est une pensée qui a le souci d'accorder son opinion sur l'*intuition* des choses mêmes, et non l'inverse. Dit un peu simplement, cela revient au désir de vivre dans la vérité.

Genèse de la science moderne *Lebenswelt* et tradition

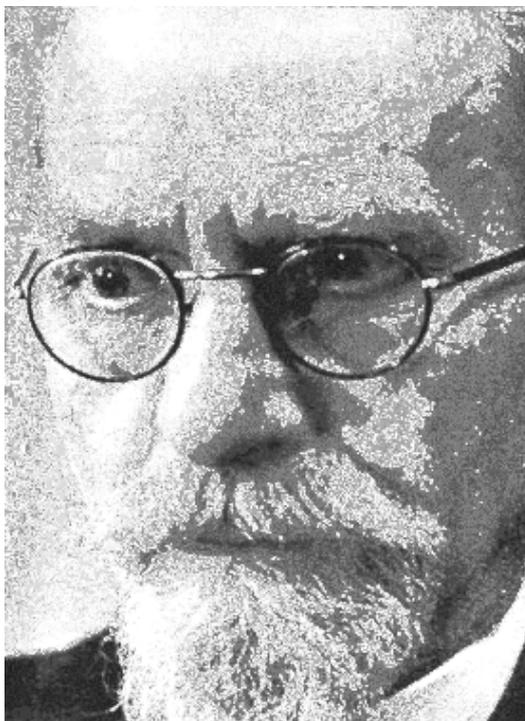
Le point de départ et le fondement de ce « vivre dans la vérité » fut, pour Husserl, le monde de la vie (*Lebenswelt*), l'intuition primordiale. Le monde de la vie, c'est le monde de l'existence intuitive immédiate, l'horizon de possibilité d'existence qui s'ouvre sans qu'on ait à y penser. L'horizon de possibilité que nous confère intuitivement notre corps offre un bon exemple de ce que recouvre l'expression « monde de la vie », sans pourtant en épuiser le registre. En effet, le *langage* ouvre, par-delà les possibilités corporelles, un vaste horizon de possibilités intersubjectives – dont l'une des plus parachevées est justement la science. Si l'expression « monde de la vie » contient une connotation « naturelle » évidente, il ne faut pourtant pas négliger l'aspect fondamentalement déterminant pour l'homme qu'est son *humanité*.

Qu'il y ait *de facto* une intersubjectivité possible, qu'on s'entende sur un même langage et sur une même conception du vrai et du faux, qu'il y ait donc une tradition factice, cela entraîne deux conséquences majeures. Premièrement, bien que ce monde de la vie fasse écho à une certaine urgence vitale qui appelle la pratique, bien qu'il soit imprécis et relatif, il n'est pas totalement arbitraire. En effet, il obtient une certaine cohérence de son aspect traditionnel qui lui confère d'avance un sens déterminé. Deuxièmement, ce sens déterminé s'offre à une reprise en charge et à une élaboration incessante; la tradition – bien qu'elle soit l'élément de base de la compréhension préalable qui fait du monde de la vie un horizon ouvert de possibilité – n'existe pas comme un bloc monolithique, mais s'offre à l'initiative de ses participants et cela, l'histoire de l'Église nous l'apprend, peu importe l'avis des plus puissants dogmatiques.

Selon Husserl, la science véritable a sa racine dans cette existence intuitive primordiale. Voici, justement, que dans l'existence intuitive des hommes d'autrefois, la nécessité d'un accord intersubjectif se fait voir. Imaginons un père âgé qui doit séparer sa terre pour la léguer à ses deux fils. L'utilisation d'une référence de mesure toujours égale à elle-même, disons une branche, permet, sur la base subjective du monde de la vie « immédiatement compris », d'établir un résultat objectif, c'est-à-dire *valide intersubjectivement*. La branche est égale à elle-même pour les deux frères et elle peut donc servir de référence stable pour l'établissement à chacun de sa portion de terrain respective. Il suffit ensuite que les deux fils aient, à leur tour, d'autres enfants et qu'ils utilisent le même procédé pour qu'une tradition objective, dont la validité est reconnue par une communauté, s'établisse. Ainsi compris, le monde de la vie offre la possibilité d'élaborer l'objectivité sur la base, primordiale, du vécu subjectif immédiat grâce à l'aspect traditionnel de l'existence humaine.

L'institution de repères valables pour une communauté n'est, par contre, pas suffisante pour expliquer la genèse de la science moderne. À côté des institutions d'autrefois ayant valeur objective, les institutions objectives qui constituent la science

moderne ne sont pas équivalentes dans la mesure où leur *raffinement* leur confère une puissance de détermination jamais égalée. Il y a donc deux modalités à prendre en compte pour comprendre la genèse de la science moderne à partir du monde la vie : la capacité qu'a l'homme de produire une mesure égale à elle-même et qui vaut pour autrui, et ensuite, le raffinement de cette mesure.



Edmund Husserl
1859-1938

La géométrie grecque

La définition géométrique du triangle est un exemple de mesure raffinée jusqu'à l'identité absolue. À force d'instituer des mesures et de les raffiner, les Grecs en arriveront à la géométrie « pure ». Pour Husserl, cette géométrie pure est un accomplissement fondamental de l'homme. Pour le comprendre, il faut remarquer que les idées par lesquelles existe la géométrie sont, elles aussi, pures, c'est-à-dire

qu'elles ne dépendent ni de leur contexte d'apparition, ni de la facticité de leur découvreur. Elles possèdent une telle évidence et une telle clarté interne qu'elles traversent identiquement les époques, les hommes les redécouvrant toujours comme égales à elles-mêmes. Elles étaient autrefois dites « éternelles », Husserl les nomma tout simplement « supratemporelles », dans la mesure où elles ne souffraient pas des aléas de l'Histoire² et qu'elles semblaient en être indépendantes.

Le monde de la vie des Grecs avait donc atteint un certain degré d'absoluité, dans la mesure où il comportait des idées objectives et universelles. À côté du caractère incertain et relatif du monde de la vie spécifiquement grec, existait donc une certaine région du réel qui revêtait une précision et une clarté, une région absolument délimitée et définie : la géométrie pure.

² Pour de plus amples détails sur l'historicité exemplaire de la géométrie, se référer à *L'origine de la géométrie*, traduit et commenté par Derrida.

La géométrie analytique

Le caractère autonome de l'évidence des produits de la géométrie pure a certainement incité Platon à mettre ses cinq solides au fondement même du monde, ce qui est une utilisation de la géométrie qui diffère de celle, par exemple, de Galilée. Il faudra, en fait, attendre la géométrie analytique pour que la science au sens moderne commence à prendre forme. La géométrie analytique aura l'avantage, par rapport à la géométrie pure, de pouvoir opérer avec la spatialité en général et non seulement avec des formes idéales et parfaites. En décomposant la spatialité en lignes, en surfaces et en points, l'homme peut désormais mesurer précisément tout ce qui relève de la *res extensa*. La géométrie analytique correspond donc à une formalisation universelle de l'espace. Le raffinement de la mathématique à la base de la géométrie, notamment l'apparition du calcul algébrique et du calcul infinitésimal, explique ce décuplement des forces déterminatives de la physique basée sur la géométrie analytique.

L'idéalisation de l'espace « naturel » par la géométrie analytique constitue une étape de la genèse des sciences modernes. La seconde étape correspond à l'idéalisation du temps et du mouvement. Mesurer le mouvement en mètres par seconde, c'est abandonner les paradoxes métaphysiques que le mouvement engendrait pour les philosophes grecs. La détermination mathématique du mouvement permettra à Galilée de rendre compte d'un phénomène qualitatif évident, mais ontologiquement problématique. En abandonnant la détermination qualitative du mouvement (ex. par le lieu naturel des éléments, par la cause première) en faveur d'une mesure quantitative, une description précise du mouvement devient possible en tant que rapport entre l'agrandissement d'une distance et l'écoulement du temps, en tant que loi mathématique.

Pour en donner un exemple concret, il suffit de se remémorer l'expérience du plan incliné de Galilée. Celle-ci consistait en un plan faiblement incliné, un rail de bois, sur lequel pouvait rouler une bille. Des clochettes étaient suspendues au-dessus du rail à distance égale les unes des autres, de manière à ce que la bille heurte les clochettes tour à tour dans sa course. En laissant la bille rouler sur le plan et en faisant compter à un rythme stable un de ses assistants, Galilée avait pu remarquer que le laps de temps entre chaque

tintement rapetissait d'une clochette à l'autre. Il en déduisit donc que la bille allait plus vite entre la cinquième et sixième clochette, qu'entre, disons, la première et la deuxième. Il avait donc démontré que plus une bille glisse longtemps sur un plan incliné, plus sa vitesse augmente et donc qu'il y avait là une accélération. Il lui suffit ensuite de disposer les clochettes de manière à ce que les tintements se fassent entendre entre laps de temps égaux pour, en mesurant l'agrandissement de la distance entre les clochettes, en déduire la quantité d'accélération que subissait la bille. Il constata rapidement que l'augmentation de la vitesse de la bille était constante et donc que l'accélération en chute libre était uniforme et pouvait être exprimée comme une augmentation de vitesse directement proportionnelle à l'écoulement du temps. Ici le mouvement, le temps et la distance entretiennent des rapports de grandeur mathématiquement analysables et sont donc synthétisables dans une équation algébrique.

La mathématisation indirecte

L'augmentation de la précision de la physique, grâce à la mathématisation de l'espace et du mouvement, repose sur une hypothèse toute nouvelle, laquelle caractérisera fondamentalement ce que nous appelons aujourd'hui science moderne. Cette hypothèse fonde la mathématisation indirecte et elle suppose que tout phénomène naturel est exprimable et trouve un corollaire dans le « monde » spatiotemporel de la mathématique. Autrement dit, cette hypothèse postule que la pensée mathématique et les lois précises qu'elle peut élaborer rendent compte authentiquement du monde naturel. Le premier sans doute à avoir eu cette réflexion fut Copernic qui démontra que placer le Soleil au centre du système solaire s'avérait mathématiquement plus simple et plus élégant que les épicycles du système géocentrique de Ptolémée. Nous avons l'avantage d'être les enfants de la révolution copernicienne et il faut en profiter pour apercevoir le chamboulement radical des visions du monde qu'opère l'Histoire, en essayant de comprendre l'absurdité de l'idée copernicienne pour l'époque. Il est, en effet, inconcevable d'un point de vue purement intuitif d'arriver à comprendre la Terre comme un mobile. Il faudra attendre la popularisation du concept d'inertie pour que l'idée copernicienne devienne plus évidente. En fait, à l'époque, contre l'élégance mathématique du système copernicien, c'est le manque de preuves empiriques qui retarda la popularisation de l'héliocentrisme. Galilée passera

d'ailleurs une grande partie de sa vie à chercher de telles preuves.

Le bouleversement radical du sens de la science antique qu'opère la science moderne tient, dans cette réduction du monde de la vie, à un *universum* mathématique. C'est le passage de la physique qualitative à la physique quantitative. De plus, cette hypothèse sur la base de laquelle on réduit notre expérience originaire, ce que l'on a appelé « monde de la vie », à ce que la mathématique peut en dire, se vérifie toujours, tout en demeurant hypothétique. La mathématisation indirecte de la nature est, en ce sens, une *interprétation*. Comprendre le mouvement stellaire d'un corps à partir d'une équation quadratique est certes possible et même très pratique, cependant prétendre que les fondements du cosmos obéissent à la mathématique, c'est oublier qu'on tente là une interprétation, certes rigoureuse, mais tout de même « finie », de l'être en général.

Il reste que plus la mathématique se raffine, plus elle démontre sa capacité à rendre compte du monde naturel. En tant qu'hypothèse, elle se confirme à chaque progrès qu'elle engendre. C'est ici que l'oubli du caractère *interprétatif* de la mathématisation de la nature, c'est-à-dire l'oubli de la *réduction* qu'elle opère du monde de la vie à ce qu'on peut en dire mathématiquement, est le plus susceptible de vicier les fondements de la tradition scientifique. La mathématisation indirecte est une interprétation métaphysique de la nature comme *universum* mathématique et il est urgent de remarquer que cette *anticipation* propre à la science moderne – parce qu'elle est une réduction de la richesse primordiale du monde de la vie à ce qui est quantifiable – a altéré pour de bon l'intuition originaire du monde de la vie et l'a recouvert d'un « vêtement d'idées ».

Or, le problème que peut engendrer une méthodologie aussi puissante que la formalisation mathématique du monde, c'est qu'elle se confonde avec la science, surtout si, comme à notre époque,

elle ne trouve pas d'autre rival faisant figure d'autorité valide sur la place publique. En un certain sens, aujourd'hui, « faire de la science » n'équivaut-il pas à comprendre le monde en termes mathématiques ? Les sciences naturelles, bien qu'elles reposent sur l'expérimentation, ne comprennent celles-ci, rigoureusement d'ailleurs, qu'à partir de la mathématique. Les sciences humaines n'oseront pas mettre une équation à la base de l'homme, cependant, elles reposent en grande partie sur la statistique, sur une pléthore de faits ordonnés mathématiquement.

Les conséquences dramatiques de cet impérialisme de la formalisation mathématique en modernité sont un appauvrissement de l'interprétation scientifique et la disparition du fondement concret de la science (fondement qui fut, pour Husserl, l'intuition des choses mêmes). La science n'est plus alors que le déroulement d'une idéalisation (d'une réduction) toujours plus raffinée du monde de la vie et un appauvrissement corrélatif du contenu intuitif de cette science.

Autrement dit, ce qui fait pérenniser ce déroulement de l'idéalisation mathématique ce n'est plus la

quête idéale de la science : le retour aux choses elles-mêmes grâce à la puissance de l'intuition, mais l'efficacité pratique réelle d'une vérité prenant la forme d'une formule mathématique. C'est ainsi que la science se fait technique scientifique et oublie la question de l'authenticité de son fondement, elle oublie la question philosophique.

N'y a-t-il pas là une abolition du vrai sens de la science, dans la mesure où l'on y prend l'abstraction pour la chose même et non le monde de la vie donné originairement dans l'intuition naïve ? *La science moderne est, en ce sens, en train d'ériger un physicalisme abstrait comme métaphysique et horizon ultime de la pensée.* Plus précisément, ce physicalisme abstrait est sur le point de vider la science de ses forces vitales dans la mesure où, en tant que technique mathématique,



Dessin de Marc Larocquaille

elle n'est d'aucune aide à l'homme qui cherche la pertinence de son existence, à l'homme qui est pourtant le moteur de la science. Étant donné que ce physicalisme abstrait porte le flambeau de ce qui est scientifique, qu'il détient le monopole de la rationalité aux yeux de notre culture, l'homme moderne se trouve, dans ces conditions, sans repères rationnels pour orienter son existence. Autrement dit, à cause de l'interprétation moderne de la science, la culture se trouve incapable d'être orientée « scientifiquement », c'est-à-dire philosophiquement, faute de bien comprendre le sens de la science véritable qui est, à la fois, rationalité des méthodes, mais surtout rationalité des évidences qui lui serviront de fondement.

À nos yeux, la science, qui est également le fondement concret de notre vie en communauté contemporaine, est en même temps la raison du vide de la vie moderne. Elle a tout de même eu la décence de découvrir les anxiolytiques... La science moderne est donc en crise et, par ricochet, la culture aussi, car son interprétation fondamentale travestit le monde de la vie. Elle a donné le moyen à l'homme de détruire plus qu'il ne pouvait reconstruire. Elle a engendré les mégasociétés d'aujourd'hui qui ne proposent aucun sens et auxquelles souvent les jeunes générations ne veulent pas participer, faute de ne pas s'y retrouver.

Jacob Beaumier
Étudiant au doctorat
en philosophie à l'UQTR



Martin Heidegger
1889-1976

« Cette Europe qui, dans un incurable aveuglement, se trouve toujours sur le point de se poignarder elle-même, est prise aujourd'hui dans étau entre la Russie d'une part et l'Amérique de l'autre. La Russie et l'Amérique sont toutes deux, au point de vue métaphysique, la même chose; la même frénésie sinistre de la technique déchaînée, et de l'organisation sans racines de l'homme normalisé. En un temps où le dernier petit coin du globe terrestre a été soumis à la domination de la technique, et est devenu exploitable économiquement, où toute occurrence qu'on voudra, en tout lieu qu'on voudra, à tout moment qu'on voudra, est devenu accessible aussi vite qu'on voudra, et où l'on peut vivre simultanément un attentat contre un roi en France et un concert symphonique à Tokyo, lorsque le temps n'est plus que vitesse, instantanéité et simultanété, et que le temps comme pro-venance a disparu de l'être-Là de tous les peuples, lorsque le boxeur est considéré comme le grand homme d'un peuple, et que le rassemblement en masses de millions d'hommes constitue un triomphe; alors vraiment, à une telle époque la question : « Pour quel but? – où allons-nous? – et quoi ensuite? » est toujours présente et, à la façon d'un spectre, traverse toute cette sorcellerie.¹ »

**Heidegger, lors du cours d'été 1935
« Introduction à la métaphysique »**

¹ HEIDEGGER, *Introduction à la métaphysique*, Trad. Gilbert Kahn, Paris, Gallimard, 1967, p.49

LE RELATIVISME HISTORIQUE ET NOUS

En mars dernier, j'ai été invité à participer à une table ronde avec trois étudiants en histoire lors du premier colloque organisé par le département d'histoire de l'UQTR sur le thème Vainqueurs ou vaincus, auquel à également participer le professeur de philosophie Serge Cantin en tant qu'orateur invité (son texte est également publié dans ce numéro du *logos*). Pour amorcer le débat, j'ai dû préparer une réponse à deux questions portant sur l'interprétation que l'on peut faire de l'histoire – selon si elle est écrite par les gagnants ou les perdants – et son enseignement dans les institutions. Ayant été le seul philosophe autour de cette table, je vous fais donc part de mes réflexions sur le sujet.

Question 1 : Pensez-vous qu'un État peut légiférer sur certains faits historiques (Ex : Shoah, lois Gayssot 1990). Est-ce que cela met un frein sur le travail des historiens et la volonté d'une liberté en histoire?

Tout d'abord, il y a deux sous-questions à cette première interrogation. Lorsqu'on demande si un État peut « légiférer », il faut bien s'entendre sur le sens d'un mot. **Légiférer**, c'est synonyme d'administrer, gérer, diriger, régir, réglementer, etc.

En ce sens, il doit y avoir une différence entre administrer et réglementer. Administrer, c'est choisir un sens particulier à l'histoire en favorisant un chemin d'interprétation plutôt qu'un autre. Par exemple, dire que le Québec est prospère et développé au sein du Canada en ne faisant pas valoir qu'il y avait deux peuples fondateurs lors du pacte confédératif ou occulter le fait qu'on n'ait jamais signé officiellement la constitution canadienne... c'est occulter une partie de la vérité.

En fait, l'État n'a pas le choix de le faire, de choisir un chemin en particulier, de saisir un point de vue général, car il est responsable de l'éducation de tout un peuple. En d'autres mots, le gouvernement doit en effet sélectionner des périodes charnières de l'histoire humaine et nationale pour faire ressortir un passé culturel important et décisif pour l'orientation de la société d'aujourd'hui.

En ce sens, il doit effectivement légiférer sur certains faits historiques, mais il devrait orienter son programme sur le maximum d'évènements possibles au sein d'une chronologie large et la plus objective possible.



Avis de recherche criminel de quatre membres du FLQ

Par contre, si on entend légiférer au sens de réglementer, c'est-à-dire de condamner de façon médiatique des points de vue de l'histoire, par exemple en condamnant ceux qui affirment que la conquête fût une catastrophe, ou simplement en disant que la lecture du manifeste du FLQ est un appel à la violence ou encore en laissant croire que les juifs sont le seul peuple martyrisé de l'histoire (faisant référence à l'affaire Yves

Michaud en 2000), je suis totalement contre.

Il faut faire attention à ce qu'un gouvernement peut dire sur le sens donné à l'histoire et ce n'est certainement pas au pouvoir en place de laisser couler entre les mailles du filet un peu de partisanerie malhonnête.

Oui, il y a eu un mort et quelques blessés à la Crise d'octobre 1970, mais je rappelle qu'il y en a des dizaines qui meurent chaque jour en Irak à cause de l'intervention illégale des États-Unis ou encore qu'il y a un milliard de personnes qui souffrent de la faim dans le monde... Je veux dire que le « crime contre l'humanité » n'est pas toujours là où le pouvoir le dit. La proclamation des Lois de mesure de guerre a permis d'enfermer plus de 400 personnes en une seule nuit et cela, sans preuves!

Oui, il y a eu des millions de Juifs morts pendant la Deuxième guerre mondiale, mais les Allemands ont aussi fait avancer la science, la médecine et l'aérospatiale, entre autres. Sérieusement, les États-Uniens et les Russes ne seraient jamais allés dans l'espace si ce n'était du vol de la technologie nazie!

Donc oui, il existe différents points de vue sur l'histoire et non, ce n'est certainement pas à l'État de réglementer ou de dire lequel devrait être privilégié.

Deuxième partie de la question, à savoir si la fixation de normes ou de valeurs « bonnes à savoir/inutiles » attribuées aux faits historiques peut entraver le travail des historiens et leur liberté : TOUT À FAIT! Revenons à l'exemple de la Crise d'octobre dont nous commémorerons les 40 ans cet automne.

Lorsque le gouvernement Charest affirme que c'est une chose épouvantable, on peut lui donner en partie raison. Mais en condamnant tout événement commémoratif comme le Moulin à paroles et en refusant toute subvention à un événement pacifique où sera justement partagés avec le public différents textes historiques qui ont fondé notre culture nationale, et pas seulement des écrits indépendantistes, le gouvernement n'agit pas dans le sens positif que les historiens, les intellectuels et les artistes peuvent accomplir.

Le Moulin à paroles représentait le plus grand événement historique au Québec depuis 15 ans – hormis le 400^e de la capitale (et beaucoup trop « canadien » de toute façon) – et la subvention minime de 20 000\$ aurait pu aller dans le sens d'une éducation populaire sur l'histoire du Québec. Surtout que les descendants de Wolfe et de Montcalm y étaient, ainsi que les 13 nations autochtones du Québec, ce n'est pas rien.

De plus, la lecture du rapport de Lord Durham, écrit en 1839 et préconisant l'assimilation totale des canadiens français jusqu'à leur disparition définitive, était aussi au programme de l'événement. Comment se fait-il qu'aucun



**Couverture du Refus global
publié en 1948**

politicien ou élu n'a été choqué de la lecture d'un texte historique aussi arrogant ? Durham écrivait que « placés dans de telles circonstances, ils [les Canadiens français] ne firent aucun autre progrès que la largesse de la terre leur prodigua ; ils demeurèrent sous les mêmes institutions le même peuple ignare, apathique et rétrograde » et proclamait que nous étions « un peuple sans histoire et sans littérature » !

Comment peut-on croire qu'un texte qui propose et souhaite notre disparition graduelle n'offusque personne alors que le manifeste du FLQ, tout comme celui du Refus global (1948) ou celui du testament politique du patriote Thomas Chevalier de Lorimier (1839), qui ne sont que des écrits appartenant à la mémoire historique du peuple québécois et faisant partie de son passé intime, dérangent. Ces textes ne méritent pas un traitement différent qu'un vieux plaidoyer favorisant notre disparition et affirmant notre

ignorance collective...

Précisons aussi que le manifeste du Front de Libération du Québec a été lu l'an dernier à Ottawa au Centre national des Arts, sans provoquer de scandale. Jean-Simon Gagné, chroniqueur au journal Le Soleil rappelait qu'« en mars 2008, une



**John George Lambton, comte
de Durham, 1792-1840**

version anglaise du manifeste se trouvait au cœur d'une installation présentée à la galerie L'oeil de Poisson, au centre-ville de Québec. Et deux ans auparavant, l'événement s'était déroulé à Montréal. »

En ce sens, lorsqu'un Premier ministre condamne ouvertement la lecture d'un texte historique, qui en passant n'est pas vraiment un appel à la haine et à la violence comparativement à certains messages d'Oussama Ben Laden ou de l'islam radical, l'État abuse de son pouvoir et saborde le travail des historiens.

Comment Jean Charest et ses acolytes peuvent-ils accuser ou transformer la lecture d'un texte historique en un « appel à la violence et à la haine » ? Je vous invite d'ailleurs à lire l'intégralité dudit texte felquiste dans lequel y est exposée une frustration collective à une époque précise et très récente (cela fera 40 ans en 2010). Rappelons aussi que le texte original avait pourtant été appuyé à l'époque par différents groupes de citoyens et par une bonne majorité de la population. En voici un extrait : « *Nous sommes des travailleurs québécois et nous irons jusqu'au bout. Nous voulons remplacer avec toute la population cette société d'esclaves par une société libre, fonctionnant d'elle-même et pour elle-même, une société ouverte sur le monde. Notre lutte ne peut être que victorieuse. On ne tient pas longtemps dans la misère et le mépris un peuple en réveil. Vive le Québec libre !* » Alors, terroristes ou révolutionnaires intellectuels, ces felquistes ?

En conclusion, si l'État ne permet pas aux historiens de se proclamer publiquement et d'investiguer à fond sur certains détails de notre histoire en toute liberté, et même d'exiger lui-même, en tant qu'institution du pouvoir, une clarification de certains passages et épisodes à la base de notre société moderne, il s'agit alors effectivement d'un frein à une liberté en histoire s'il décide lui-même de réglementer certains faits

historiques essentiels à la compréhension de ce que nous sommes en tant que collectivité, que ces épisodes soient tragiques ou joyeux.

La question de la réforme scolaire aurait pu être abordée ici, en tant que responsabilité gouvernementale, mais je soulignerai simplement la fermeture du Centre de recherche Lionel-Groulx (CRLG) en juin 2009, la seule institution s'intéressant à l'histoire du plus grand peuple francophone en Amérique, qui a été décrétée sans avertissement et sans consultation. Le Québec vient de perdre son seul centre d'archives consacré à l'histoire des idées et du nationalisme canadien-français ! La fermeture de cette institution culturelle précieuse s'est déroulée dans l'indifférence totale du gouvernement libéral de Jean Charest, qui vient encore une fois de prouver son incessante et persistante incompetence en regard de l'histoire du Québec.



Louis "David" Riel
1844-1885

Question 2 : Comment doit être abordée l'histoire dans l'enseignement? (Doit-on traiter des patriotes ou des autochtones, par exemple)

En fait, je ne suis pas vraiment (pas encore, du moins) au courant du processus choisi pour l'élaboration des cours d'histoire du Québec dans nos écoles, mais il est impératif que des historiens qualifiés, de tout horizon, partageant même différents points de vue de l'histoire nationale, soient engagés pour cerner le regard le plus large possible sur les événements marquants de notre civilisation, surtout nationale : les Filles du Roi, la conquête anglaise, les rébellions, l'Acte

d'Union, la Confédération, la pendaison de Louis Riel pour la défense des francophones, la Société des Fils de la liberté, la création de la Société St-Jean Baptiste, la Rébellion des Patriotes, l'incendie du parlement de Montréal laissé en flamme par les pompiers anglais (nous avons perdu 25 000 livres dans la Bibliothèque du Parlement), les deux crises de la conscription, la Crise d'octobre 70 et le rôle de la GRC, l'échec du lac Meech, le référendum frauduleux de 1995 et Option Canada, la perte historique de 40 milliards de dollars à la Caisse de Dépôt, et j'en passe.

Certains pourraient m'accuser de vouloir cerner uniquement des événements dits nationalistes, mais l'important ici est de comprendre qu'en général, une société affirme et construit son identité lorsqu'elle traverse des crises. C'est pourquoi l'enseignement de l'histoire ne devrait jamais occulter les épisodes tragiques qui ont façonné l'identité d'une collectivité en particulier.

Par contre, l'important lors de la transmission d'un savoir sur une période passée, c'est de toujours mettre en contexte les civilisations et les peuples concernés : leurs valeurs, leurs origines, les signes avant-coureurs d'une transition radicale et les répercussions futures du conflit en question, tant positives que négatives.

Par exemple, dire que la conquête de 1759 a été bénéfique car elle a apporté un bon réseau postal, l'imprimerie, un régime parlementaire, des universités, une bibliothèque publique, la brique, le thé, et pleins d'autres choses, c'est évident. Mais il ne faut pas occulter le fait la guerre de conquête tua 10 000 habitants de la Nouvelle-France (une personne sur six) et que les Britanniques ont brûlé plusieurs maisons, manoirs, écoles, fermes, ponts et édifices importants de notre patrimoine tout en bombardant Québec, laissant la ville dans un amas de cendre et de ruines. C'est même cette année-là que le Québec a connu sa pire famine car les Anglais avaient tout brûlé!

Ce que je veux dire par là, c'est qu'il faut toujours prendre conscience qu'il y a, en toute chose de ce monde, deux côtés à une situation figée dans la glace inaccessible et lointaine de l'histoire. En philosophie, c'est ce qu'on appelle le relativisme.

Voici un autre exemple : la découverte de l'Amérique n'est pas que la naissance prospère de colonies européennes, c'est aussi la disparition et le massacre de plusieurs peuples et cultures uniques ayant vécu ici bien avant nous, depuis plusieurs millénaires. Peut-on parler du sort réservé aux Amérindiens? Bien sûr, et même on doit le faire! Il faut favoriser une conscience collective de toutes les identités qui habitent le territoire du Québec (dans le cas présent), et ne jamais tenter de

cachez les mauvais coups que le pouvoir a fait. Et nous savons qu'il y en a beaucoup...

Revenons au FLQ. Rappelons qu'en 1976, René Lévesque avait mis sur pied la Commission Keable pour révéler des actes illégaux de la GRC dans l'épisode de la Crise d'octobre 1970. Pierre-Elliott Trudeau s'engage à donner son appui mais, avant 1980, la Cour suprême stipula qu'une commission d'enquête provinciale ne peut enquêter sur un organisme fédéral. Le Premier ministre Trudeau créa alors sa propre commission dirigée par un Ontarien et refusa d'y siéger en public. Bravo la démocratie !



Jean-Olivier Chénier
1806-1837

Puis, en 1981, vint le rapport de Québec de 450 pages de la Commission Keable sur les actions criminelles du gouvernement fédéral au nom du FLQ (cambriolage, posage de bombe, faux communiqués, infractions, vol de dynamite, incendie d'une grange) à la suite duquel au moins 44 accusations criminelles furent portées contre dix-sept agents et ex-agents de la GRC, sans toutefois donner de véritables sanctions pénitentiaires. La Sûreté du Québec et la Police de Montréal seraient également

critiquées pour avoir bafoué les droits des citoyens... Quelques mois plus tard, la Commission fédérale McDonald publiera un rapport de 2400 pages lourdement censuré, et aucune accusation ne sera portée...

En conséquence, il est impératif d'introduire dans l'éducation les moments de crise qu'une société a vécus dans son passé. Monsieur Guy Bordeleau parlait, dans la conférence qu'il a fait au cours du présent colloque, du « devoir de mémoire » : l'État doit entretenir le souvenir de souffrances passées subies par une partie de la population, surtout si la mort de ces héros fut salutaire et utile dans le combat national.

Je veux dire que, non seulement il faut parler des patriotes, mais il faut parfois aussi des noms : outre celui de Papineau, il y a François-Marie-Thomas Chevalier de Lorimier, le médecin Jean-Olivier Chénier, François Languedoc, Pierre Billette, Casimir Chauvin, le docteur Robert Nelson et son Frère Wolfred, ainsi que l'Irlandais Catholique Edmund Bailey O'Callaghan, le père Étienne

Chartier, Lepailleur, Ducharme, Lanctôt, de Prieur, et j'en passe. Donc, non seulement on devrait parler des patriotes et de la réponse à Londres, face à nos revendications, mais on devrait aller en profondeur, en détails, dans la couverture historique de ce genre d'épisodes tragiques.

Mais le plus important, c'est qu'on doit absolument donner les deux côtés de la médaille pour mieux aller en profondeur dans la compréhension des événements. Il est aussi possible de faire un lien avec la société actuelle. Reprenons l'exemple de la période des Patriotes.

Souvenons-nous que, parmi les 92 résolutions présentées à Londres par le Parti Patriote et son chef Papineau, on peut clairement voir un désir de séparation entre l'Église et l'État, l'égalité Homme-Femme ainsi qu'une place importante et équivalente donnée aux autochtones. Ainsi, même si ces formulations ont été écrites dans les années 1830 – 50 ans après la Révolution Française – on peut facilement faire un lien avec des débats actuels et c'est en ce sens que l'épisode de la Rébellion des Patriotes est extrêmement important dans la compréhension d'une culture très mature toujours en quête d'identité.

Souvenons-nous également de l'union forcée et illégitime du Haut et du Bas-Canada en 1840, sous la recommandation de Lord Durham, lord Satan pour les intimes, qui fit fusionner les dettes des deux régions. Alors que nous n'avions que 96 000 livres de dette, 1 200 000 de livres s'ajoutèrent du jour au lendemain! Étant donné que la dette publique s'élève à presque 200 milliards de dollars au Québec, il est intéressant de savoir que notre soumission économique a commencé il y a bien longtemps déjà...

En conclusion, il est bien entendu évident que ma position penche toujours davantage d'un côté que de l'autre; je n'ai pas la prétention d'être un historien tout à fait neutre, mais bien le résultat organique d'une formation plutôt philosophique et politique. J'assume donc complètement ma

position en faveur d'un système de valeurs en particulier, je l'avoue, franchement nationaliste et francophile. Avant de vous quitter sur quelques citations concernant l'importance de l'éducation et l'éventualité de sa gratuité, je fais le souhait que le gouvernement réintègre au plus tôt des cours réservés strictement à l'histoire nationale d'abord, puis internationale ensuite, au lieu de noyer le contenu avec la citoyenneté, la démocratie et une synthèse des religions...

Comenius disait : Tout doit être enseigné à tout le monde.

Voltaire disait : L'éducation développe les facultés, mais ne les crée pas.

Proverbe indien : Tout ce qui n'est pas donné, est perdu.

Tu me dis, j'oublie, Tu m'enseignes, je me souviens. Tu m'impliques, j'apprends.
-Benjamin Franklin

On se lasse de tout, sauf de comprendre.

-Attribué à Virgile par Serrus (IVe siècle)



Étienne Chartier
1798-1853

À quoi sert l'Histoire? Préserver un peuple des faux aiguillages, l'empêcher de construire sa vie de travers, de se forger des mœurs de travers, un enseignement public, une éducation de travers; le sauver des solutions économiques, sociales ou politiques improvisées; l'empêcher de jouer, entre les mains de ses chefs politiques, le rôle de cobaye de laboratoire; rendre ces chefs politiques capables de suite dans les idées, capables même de directives nationales: autant de services que l'on peut demander à l'Histoire de son pays, sans compter quelques autres de pareille insignifiance.

- Lionel Groulx

Jean-François Veilleux
Étudiant au baccalauréat
en philosophie à l'UQTR
jfv666@hotmail.com

Les deux folles

~ Chronique satirique ~

Grèce, Athènes, 400 ans avant J-C.

Diane - Bon matin Xanthippe, que les dieux te gardent!

Xanthippe - Bon matin, et garde-toi des dieux!

D - Ma belle, je te vois déjà occupée à tes tâches.

X - Les rues sont encombrantes en avant-midi. Je préfère suivre le cours du soleil et me lever de bonne heure.

D - Je suis contente de te voir, la conversation que nous avons entretenue hier était très intéressante, mais elle m'a laissée perplexe. J'y ai réfléchi toute la nuit car tes propos m'ont profondément troublée.

X - Tu me ravis, je suis contente que tu tiennes mes propos en considération, car, je te le répète, mon amie, ce sont des considérations qui ont des répercussions effrayantes.

D - Illustre Xanthippe, je te remercie pour l'attention que tu me prêtes, tu es une femme chargée de lourdes tâches. Seule la femme du philosophe connaît bien à quel point l'économie de la maison du philosophe est une tâche plus lourde que les travaux d'Hercule.

X - Cela dit, Diane, je te conjure de m'écouter, être femme d'un philosophe est une chose certainement pénible, mais être la femme de Socrate est une chose impossible. Mais pardonne mes plaisanteries, ma belle Diane, revenons à nos propos d'hier soir. Nous avons étudié la question de la valeur de la Grèce et de ses cités. Nous voulions savoir s'il est sage de tuer ou mourir pour Athènes. Comme tu le sais, mon amie, nos maris sont appelés à mourir pour la cité; là est toute la loi grecque. Et nous, en tant que femmes de ces héros, nous voulions savoir ce qu'est cette notion abstraite de cité. Question légitime en vertu du fait que ce sont nos maris qui meurent pour une notion abstraite. Ceci dit, en ce qui concerne ce que je t'avais proposé comme plus vraisemblable, je soutenais qu'il était insensé de mourir ou de tuer pour la cité.



J'ai aussi clairement établi que mourir ou tuer pour protéger la condition de possibilité d'existence en tant qu'animal vivant et rationnel était un devoir. Nous protégeons notre propre personne et celles des membres de notre famille, en permettant le plus de liberté possible dans les limites de la concorde entre êtres humains. Quand un individu ou une collectivité brise ce contrat, nous devons nous défendre et anéantir ceux qui sèment la discorde.

D - Cela va de soi chère amie. Nul être rationnel ne s'abstiendrait de protéger ses semblables et de se sauver lui-même.

X - Donc tuer et mourir pour survivre est une chose rationnelle, cela nous l'avons établi hier. Le propos qui, je crois, a heurté ta sensibilité, chère amie, est le principe qui veut qu'il soit irrationnel de tuer ou de mourir pour une notion abstraite, plus précisément des notions telles que la cité, la Grèce, la tradition et toutes les autres de ce genre.

D - Oui, c'est ce propos qui heurte ma sensibilité.

X - Peut-être ai-je mal élaboré mes arguments hier soir. Comme tu le sais Diane, ceci est très fréquent chez moi. Par ailleurs, je ne suis pas philosophe comme toi, je suis mariée à un philosophe.

D - Illustre Xanthippe, ta sagesse vaut celle de toutes les courtisanes de la Grèce.

X - J'en doute très fortement, mais je te remercie tout de même pour ton affection envers ma personne. Alors, en ce qui concerne mourir et tuer pour une notion abstraite, nous devons définir ce qui est commun aux notions de cité, Grèce, patrie et ainsi de suite. Nous avons établi, hier soir, que ce sont toutes des notions qui relèvent de l'identité culturelle.

D - C'est exact.

X - Ainsi, en ce qui concerne l'identité culturelle, c'est une notion qui désigne ce qui est commun à des individus sur un territoire donné. Or, elle désigne trois choses en particulier. Premièrement, elle désigne les choses matérielles telles des œuvres d'art, des temples, des monuments, des vêtements et ainsi de suite. Deuxièmement, elle signifie les qualités des attributs communs chez des individus, telle la langue, les sciences, le courage, la vertu et autres. Finalement, l'identité culturelle désigne des Idées comme la démocratie, l'archè, le bien, l'âme, etc. Donc, ces notions qui relèvent de l'identité culturelle désignent seulement ce qui est commun à des individus sur un territoire donné et non les individus eux-mêmes.

D - En cela je suis en accord avec toi, « mourir pour la Grèce » veut dire mourir pour des objets, des attributs ou des idées. La cité, la Grèce, la patrie sont des mots qui ne désignent pas des individus en tant qu'êtres humains, mais seulement ce que les individus sur un territoire possèdent en commun.

X - Exactement, Diane.

D - Par contre, illustre Xanthippe, ce sont ces choses qui contribuent à la grandeur de la Grèce. Des Idées telles la liberté, la cité, la mesure, l'harmonie. Nous, les Grecs, nous mourons pour nos idées, ce que nous sommes. Les choses, les attributions et les idées que les Grecs ont en commun sont à la base de notre condition de possibilité d'existence en tant que Grecs. Or, sans les idées de la démocratie et de la grandeur des Hellas, nous n'existerions pas en tant que nous

sommes. Nous existerions seulement en tant qu'individus dépourvus de ce qui nous caractérise, c'est-à-dire les animaux les plus rationnelles de notre espèce. Nous serions tous barbares. Donc, chère Xanthippe, voudrais-tu signifier par tes propos qu'il n'y a pas de différence intrinsèque entre les barbares et les Grecs?

X - Je ne peux concevoir aucune différence intrinsèque entre le barbare et le plus sage des Grecs. Les différentes identités culturelles sont arbitraires. Si l'identité culturelle est arbitraire, ces différences ne sont pas nécessaires. Or, nous avons convenu que mourir et tuer pour ce qui est nécessaire à notre survie est un devoir. Par contre, ma belle Diane, tuer ou mourir pour ce qui n'est pas nécessaire à notre survie est contre nature et donc absurde.

D - Certainement, ces conflits sont nés en vertu du fait que les hommes, quand ils ne tuent pas par nécessité, sont prêts à mourir ou à tuer pour ce qui leur donne une identité propre à eux et leurs semblables immédiats. Ce que je veux justifier est le sang qui permet au sol grec de produire notre grandeur relative aux barbares. Toi, tu declares qu'il est insensé de privilégier l'idée noble de l'identité grecque par-dessus celle des individus barbares. Tu soutiens que le plus grand bien est la conservation de l'espèce humaine. Donc, ce qui divise et fait violence à cette espèce est absurde ou contre nature. Alors, en ce qui te concerne, ce qui est bien, c'est la survie, ce qui est mal, c'est la discorde causée par l'identité culturelle.

X - Certainement, chère Diane, la raison elle-même dicte qu'il est absurde de se battre pour notre pays. Y ajouter un sentiment ne rend pas ce fait moins artificiel. Mais je vois que ton amour pour la grandeur de la Grèce t'empêche d'aimer ton espèce. Dans ce cas, laisse-moi te convaincre par un deuxième argument, à savoir celui de l'objectivité de la notion de bien et de mal. Donc, tu es certainement d'avis avec moi quand je déclare que le bien suprême est la condition de possibilité d'existence des êtres humains.

D - Cela va de soi.

X - En revanche, le mal est l'absence de la vie ou ce qui fait violence à cette condition de possibilité d'existence.

D - Tout à fait.

X - Or, la condition de possibilité d'exister doit s'appliquer soit à l'espèce, soit aux Grecs.

D - Aux plus nobles de l'espèce humaine, c'est-à-dire aux Grecs

X - Et tu soutiens que les Grecs sont supérieurs aux barbares en raison de leur identité culturelle qui n'est constituée que d'idées, de choses et d'attributs communs.

D – Certainement, ma chère.

X - Mais les Grecs eux-mêmes n'appliquent pas cette condition de vie à tous les individus sur le territoire grec. N'es-tu pas, de même que les esclaves, à l'extérieur, pour ainsi dire, de la cité? Tu ne prends part, en aucun cas, à la construction de l'idéal grec.

D - En cela, tu as raison.

X – Vois-tu où je veux en venir, ma très chère amie?

D - Pas tout à fait.

X - Ce que tu trouves noble, c'est que certains Grecs, des hommes libres, qui ont des attributs, des choses matérielles et des idées communes, meurent pour celles-ci. Donc ce que tu es en train de défendre, c'est de faire prévaloir un idéal non nécessaire à la survie et qui, en même temps, exclut presque toute la totalité de la population grecque, qui sème la discorde et donc ébranle les fondements de la concorde entre individus de notre espèce. Donc le non-nécessaire a primauté sur le nécessaire.

D - C'est exact, c'est là la valeur de la guerre que nous faisons aux Perses.

X - Mais ma chère, ne m'as-tu pas dit, il y a quelques instants, que ce qui est bien est la condition de possibilité d'existence et ce qui est mal en est l'absence? Or, en appliquant ce principe seulement aux Grecs, il faut aussi considérer que les barbares, eux, voient leur culture comme supérieure à la nôtre.

D - Certainement.

X - Donc, objectivement quelle conception non-nécessaire est la meilleure, celle des Grecs ou celle des barbares?

D - Celle des Grecs.

X - Ce bien n'est-il pas relatif? Si tous les peuples tiennent au principe qui affirme qu'il faut mourir pour ce qui n'est pas nécessaire à la survie de l'espèce, nous serons en guerre perpétuelle! Cela ne fait-il pas violence à la condition d'exister en tant qu'humains? Mourir ou tuer pour le non-nécessaire ne présuppose-t-il pas la précarité de la survie en tant qu'individus? Or, je conclus avec une question, chère Diane. Toi, en tant qu'animal rationnel, serais-tu prête à mourir et à voir tes enfants mourir pour des idées qui ne sont relatives qu'à un petit nombre de citoyens grecs qui eux-mêmes ne s'entendent rarement quant à ce qui constitue la noblesse de la Grèce?

Car les Spartes et les Athéniens, quoique grecs, n'ont-ils pas des identités culturelles différentes? Ne meurent-ils et ne tuent-ils pas aussi pour des idées? Mourir pour des idées, soit! Mais quelles idées, Diane, toi qui n'es pas Athénienne mais Thrace!

D – Maintenant, je suis perplexe. Laisse-moi y penser.

Oh! ma chère, ma tête tourne, je ne me sens pas disposée à te répondre. Je ne sais plus comment argumenter. Disons que tu as raison jusqu'à notre prochaine rencontre. Je dois partir, que les dieux te bénissent, sage Xanthippe.

X - Mais, tu es toute frêle, comme si tu t'apprêtais à faner! Assieds-toi, ma douce, tiens bois un peu d'eau!

D - Ce qui m'effleure, ma douce, ce ne sont pas tes paroles. Or, j'y donne maintenant mon assentiment, la raison s'impose. Ce qui me perturbe ma chère, c'est la conséquence de vivre désormais cette vérité en tant que courtisane dans une ville de fous!

Marc Larochelle
Étudiant au baccalauréat
en philosophie à l'UQTR

LE DISCOURS IDÉAL

Le mot qui a bon espoir
De combler les grands mutismes
Ne saurait manquer d'aplomb
Lors des entrechocs intimes.

À peine proféré tout bas,
Il allume un esprit bègue
Et le reste de palabres
S'amenuise sans grand tapage.

La phrase imbibée de sève
Gagne un public formaté.
Sa douceur fait rendre compte
D'une intention délétère.

Les signes gravés en coulisses
Témoignent des cités enfouies.
Mais la permanence idiote
Ne fait pas sa part d'ouvrage.

En son temps, le langage dure
Et accroche l'intelligible.
Là, il bute sur l'écueil
D'une limite isolante.

De l'origine encerclée
Se mesure un grand écart :
Un siècle mort à avouer
À l'aurore d'un âge béant.

Quelques millénaires tordus
Ont fait vieillir un besoin
Qui ne fut jamais comblé :
Celui des libertés mûres.

Pour tout livre à compulser,
On ne retient que le centre :
Un trésor mis sous pression
Qui attend le bon vouloir.

Un accent de persiflage
Enfonce une gêne antique,
Ruine les segments douteux
Et décoince l'âme finie.

Nulle cohérence ne se fit
Par la gloire des liens faciles.
À l'usure, tout fut nommé
Et l'ordre ancien se tassa.

Les photons rendaient justice
À la beauté des feuillets.
Une encre d'un ton saignant
Bétonnait un pacte ignoble.

L'éclairage était complet
Et baignait la foule dense.
Le lecteur aboyait fort,
Mais ne trompait que le juste.

Dans le vif de l'événement
Qui retenait l'attention,
Les beaux parleurs devisaient
De la gracieuse idée folle.

Pour chaque *ego* sans courage,
La peur réservait son jus.
Et le ciel semblait couvrir
La médiocrité veule.

L'opinion volait en liesse
Sans l'aide des faits courants.
L'énigme des jours fanés
Restait sur son quant-à-soi.

La totalité acide
Était à portée de main.
La nuit liquide scintillait,
Assistant les impostures.

L'accostage était prévu
Et le genre s'y préparait.
L'équipage avait beau dire,
Les croyances ne suivaient plus.

Le babillage effronté
Gavait tout cerveau amer,
Mais de toute explication,
Il ne restait que l'amorce.

Le bagout trop développé
Générait une scie blême.
La syllabe non étanche
Cassait le rythme étranger.

Par-delà l'espace troué,
Par les ans déjà célèbres,
Un joli sire lambinait,
Papotant à la lanterne.

Les examens infinis
Révélaient la seule essence
D'une dictée dépassée
Par des locutions folâtres.

Une grammaire étonnante
Déroutait les téméraires
Qui osaient braver l'oubli
Pour briser la vraie sagesse.

Une confusion limpide
Permettait une discorde
Dont chacun voulait sa tranche
Tant elle était consacrée.

Nul écho ne bondissait
Vers la répétition creuse.
La répercussion normale
Semblait vaciller gaiement.

Pour peu que la pensée danse,
L'esprit s'abouche avec tout.
Les épithètes se défilent
Sous la pression des regards.

L'amoureux lexicographe
Enlignait les normes feintes
Qui remplissaient doctement
Des pages au dessin candide.

Le philologue ravageur
Prenait le relais sans faute.
Le symbole bien policé
Dominait l'objet tout nu.

Chaque lettre édulcorée
Faisait le plein d'énergie
Afin de livrer pour l'heure
Un combat perdu d'avance.

L'écrit devançait l'horloge
Et le verbiage s'enlisait.
L'expression venait au trot
Étancher la digression.

C'était le moment rassis
Des dires infirmés crûment.
Mais l'époque était tenace
Et Cratyle rongea son frein.

Les syntagmes déjantés
Enivraient tout orateur
Qui, pour énoncer un fait,
Le dépouillait de sa chose.

L'envolée préparatoire
Exigeait certains vocables.
Mais ceux-ci trop archaïques
Se décomposaient sur place.

Peu de pourriture noble
Se fixait sur les avis.
Et eux se traînaient lassés
Aux pieds des procrastineurs.

La compréhension classique
Était l'ombre d'elle-même;
L'interprétation mutante,
L'affaire de tout autres mondes.

Des chapitres bien croulants
Ne larguaient que des bêtises.
Celle que l'on disait « humaine »
Semblait gober tout l'espace.

Profitant subrepticement
D'une évasion peu lettrée,
Des « vipères de bon ton »
Remportèrent la palme sombre.

Peu d'honneurs pleuvaient alors
Mais n'en étaient pas moins là.
De piètres consolations
Dynamisaient les désirs.

Le grand vers restait alerte
En perdant de sa substance.
L'alexandrin sans manières
Coupait le sifflet aux dieux.

Les audaces vraiment pâlottes
Écoutaient ce chant miteux
Qui faisait vibrer l'enceinte
Tout en promettant l'abîme.

La mélodie synthétique
Célébrait les commérages
Et ses couplets réflexifs
Pétrifiaient la joie commune.

Le défi lancé aux cultes
Enrayait les élans plats,
Mais la diction obtenue
Valait bien la douleur fauve.

Chaque pause en complément
Rassasiait l'oreille ouverte.
Chaque bruissement de langue
Rehaussait les humeurs simples.

C'était un moment exquis,
Totalemment intraduisible.
Il transportait tout gueulard
Qui savait s'en délecter.

Ce moment peu temporel
S'épanchait superbement
En une aire dilapidée
Où sévissait le souvenir.

Le sujet n'en avait cure.
Il avait beaucoup à faire.
En sa qualité de « Je »,
Il régnait sur le changement.

Pour ma part, j'en étais sûr,
Le geste était périmé.
Il me semblât bien qu'alors
La quiétude s'étiolait.

Les jours s'encrassaient d'éclats
Dans l'émoi des arrogances.
Le paragraphe sonnait moche.
La tautologie stagnait.

Une explicitation molle
Complicait le vrai savoir.
La compréhension coulante
Était réservée aux muses.

Le martèlement monochrome
De toute première personne
Trahissait un *en soi* pur
Exempté du bannissement.

Je me contentai de « dire »,
Mais l'accent ne passait plus.
Médusé par l'air connu,
J'étais frappé d'amnésie.

Peu de solutions s'offraient
Au surgir des raisons dures.
Le parolier s'inclinait
Devant le germe oppressant.

Le cri s'affaissait pour rien
Et le bâillon se tendait.
Un silence de vie rampait
Et les bouches œuvraient enfin.

Tout ce bruit pour pas grand chose
Et ces résultats latents.
C'était trop pour l'évidence
Qui peinait sous l'engouement.

Je souhaitais en rajouter,
Quoique privé de jactance.
La cogitation théiste
Me poussait à renoncer.

La satire s'écoutait bien,
Profitant d'un jeu tactile.
Aucun conflit mal aimé
N'accaparait l'horizon.

Je tentai d'articuler
Un vocabulaire idoine.
Les lettres étaient engluées
Dans une excuse outrancière.

Le moyen était unique
Et la fin escamotée.
La lecture entre les lignes
Camouflait les accointances.

Le galimatias ludique
Faisait foi d'un long labeur.
La ponctuation en garde
Salissait l'effort honnête.

Trop de questions en suspens
Éclaboussaient les rancœurs.
Le sentier plutôt battu
Annonçait l'ère extensible.

Après mûre réflexion,
Il valait mieux étoffer
La confirmation nantie
De la strophe étourdissante.

Débouté par le concours
D'un ragot galvanisé,
Je bénéficiais en somme
D'une grâce renflouée.

La terre refusait le don
Des adorateurs muets,
Mais elle accordait ses fruits
Aux causeurs assermentés.

Les baladins incisifs
Passaient au stade mirifique.
En nouveaux élus cosmiques,
Ils renouvelaient tout art.

Je me surpris à aimer
Les atours de ces grands prêtres.
Leur impiété consanguine
Assurait la médisance.

Pour l'instant pas d'équivoque,
La phraséologie claire
Devait confirmer l'état
Des exclamations bénies.

Aucun supplément profane
N'encombrerait l'épopée.
Le long récit démodé
S'empoussièrerait d'office.

Pour plus d'une mort en vrac,
La consolation tardait.
Les exploits peu rachetables
Basculaient tous dans l'absurde.

La terminologie gauche
Et les plats néologismes
Jaillissaient en hoquets francs
À la face des gens de bien.

Une rédemption factice,
Soupesée pour l'occasion,
Effleurait tous les fronts oints
D'un long cortège d'abrutis.

Les secondes paresseuses
Confortaient le scribe anxieux,
Mais leur fil était tenu
Et leur régularité trompeuse.

Un dicton pour initiés
Se perdait en brouhahas
Et les penseurs de métier
Tentèrent d'en sauver une part.

La sophistication brute
Du langage prohibé
Penchait vers le plus obscur,
Lardant la matinée fade.

Une angoisse calculée
S'emparait des précurseurs.
La science de l'intention
Était frappée d'interdit.

Un instant d'embarras fluide
Se lovait autours des corps,
Mais les têtes bien arrimées
Étaient capables d'en prendre.

Un rêve fluorescent
Était visible de loin
Et sa matière lacunaire
Servait les causes loufoques.

Le pleur de l'enfant inclus
Dans un drame plutôt âgé
Restait ignoré pour sûr
Et le blasphème planait.

Les sons ravivaient le luxe
D'un questionnement coté.
Le cours des choses suait
Et le chiasme faisait rage.

Le laps de temps désavoué
Amadouait le poète.
Le langage immédiat
Réintégrait le lyrisme.

Les allégories putrides
Promouvaient la redondance.
L'acte d'écrire pâtissait
De ce gris par trop sonore.

Les airs les plus nonchalants
Emportaient toute ambition.
Mais un mirage enjôleur
Retenait les faux-semblants.

Une entité mal lunée
Complotait avec vergogne.
Plus de signal évident
Pour déjouer le dessein vil.

La subtilité brutale
Délaissait l'amas de mots
Et ce qu'en disait l'auteur
Passionnait les renégats.

Les lignes tracées réformaient
Le meilleur culot verbal.
Un redressement théorique
Était pourtant à prévoir.

En faisant cas de la chute
D'un mini empire lettré,
Un bavard porté aux nues
Cherchait le plus bel effet.

Transi dans ce milieu sobre,
Je demeurais fort loquace,
Mais la terreur attaquant,
Je renonçai à l'oral.

Appuyé par la ferveur,
L'élocution en détresse
Battait une mesure franche
Et livrait la marchandise.

Un vertige sans artifices
Ravissait quelque quidam.
Une anarchie de velours
Imposait une ère à chier :

Un intermède à bouseux,
Crétinisation en prime,
Avec des secrets puants
Plein les chambres aseptisées.

Fallait-il en rajouter
Et déguster tout en masse ?
Les murmures passaient en trombe.
Tous les on-dit s'amplifiaient.

Les lauriers coiffaient les nuls,
Les monstres étaient décorés,
Les censeurs montraient patte blanche
Et l'artiste s'endormait.

Les cahiers s'empilaient ferme
Nantis de pages écœurantes.
Des vies entières s'étaient
Sous les quolibets des anges.

Les confessions survoltées
Endimanchaient le grand jour.
L'éclairage était immense,
L'indicible, emmitouflé.

Toute dissimulation
S'éjectait en fiction pure.
L'irréel se faisait voir
Et le divin faisait dur.

Le silence des endroits saints
Était bouffé à la trame.
La prononciation vide
Regagnait en importance.

La raideur des mots savants
Adoucissait les mémoires,
Mais leur texture inaudible
Se gardait des consonances.

Les sentences arborescentes
Popularisaient les uns.
Quant aux autres cependant,
Ils étaient conviés au pal.

Il fallait une fin heureuse
Pour clore cet ensemble morne.
Mais les termes de tout aloi
Ne desservaient plus la vie.

J'en étais à gamberger
Sur la manière de conclure
Une parole d'apparat
Qui serait l'option dernière.

Ébahi par la diction
Des rabâcheurs trop stylés,
Je décidai d'en finir
Avec cette œuvre pesante.

C'est d'un discours idéal
Aux conséquences inédites
Que devait jaillir le beau
Dans toute sa verve atomiste.

Marc Blondin
Étudiant au doctorat
en philosophie à l'UQTR

DE LA NATURE¹

Xénophane, harpe à la main, entâma son poème sur la Nature:

Alpha

1- La Nature est comme la glace qui fond dans la main,
Elle se meut en tout temps et en elle, rien n'est ce qu'il était.

2- Tantôt couverte de boue, tantôt submergée par l'eau :
Nous cherchons en vain la profondeur de ses mystères.

3-Du ciel, des dieux et des essences des êtres,
Nous concevons seulement ce qu'ils ne sont pas.

4- Quand la Nature plaisante, l'histoire est mise en déroute,
C'est alors que les hommes se condamnent entre eux.

5- Savant! voici ce que déclare la Nature à ton égard :

« Tu n'es pas mon fils, je ne suis point ta mère, ni ta sœur.

6- Il n'y a point d'intimité entre toi et moi,
Mes seins sont pour les lèvres qui ne m'enferment point dans un mot. »

7- Est-ce le même soleil qui va et vient?

La rivière coule et elle emporte dans son très profond

8- L'essence de tout ce qu'elle touche,
De sorte que rien ne peut être l'objet d'une étude.

9-Car ce que tu observes grouiller dans la paume de ta main
N'est pas ce qui jadis grouillait par terre.

Bêta

1- La confusion est le vin des vaillants,
Le rire, le vin des paresseux.

2- Les hommes n'engendrent pas des loups
Et les loups ne courtisent pas les ours.

3-Il y a des choses qui semblent évidentes aux sens et à la raison
Mais l'opinion règne partout!

4- La moisson entraîne la perte des feuilles,
Mais l'arbre ne varie pas de saison en saison.

5-Nous sommes de la terre et nous ne sommes pas de la terre.
Nous sommes des dieux, mais le loup est mon frère.

6-Tout savoir est à notre portée,
Mais nous ne savons rien.

7- La Nature n'est pas notre mère
Mais elle a tout de même accouché de nous.

8- L'incertitude et la confusion sont sa grammaire,
Mais elle parle pour se faire entendre.

9-Les acteurs entrent en scène, un dit : la tragédie va commencer.
L'autre, de son côté, s'en va car, la tragédie est finie.

¹ Ce texte fait suite au texte intitulé Le dernier voyage de Xénophane, lequel a paru dans le vol. 4, no. 2

Gamma

- 1-L'être est et l'être n'est pas.
Tous se meuvent, mais rien ne change.
- 2-Il n'en est pas des noms comme il en est de la coquille.
Nous savons en effet à quoi la coquille renvoie.
- 3-Car le savant dit : l'être est,
Mais se tourmente pour en découvrir la signification.

- 4- L'un dit Zeus, un autre comprend Ahura Mazda,
Dieu change de nom, mais ses attributs restent les mêmes,
- 5- Les dieux qui subissent le changement ne sont pas des dieux,
Les dieux, qui restent immobiles, ne le sont pas pour autant.
- 6- Dieu est cette chose à quoi tout renvoie.
Mais Dieu n'est rien qui puisse être contenu dans la pensée.

- 7-Ce qui m'a paru vraisemblable:
Dieu est Un, Seul, Unique, principe de toutes choses.
- 8-Tout Lui est analogue, mais rien ne Lui ressemble.
La Nature est Son langage, la régularité, Sa grammaire.
- 9-Tout est envisageable, tout découle de sa volonté.
Il voit tout, comprend tout et pense tout.

- 10-C'est tout entier qu'il s'investit dans son activité,
Mais sans effort, il meut tout.
- 11-Il ne passe pas d'un état à un autre,
Car tout possible est déjà en puissance en Lui.
- 12- Qu'est-ce que Dieu, sinon ce qui est identique à lui-même?
Mais c'est à son essence que nous attribuons nos propres vices.

Delta

- 1-Tout discours savant désigne une chose identique à elle
Hélas, à quoi bon l'étude?
- 2- La Nature parle, quand les savants se taisent pour entendre
Et la lumière nous est donnée comme à travers l'eau.
- 3- Or, elle n'est pas notre mère, mais elle nous a enfanté.
Nous sommes à la fois des dieux et des bêtes.

- 4-Le sage me dit : J'ai réfléchi, je suis certain de ceci!
Un autre me dit: je suis sûr de cela! Qui est donc sage?
- 5-Celui qui s'attend à un nom pour désigner une chose
Fait violence à sa raison et sa déception sera mortelle.
- 6-Si un jour les grenouilles en viennent à se taire,
Nous entendrons Dieu s'entretenir ici-bas comme avec son amant.

- 7- Ce que tu sais ne t'avise pas de le mettre en paroles,
Car on ne se rend pas ivre pour mieux élaborer un discours.
- 8-De même que nous n'enterrons pas les statues des défunts
Quand leurs noms sont effacés de l'histoire.
- 9- Or, aime la sagesse comme si elle existait,
Et tu la rencontreras partout sur ton chemin.

10-Celui qui aime la certitude avant de connaître son contenu
Est comme l'homme qui aime la cité avant de connaître son devoir.
11-Réfléchir à un trou et creuser un trou ne mènent pas aux mêmes mystères.
Il y a des mystères à deux noms, confusion et rencontre.
12-La vérité est simple et elle reconnaît ses fils,
Par contre, ses traits sont multiples.

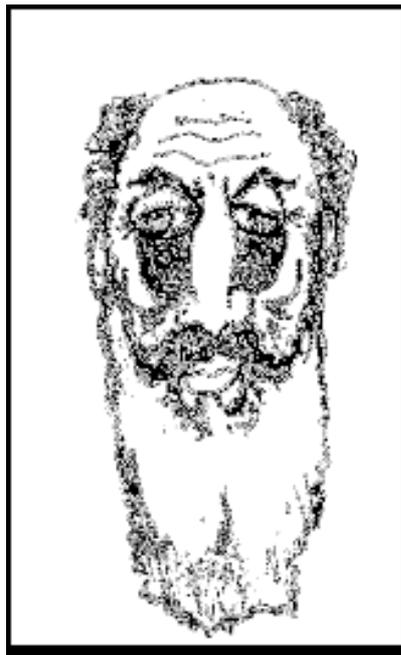
13- Debout, regard vers le sol, le sage ne se courbe,
Il scrute ce que son imagination fomenté.
14-De peur que ce qu'il trouve sous le sol,
Ne soit conforme à ce qu'il envisageait comme vrai.
15-L'homme qui creuse est celui qui trouvera,
Seuls les fous creusent pour le plaisir sans résultat.

Epsilon

1-La raison est enfermée dans les chambres de l'opinion,
La volonté est la veuve qui la libère.
2- Tout comme le cèdre, rien n'est mal en soi,
Car, avec le même bois, on construit et on détruit.
3- La liberté de l'homme consiste à aimer,
Toutefois, les mortels ne peuvent être certains s'ils rêvent ou non!

4- Car ce qu'on voit, c'est le mouvement et la régularité,
Tout est opinion pour ceux qui contestent avec la nature.
5-Mais le sage creuse, se tait et attend.
Une nuit de son sommeil vaut la peine du savant.
6-Que dirais-je de plus, mon âme s'épuise à force
De formuler de tels paradoxes.

Le sommeil du vieillard est tranquille,
Toutefois le gamin au dos courbé n'a jamais de repos.



Portrait de Marc Larochelle

Marc Larochelle
Étudiant au baccalauréat
en philosophie à l'UQTR

Le rôle de l'art musical dans la philosophie de Hegel

Introduction à un philosophe de l'absolu

La musique, pour le bienfait de tous, existe depuis des siècles dans à peu près toutes les sociétés humaines. Servant habituellement à des fins sociales ou religieuses, l'art musical est souvent attribué à une volonté tantôt collective, tantôt individuelle, associé même parfois à l'identité caractéristique d'un peuple en particulier (par exemple dans un hymne national). Toutefois, certains philosophes ont pris soin de s'arrêter sur la signification de l'importance ou de la nécessité de la musique. D'Aristote à Nietzsche, en passant par Kant, Schopenhauer et Heidegger, le philosophe allemand Georg Wilhelm Friedrich Hegel [1770-1831], qui possédait une formation en théologie et en philosophie, fut l'un de ces grands penseurs qui ont essayé de cerner le rôle de l'art dans la société de leur époque. Précurseur de l'introduction de la poésie en philosophie et premier écrivain à s'exprimer véritablement dans sa langue nationale – l'allemand au lieu du latin – Hegel a toujours tenté de comprendre ce qui pouvait mener l'humain dans *le monde de l'inconditionné*. Grand amateur d'art et bon buveur de vin, Hegel est considéré comme le philosophe de l'absolu, car il affirmait que « seul le tout est le vrai », qu'il n'y a donc pas de vérités absolues et que la vérité elle-même n'est pas simplement que le résultat, mais plutôt le processus, le développement même d'un objet, d'un état ou d'une personne.

L'*absolu* symbolise les représentations les plus hautes que l'humanité s'est données (art, religion, philosophie, concept de liberté à travers tout cela, etc.). Construisant son système sur les concepts de subjectivité, d'objectivité, d'absolu, de religion positive ainsi que sur les diverses étapes



Georg Wilhelm Friedrich Hegel
1770-1831

de la conscience (de soi, des autres et du nous), ce philosophe allemand tentait de ramener la compréhension de la vie et de l'existence à un rapport direct avec le réel, le vécu, l'expérience, le sentiment. Hegel estimait même que la conscience naturelle reposait dans le vrai, le concret, le résultat, le sensible. À la suite d'un de ses grands ouvrages, *La phénoménologie de l'esprit* (1807), Hegel a élaboré davantage le concept d'esthétique dans son propre système philosophique des beaux-arts. Édifiées à partir de ses cours à l'Université d'Heidelberg¹ portant spécialement sur l'art, ses *Leçons sur l'Esthétique* parviennent encore à conduire une réflexion intéressante sur l'activité artistique de l'homme dans ses rapports avec ses compétences physiques et psychiques. Déterminant la *beauté* en tant que concept et une histoire générale de l'art, Hegel veut démontrer que « l'art a pour objet la présentation de la vérité² », que sa destination la plus haute est celle qui est commune avec la religion et la philosophie, sans être ni l'une ni l'autre, mais dans une perspective de « salut » dans la compréhension du monde.

Désirant classer et séparer les formes d'art en trois périodicités historiques distinctes (l'art symbolique : où la forme se cherche; l'art classique : où la forme se trouve et l'art romantique : où la forme se sépare³) et préciser les différentes catégories et les ressemblances fondamentales entre les divers styles artistiques, Hegel proposa une hiérarchie qualitative entre ces formes sensibles : l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique puis la poésie. Cependant, je ne développerai pas

¹ Au semestre d'été 1818, puis à l'Université de Berlin au semestre d'hiver 1820-1821, aux semestres des étés 1823 et 1826 et au semestre d'hiver 1828-1829. Source : Wikipédia.

² Bernard BARRAL, professeur agrégé de philosophie à l'Université Inter-Âges, France, cours 2008-2009 *L'actualité de l'esthétique de Hegel*,

³ Anne LARUE, « Un combat esthétique au tournant des Lumières : le beau contre le goût », dans *Figures de l'art*, no. 2, 1994-1996, Université de Reims, France.

davantage les détails descriptifs de chacune. Mais dans son œuvre, par la description des matériaux utilisés, les différentes formes d'expressions et/ou d'interprétations et les outils caractéristiques à chacun des domaines, il en est venu, après de multiples réflexions, à diverses conclusions.

En général, pour Hegel, l'art appartient au niveau du sensible, non de l'intelligible ou bien en d'autres mots, de la valeur de l'esprit. Par notre capacité d'autolimitation et, par le fait même, de la conscience de soi, l'être humain est capable de se définir en tant qu'être rationnel, relationnel et créateur. Pour Hegel, la « finalité de l'art n'est jamais d'imiter la nature, [car] il lui est supérieur⁴ ». En effet, il faut dire que, dans la philosophie hégélienne, l'art, en tant que manifestation de l'esprit, est « indépendant de la nature. Il est au contraire ce par quoi l'homme s'en extrait. La nature, c'est la matière brute et stupide⁵ ». Hegel le précise lui-même dans son introduction à l'*Esthétique* : le beau artistique est supérieur au beau naturel parce qu'il est un produit de l'esprit. Tout ce qui vient de l'esprit est donc supérieur à ce qui existe dans la nature.

Contemporain du sommet des éclatants règnes artistiques allemand et autrichien du 18^e siècle (Mozart [1756-1791], Joseph Haydn [1732-1809]) et annonciateur prophétique de la naissance, de l'apogée et du déclin du romantisme (Beethoven [1770-1827], Chopin [1810-1849], Franz Liszt [1811-1886], Wagner [1813-1883]), Hegel est le philosophe idéal pour tenter de cerner les fondements et les spécificités de l'art, surtout que son époque est assez proche de la nôtre. Grâce à son système philosophique très développé sur l'*absolu* et le développement de la conscience, il est possible de poser une hypothèse sur le rôle effectif que peut tenir l'art dans une société. À des fins méthodologiques et, pour raccourcir cet essai, je m'arrêterai donc ici essentiellement sur l'art musical.

⁴ Bernard BARRAL, Université Inter-âges, France, *L'actualité de l'esthétique de Hegel*. Un siècle plus tard, Picasso dira : « la nature et l'art sont deux choses différentes ».

⁵ Frédéric POUILLAUDE, *Cours esthétique* (philosophie de l'art), Université de la Sorbonne, 2007, p. 3.

Qu'est-ce que la musique pour Hegel ?

Dans cette œuvre posthume⁶, les trois objectifs d'Hegel étaient simples : tout d'abord, déterminer le caractère général de la musique et de ses effets; ensuite étudier « les différences particulières qu'affectent les sons musicaux et leurs combinaisons, soit sous le rapport de leur durée, soit sous celui des différences de qualité qu'ils offrent dans leur accords, leurs combinaisons et leur harmonie⁷ »; puis enfin, comprendre pourquoi et comment la musique a un rapport avec les sujets dont elle traite, soit qu'elle se borne à accompagner les sentiments, les conceptions ou les pensées déjà exprimées par la parole, soit qu'elle se développe librement dans son propre domaine avec toute son indépendance. Refusant toute permanence, toute physique statique, la musique est le second des arts romantiques. Pour Hegel, la sculpture et la peinture se contentent de transformer des matériaux physiques existants qui sont déjà en leur possession (bois, métal, pierre, couleurs, etc.) alors que la musique exige davantage qu'une simple préparation aux bonnes fins de l'art : « La musique, au contraire, si l'on excepte la voix humaine, qui est un don immédiat de la nature, doit se créer entièrement sans autres moyens pour former ses sons réels, et cela avant qu'elle puisse seulement exister.⁸ » La musique rayonne par la diversité possible de ses instruments en vibration : que ce soit une corde ou une peau tendue, une « colonne d'air droite ou vibrante, contenue dans un canal fixe de bois ou de métal », une cloche de verre ou de métal, une caisse de résonance en bois, etc. Selon lui, c'est la « direction linéaire qui domine et qui produit les vrais instruments musicaux » pour véritablement faire un lien entre les sentiments intimes de l'âme

⁶ Éditée en 1835-1837 par Heinrich Gustav Hotho à partir de cahiers d'étudiants de différentes années sous le titre *Leçons sur l'esthétique* de Hegel (*Vorlesungen über die Ästhetik*) dont il avait modifié aussi bien la forme et le contenu de l'œuvre de Hegel, de sorte que son travail n'est plus considéré aujourd'hui comme une source authentique. Ainsi, les cours originaux en allemand sont en cours de publication depuis 1995. La seule source en langue française est le manuscrit appartenant à Victor Cousin découvert à la Bibliothèque de la Sorbonne. Il correspond au cours donné par Hegel en 1823 selon la librairie philosophique J. Vrin. Source : <http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711617572>

⁷ Friedrich HEGEL, *Cours d'esthétique Tome II (Chapitre 2 : De la musique)* traduit par Bénard, 1860, p. 9

⁸ *Ibid.*, p. 57.

et les sons linéaires, telle une « secrète sympathie qui fait que l'expression des sentiments simples et profonds exige la vibration des longueurs simples au lieu des surfaces unies ou arrondies⁹ ». Selon la pensée de Hegel, la musique ne permet pas à « l'élément sensible par lequel elle s'exprime [de] se développer pour lui-même, comme font les arts figuratifs » et remplace sa forme positive et permanente en anéantissant son « existence indépendante et durable ¹⁰ ». Ainsi, dans un sens hégélien, la musique est la négation de la matière dès qu'elle entre en mouvement, quittant le repos éternel de l'être, en détruisant *la forme visible*. On assiste alors à la destruction de l'étendue : « un corps déterminé abandonnant son étendue calme, son repos, est entraîné dans le mouvement, et cependant vibre de telle sorte que chaque partie du corps maintenue par la cohésion, tout en se déplaçant, tend à retourner à son état antérieur.

Le résultat de cette vibration ondulatoire est le *son*, l'élément matériel de la musique ¹¹ ». Par lui, la musique s'adresse directement à l'ouïe, « un sens encore plus intellectuel, plus spirituel que la vue » plutôt qu'à l'organe habituel des arts plastiques et visuels qui n'appartient pas « aux sens pratiques, mais théorétiques ¹² ». Selon Hegel, le son, en tant que manifestation extérieure, « n'est qu'un moyen de transmission » qui s'anéantit lui-même dès qu'il a atteint l'oreille, retombant dans le silence, mais s'intégrant dans une intériorité humaine. Là où la musique peut concevoir et représenter ses sujets tout en exerçant une action particulière sur l'âme en abandonnant « l'élément contemplatif de la forme *visible* ¹³ » et en transformant positivement notre perception de la réalité en stimulant la conscience de soi.

Hegel prend ensuite soin de déterminer le caractère général de la musique : la *mesure*, le *rythme*, le *tempo* puis enfin les règles générales de l'harmonie (intervalles, accords, tonalités, modes) qui permettent à la mélodie de prendre une place considérable dans l'expression d'un sujet. « La mesure, le rythme et l'harmonie pris en soi ne sont que de simples abstractions, que dans leur isolement, ils n'ont aucune valeur musicale, ne

peuvent obtenir une véritable existence musicale que par la mélodie et dans son sein. ¹⁴ » Ainsi, « nous avons une totalité de divers sons qui manifestent à la fois leur diversité et leur inaltérable unité. C'est une identité immédiate [qui] offre une véritable fusion, et par là [rétablit] l'unité primitive ¹⁵ ». On pourrait donc dire que la musique exprime en totalité l'idée de l'unité cosmique et universelle. « Dans tout sujet musical, quel qu'il soit, c'est de la vie intime de l'âme et du sentiment de son harmonie intérieure qu'il s'agit, que c'est là le fond de l'expression et ce qui répond à la mélodie proprement dite, puisque celle-ci, envisagée musicalement, représente l'unité et le retour parfait de l'âme sur elle-même. ¹⁶ » En conséquence, la mélodie, en tant qu'unité concrète de l'univers et de l'expression du soi, rejoint le concept hégélien d'absolu, ce phénomène total et clos dont l'esprit ou l'être peut prendre conscience, par sa sensibilité, de sa propre existence dans la réalité, dans le tout.

D'ailleurs, j'accorde à Hegel le fait que la musique, « indépendamment de l'expression du sentiment, suit les lois harmoniques des sons qui s'appuient sur les rapports mathématiques du nombre et de la quantité ¹⁷ ». Deux lois de mesure aussi présentes dans la base de l'architecture, mais qui agissent différemment : l'une avec la matière solide et la masse pesante tandis que l'autre construit avec le son, « cet élément plein d'âme et de vie qui s'affranchit de l'étendue », et les vibrations de l'air. En d'autres mots, l'architecture est le langage de l'œil alors que la musique s'adresse à « l'intérieur de l'âme et la remplit d'émotions sympathiques ¹⁸ » par l'oreille, car pour Hegel, confirmant l'idée de Schelling que « le beau c'est l'infini représenté de façon finie », la musique, c'est littéralement, en temps réel, « l'écho du sentiment ¹⁹ ».

« L'âme qui s'exprime ainsi, c'est le point spirituel ; le son n'est que son écho physique. ²⁰ » Toutefois, le musicien ne doit pas s'arrêter à « reproduire l'expression des sentiments comme éruption naturelle de la passion », mais bien de

⁹ Friedrich HEGEL, *Cours d'esthétique Tome II (Chapitre 2 : De la musique)* traduit par Bénard, 1860, p. 58.

¹⁰ *Ibid.*, p. 4-5.

¹¹ *Ibid.*, p. 5.

¹² *Idem.*

¹³ *Idem*

¹⁴ *Ibid.*, p. 76.

¹⁵ *Ibid.*, p. 69.

¹⁶ *Ibid.*, p. 101.

¹⁷ *Ibid.*, p. 12.

¹⁸ *Ibid.*, p. 13.

¹⁹ *Ibid.*, p. 89.

²⁰ *Ibid.*, p. 58.

« faire pénétrer dans les sons ²¹», de rendre la musique vivante en transmettant non seulement une impression, mais toute la grandeur mystique et la profondeur d'un état sentimental. En fait, l'art musical possède une ressemblance avec l'architecture comme mode symbolique de représentation par une forme précise. Cependant, la musique « n'exprimant que le sentiment, se borne à accompagner les conceptions de l'esprit déjà manifestées pour elles-mêmes par un autre langage. Elles les accompagne de sons mélodiques qui parlent au sentiment, de même que l'architecture dans son domaine propre ²²».

Le rôle hégélien de la musique

Hegel croyait qu'il n'y avait qu'un seul et même sentiment qui se reproduisait dans tout le morceau, faisant ainsi « partout vibrer une même corde de l'âme ²³». Or nous savons maintenant qu'il est bien possible d'avoir plusieurs sentiments dans une seule pièce, surtout lorsque celle-ci dure plus de quinze minutes, comme c'est le cas dans certaines œuvres progressives contemporaines de groupes rock tels Pink Floyd ou encore The Doors (par exemples respectivement les pièces *Echoes* ou *The End*). Hegel a quand même raison lorsqu'il dit que cette « répétition, au lieu de nuire à l'expression, en augmente l'effet et l'énergie ²⁴» comme c'est le cas spécialement dans la musique « techno » dans les *rave partys*. Mais plus particulièrement, la musique sert à exprimer toutes les émotions probables, potentielles ou immédiates de son auteur-compositeur ou encore de son interprète : « Il s'agit d'exprimer la violence, l'égoïsme, la perversité, la dureté, le côté extrême des passions simples. ²⁵» En fait, l'art exprime la vie d'un individu à l'intérieur d'un objet, concept déjà défendu solennellement par Emmanuel Kant lorsqu'il affirmait que « la musique est la langue des émotions ».

Sans vouloir moraliser la vie, la finalité de l'art serait donc tout simplement, pour Hegel, la beauté artistique et l'expression de l'âme, par l'expression de la conscience d'être; mais cette musique, en tant qu'unique langage universel, va

encore plus loin. Autant dans le rythme, l'harmonie, le retour de la mesure que dans le *tempo*, elle introduit par « les modifications qu'elle fait subir aux sons eux-mêmes » les formes de la régularité et de la symétrie. En conséquence, par la définition syntaxique et logique de son expression lexicale (gammes, notes, modes, nuances, rythme, *tempo*, cadences, etc.) l'art possède un but communicationnel dans la création, celui de vouloir partager une idée, une vision, un état d'âme, une revendication, un sentiment, une impression, etc. Ce que Hegel avait bien saisi : « La musique est l'expression, le mouvement et l'activité intérieures de l'âme. Or, si le caractère matériel de l'instrument disparaît tout à fait, si la musique intérieure le pénètre et en vivifie tous les sons, alors, dans cette virtuosité, l'instrument physique apparaît comme l'organe même de l'âme de l'artiste, organe parfaitement approprié et façonné par elle. ²⁶» D'ailleurs, beaucoup de philosophes et de célèbres musiciens affirmèrent que la musique était la forme la plus poussée de communication entre les individus. Hegel a précisé en ce sens :

Nous devons arriver à un moyen d'expression qui, dans sa forme sensible, n'ait plus rien d'étendu ni de fixe. Il faut maintenant des signes, des matériaux, un mode d'expression où s'effacent la durée et la consistance, dont le caractère soit de s'évanouir aussitôt qu'ils sont nés. [...] La musique, sous ce rapport, forme le centre, proprement dit, de cette représentation dont le caractère particulier est d'exprimer l'âme en soi, aussi bien par la forme que par le fond, puisque cet art exprime le sentiment intérieur, et que même dans sa forme sensible, il offre encore quelque chose d'intime et d'invisible²⁷.

Pour qu'une œuvre d'art en soit une, elle doit pouvoir se faire comprendre ou du moins se faire ressentir par le citoyen moyen. C'est pour cela que la religion et la philosophie étaient d'ailleurs très vertueuses chez Hegel, car ces mouvements intellectuels pouvaient s'adresser à tous les individus qui se sentaient concernés par cette invitation à sortir du cadre de vie habituel en nous élevant au-delà de nos tâches quotidiennes.

²¹Friedrich HEGEL, *Cours d'esthétique Tome II (Chapitre 2 : De la musique)* traduit par Bénard, 1860, p. 90.

²² *Ibid.*, p. 11.

²³ *Ibid.*, p. 96.

²⁴ *Idem.*

²⁵ *Ibid.*, p. 108.

²⁶Friedrich HEGEL, *Cours d'esthétique Tome II (Chapitre 2 : De la musique)* traduit par Bénard, 1860, p. 124.

²⁷ *Ibid.*, p. 4.

Mais dans l'art, il est possible de transcender le message par la beauté et Hegel l'avait déjà remarqué. La musique touche en profondeur, elle se ressent même par la puissance du son. Par l'exemple de *La flûte enchantée* de Mozart, Hegel a même affirmé que la musique a un effet bénéfique sur l'homme : elle « agrandit et remplit l'imagination, dilate et échauffe le cœur²⁸ ». En résumé, en plus de vouloir communiquer un état d'âme ou un sentiment particulier, cette expression mélodique captée par les sens corporels en premier et psychiques en second, permet à l'homme de se transformer. Au niveau perceptif, on peut alors dire que le devoir de la musique repose également dans sa possibilité « de modérer à la fois les affections de l'âme et leur expression²⁹ ». La musique peut soulager l'esprit et par le fait même le corps.

Par ailleurs, au niveau artistique, et peu importe si l'exécutant est virtuose ou médiocre, l'humain a le potentiel de « s'oublier » dans la musique lorsqu'il l'interprète ou lorsqu'il la crée en l'improvisant. « Dans cette espèce d'exécution, nous goûtons le plus haut degré de vitalité musicale, le secret merveilleux par lequel un instrument matériel devient un organe parfaitement animé ; et nous assistons à la fois à la conception intime et à l'exécution produites



par une imagination pleine de verve, dans leur fusion instantanée et leur vie rapide comme l'éclair³⁰ ». L'artiste cesse d'être lui-même pour ne faire qu'un avec sa conscience, son corps et ses capacités, puis finalement avec le monde.

²⁸Friedrich HEGEL, *Cours d'esthétique Tome II (Chapitre 2 : De la musique)* traduit par Bénard, 1860, p.

²⁹ *Ibid.*, p. 91.

³⁰ *Ibid.*, p. 126.

La musique et le corps modelable

Hegel croit que le son, les modes et les combinaisons diverses de la musique « offrent un caractère bien plus *artificiel* que les formes du corps, son maintien et sa physionomie dans la sculpture et la peinture³¹ ». À mon avis, il sous-estime un peu trop l'importance et la véritable nécessité de la place du corps du musicien dans l'interprétation d'une œuvre étant donné que « la réalité vivante d'une œuvre musicale [a] besoin d'une reproduction incessante³² » pour exister dans le réel. Toutefois, il reconnaît que l'un des principes fondamentaux de l'art est la *jouissance de soi-même* :

L'art doit précisément se mouvoir dans l'élément sensible, manifester l'esprit dans une sphère où, comme dans la nature, la jouissance en soi, la satisfaction intérieure reste le mode d'expression fondamental. [...] Ici, ce n'est plus le développement du sentiment particulier lui-même, de l'amour, du désir, de la joie, qui est la chose principale; c'est le mouvement intérieur de l'âme qui domine tout, qui se développe dans sa douleur comme dans sa joie, et qui jouit d'elle-même.³³

Ainsi, un des rôles premiers de la musique est bien la jouissance même de l'art pour l'art, où « l'âme se complaît et se satisfait en elle-même³⁴ ». En effet, dans l'art, l'individu peut se satisfaire lui-même en transformant la matière de la réalité à son goût, à son avantage. Rejetant tout impératif d'imitation, car l'objet représenté par l'art n'est pas pour Hegel ce qui nous intéresse, mais bien le triomphe de l'esprit, l'art devient un processus suprême d'affirmation. Par la glorification de cette activité de l'esprit qui s'extériorise, « l'art est un processus d'auto-conscience. D'une certaine manière, la fin ultime de l'art, c'est bien la fin ultime en soi. [...] Par l'œuvre d'art, l'homme qui en est l'auteur cherche à exprimer la conscience qu'il a de lui-même.³⁵ » Ainsi, à la fois par sa

³¹ *Ibid.*, p. 11.

³² *Ibid.*, p. 86.

³³ *Ibid.*, p. 93.

³⁴ *Ibid.*, p. 94.

³⁵ Frédéric POUILLAUME, *Cours esthétique* (philosophie de l'art), Paris, Université de la Sorbonne, 2007, p. 3, affirmant que le grand artiste est celui qui par son œuvre, « son travail et son analyse matérielle, parvient à exprimer au mieux la vérité de son époque ».

capacité à être et d'en être conscient, l'homme peut forger sa propre liberté en transformant le monde, en inscrivant son identité dans la matière.

Chez l'artiste, l'exécution ne doit pas être mécanique, mais reposer toujours solidement sur une activité artistique, donc à la fois sentimentale – par l'affirmation de l'unicité de chaque individu – et technique : l'expérience acquise et le développement des limites personnelles de chacun. « Tout ce qui en l'homme n'est pas de nature, tout ce par quoi l'homme s'affirme avant tout comme être non-naturel ³⁶», ce que Hegel nomme l'*esprit*, trouve sa détermination en lui-même comme le fait l'artiste en posant ses propres limites, car notre tâche est bien de travailler à la réalisation de notre liberté, après en avoir pris conscience. Hegel affirmait que le droit n'était pas une contrainte, mais bien ce qui assurait notre liberté, tout comme peut l'être l'art, c'est-à-dire l'expression de la conscience de soi et des limites que l'on se donne pour atteindre nos idéaux de vie.

« Dans la sculpture et la peinture, nous avons sous les yeux l'œuvre d'art comme résultat présent et visible du travail de l'artiste ; nous n'assistons pas à ce travail de production réelle et vivante. C'est au contraire le propre de la composition musicale que, pour se rendre présente, elle doit montrer à l'œuvre l'artiste chargé de l'exécution, de même que, dans la composition dramatique, l'homme tout entier est mis en scène dans sa parfaite vitalité, et se fait lui-même œuvre d'art vivant ³⁷.»

En conséquence, parce que l'artiste a besoin de son corps pour exprimer ses œuvres musicales, sinon celles-ci n'existent que sur du papier, la musique permet à l'homme de connaître ses propres limites, le situant alors en rapport direct avec le monde réel, lui permettant même de se connaître davantage et de repousser ses limites, et

³⁶Frédéric POUILLAUDE, *Cours esthétique* (philosophie de l'art), Paris, Université de la Sorbonne, 2007, p. 2.

³⁷ Friedrich HEGEL, *Cours d'esthétique Tome II* (Chapitre 2 : De la musique) traduit par Bénard, p.121

celles de son époque, sans cesse. Et prendre conscience d'une limite, c'est déjà l'avoir franchie.

La puissance d'une œuvre musicale

L'humoriste Martin Petit disait récemment : « Je me suis rendu compte qu'il y avait une puissance dans le *stand-up* qui n'était pas loin de la musique rock. Trois rires à la minute, c'est beaucoup d'énergie, c'est un *build-up*, c'est très fort. ³⁸» En effet, lorsqu'on écoute une pièce de musique, on se sent possédé par elle, parfois comme hypnotisé. On peut d'ailleurs percevoir par l'hymne national, comme l'expression du langage d'une conscience collective où il y a possibilité d'une fusion des identités individuelles. De plus, la musique peut donner de la force à un être humain et peut même le guérir d'une maladie. La perception musicale seule peut aussi transformer ou modifier l'intellect et l'inconscient d'un individu. Si la religion peut être thérapeutique en libérant les hommes de l'étroitesse de leur réalité, la musique aussi possède une telle faculté.

Plusieurs recherches en médecine démontrent les bienfaits de la musique sur les mœurs humaines et sur la santé du corps et de l'esprit (cf. annexe no. 1). Hegel recherchait lui aussi cette capacité de se guérir d'un mal en réconciliant certains aspects de la vie sociale, ce qu'il nommait *l'éducation par l'esthétique* où la musique prendrait alors un sens politique à des fins sociales : pour l'élaboration d'une société gérée par des individus meilleurs. Comme le voudrait Hegel, c'est la guérison *dans et par* l'action.

L'art musical, contrairement à toutes les autres formes artistiques, hormis peut-être la danse, demande un surcroît d'investissement de la part du créateur par son corps, stimulant parfois une communication spontanée avec son public. Cependant, la musique restera toujours au sommet, car la danse ne fait pas participer le public lors des prestations alors que la musique tend à le faire « bouger », à tout le moins à le faire taper du pied, elle peut ainsi atteindre l'auditeur et l'affecter de façon directe. Mais pourquoi la musique touche-t-elle autant tous ceux qui prennent le temps de s'arrêter pour l'écouter ? Pourquoi la musique est-elle universelle et que peut-elle bien transmettre au-delà des langues et des époques ? Il serait

³⁸ Martin PETIT, humoriste québécois. Entrevue dans *La Presse* du 22 avril 2009.

intéressant de s'y pencher davantage, mais cela n'entre pas dans le cadre de cette recherche, tout comme il serait bénéfique au concept de rôle de l'art par le jeu (interaction non seulement des musiciens entre eux, mais aussi entre l'artiste avec son instrument et avec le public) d'approfondir et de comprendre pourquoi le spectacle de la musique classique rend l'expérience totalement individuelle alors que la musique rock ou métal, par exemple, permet d'en retirer une expérience collective entière et absolue. En effet, l'expérience du spectacle musical permet aux individus de prendre conscience et de constater que nous faisons tous partie d'une même dynamique, que nous formons un tout.

Par ailleurs, l'engagement de l'artiste dans son œuvre démontre la supériorité de l'art musical par rapport aux autres arts. Par la transformation de la matière du réel, la musique doit concilier pour Hegel plusieurs éléments d'opposition tels que le silence et le bruit, la vélocité et le calme, l'intensité et la retenue, l'excès et le manque, la diversité et la répétition, etc. « Ce retour à l'unité, c'est le vrai en toute chose. Or, dans la musique, cette unité parfaite et supérieure ne peut se réaliser que comme un développement successif de ses moments. ³⁹» Et c'est par le mouvement, par la transformation, par ce potentiel de mutations infinies autant dans la créativité lors de la composition que dans le vieillissement d'une interprétation scénique, que la musique prend toute son importance et sa singularité exceptionnelle en tant qu'art supérieur. Contrairement à la peinture, à la sculpture ou tout autre art matériel, dont l'œuvre est réellement terminée une fois que l'artiste l'a achevée, la musique possède ce caractère d'infinitude et d'éternité que lui confère sa propre pérennité



l'obligeant à se répéter sans cesse, à se recréer périodiquement pour en voir l'aboutissement. L'artiste peut non seulement jouir de sa conscience dans la création de l'œuvre, mais aussi dans son interprétation illimitée, qu'il pourra refaire à sa guise jusqu'à sa mort, et qu'on pourra même continuer à jouer après sa disparition! À mon avis, la supériorité de l'art musical réside dans cette possibilité de multiples interprétations (contrairement à la fabrication unique et temporellement limitée de l'art plastique) qui peut renouveler chaque fois l'intimité entre le créateur et son œuvre. Chaque fois, celui-ci peut la ressentir en lui de nouveau, du début à la fin pour un nombre infini, comme si c'était la première fois, et possiblement, l'artiste entrera en lui davantage et plus profondément de fois en fois.

Quoi de mieux pour préserver le corps contre l'inaction corporelle et psychique qu'une bonne discipline musicale incluant la conception, la compréhension, l'interprétation et l'exécution d'une œuvre ? Mieux encore, la musique permet de faire progresser la conscience du *moi* (de mes limites personnelles) et celles des autres parce qu'en échange, le public me donne l'appréciation enthousiaste de l'extériorisation de mes sentiments immédiats. Ainsi, par la démonstration sonore et physique de leur conscience de mon existence et de mes capacités créatrices, j'existe davantage.

Conclusion : Manifeste pour un avenir artistique

Plusieurs philosophes interprètent *la fin probable de l'art* lorsque Hegel affirme que « sous tous ses rapports, l'art reste quant à sa destination une chose du passé. [...] Il se trouve désormais relégué à notre représentation. [De plus, certains affirment] que l'art s'arrête dès lors qu'il n'est plus autonome, dès lors qu'il n'accomplit plus de fonction religieuse. » En ce sens, il serait intéressant de savoir si certains styles musicaux tels que le blues, le jazz, le rock, le heavy métal, etc. peuvent constituer en eux-mêmes une religion

³⁹ Friedrich HEGEL, *Cours d'esthétique Tome II (Chapitre 2 : De la musique)* traduit par Bénard, p.71

philosophique où se rejoignent les principaux éléments du sacré (communauté identitaire, rituels, symboles, tenues spécifiques, éléments particuliers et uniques, etc.) ainsi qu'un fort sentiment collectif où tous peuvent se développer. Peut-être que l'art est en fait un rituel de communication, mais où la musique possède précisément une relation d'appartenance ou d'appropriation avec son récepteur. Il serait intéressant d'approfondir davantage la notion de *catharsis* pour mieux saisir le rôle de la musique, car comme nous l'avons vu, l'art n'est pas seulement un processus de manifestation temporaire du développement de l'esprit et de la conscience, mais bien un instrument pour mieux s'adapter à la réalité et pouvoir ainsi la façonner selon notre volonté, telle une purification du corps. Désormais, il faudrait concevoir que l'humanité est responsable de rétablir l'art et toutes les manifestations créatrices chez l'individu et ce, dans l'éducation en général. Cette prise de conscience de son propre potentiel par la création artistique – la plus haute expression de notre liberté humaine – permettra aux individus de transformer le monde plus efficacement, dans un sens à la fois révolutionnaire et humaniste.

N'oublions pas que l'art musical est le meilleur moyen de communication pour transmettre des valeurs au-delà des langues, des lieux et des époques. Si l'on veut réussir à atteindre ce niveau d'humanité où l'individu est affecté et incorporé intimement au tissu social comme le voulait Hegel, où le *moi* devient *nous*, l'art, notamment la musique, est l'un des processus les plus essentiels pour s'élever au-dessus de tout ce qui nous sépare, nous réconciliant enfin avec notre nature universelle. Néanmoins, le plus haut degré restera quand même « la liberté personnelle de la création musicale ⁴⁰ » et ses limites quasi-



inexistantes⁴¹. L'infinité des possibilités dans la création artistique fait de l'homme un sujet qui peut s'exploiter sans fin pour son propre bonheur, tendant vers les valeurs qu'il se fixe lui-même.

Il serait même intéressant de développer la thématique hégélienne du maître et de l'esclave entre l'artiste et son public, mais aussi entre l'artiste et lui-même. Par l'investissement de la conscience de soi et cette réconciliation nécessaire avec la réalité par le dépassement du soi, où le corps tout entier prend place dans l'exécution et l'exploration esthétique et artistique, ce qui est accessible à tous, l'humain peut ainsi tendre vers l'absolu. Il le peut, car l'art est une manière d'aborder la réalité en totalité. Par la perception et la création, nous pouvons faire une sorte de synthèse de tout ce que nous savons, de tout ce que nous sommes. Toutefois, c'est par la musique que nous pouvons mieux interagir avec les autres et stimuler leurs esprits dans un cadre temporel.

L'un des objectifs de Hegel était de fonder une nouvelle communauté rationnelle en marge de la société, mais à l'intérieur de celle-ci. Sa philosophie voulait créer un mouvement social où l'homme pourrait se sentir unifié avec les autres, où chacun posséderait une valeur en lui-même, ici par le potentiel individuel de la création artistique. C'est ce bien commun, cette appartenance au groupe qui permet de se réaliser entièrement, de devenir libre et autonome. Ainsi, la musique est l'une de ces superstructures, le modèle parfait de ces mouvements identitaires qui favorisent notre émancipation en stimulant le développement de l'être, tant dans la création que dans l'écoute, qui démontre un sens aigu de la réflexion. La musique est nécessaire pour la stabilité et la pérennité de notre équilibre interne. « La musique se distingue des autres arts ; elle est trop près du libre monde de

⁴⁰Friedrich HEGEL, *Cours d'esthétique Tome II (Chapitre 2 : De la musique)* traduit par Bénard, p.119.

⁴¹ Surtout dans la musique moderne incluant de l'échantillonnage, ou encore la musique industrielle composée par ordinateur, tout comme l'art musical aux contraintes mathématiques (musique sérielle mais illimitée, comme l'est aussi la musique non-modale qui ne respecte pas l'harmonie traditionnelle classique).

l'âme, qui est son élément [...] ⁴²» Comparativement aux arts du dessin « dont le caractère est plus objectif », la musique est l'expression de sentiments intérieurs qui peuvent se transmettre, du moins se traduire, en langage sonore et dont la vocation subjective permet à l'homme de transcender sa propre nature. C'est alors qu'entre en jeu les possibilités thérapeutiques de la musique. Il faut voir l'art musical comme une manière de maîtriser la vie en proposant un sens, par la prise de contrôle de notre propre liberté, dans l'expression du corps et de l'âme, fournissant ainsi une structure efficace pour notre santé mentale.

En ce sens, l'humanité doit voir l'art en général, mais spécifiquement la musique par sa supériorité, comme un moyen d'éducation au développement de l'autonomie et du potentiel créatif en chacun de nous. La philosophie nous enseigne que l'éducation est primordiale pour faire sortir les individus de leur nature. L'art, en plus d'apporter la motivation, est un processus solennel du développement de nombreuses vertus : la confiance, l'efficacité, la solidarité, l'optimisme, le respect, la compétence, le fait de devenir un bon citoyen, un créateur exemplaire par une meilleure connaissance de soi et la croissance exponentielle de ses propres aptitudes. La musique doit être une « production vivante ⁴³ », disait Hegel. Il n'en tient qu'à nous pour développer une culture, un « esprit du peuple » où tous, comme l'aurait voulu Hegel, pourraient enfin devenir des maîtres.

Jean-François Veilleux
Étudiant au baccalauréat
en philosophie à l'UQTR
jfv666@hotmail.com

⁴²Friedrich HEGEL, *Cours d'esthétique Tome II (Chapitre 2 : De la musique)* traduit par Bénard, p. 17.

⁴³ *Ibid.*, p. 111.

Bibliographie

HEGEL, Friedrich. *Cours d'esthétique Tome I*, Introduction de son système des beaux arts, traduit par Ch. Bénard, docteur en lettres, professeur de philosophie au Lycée Charlemagne à Paris, deuxième édition, 1860, p. 1-30, p. 240 (division).

Source :

http://classiques.uqac.ca/classiques/hegel/esthetique_1/esthetique_1.html

HEGEL, Friedrich. *Cours d'esthétique Tome II*, (Chapitre deux : « De la musique ») de son système des beaux-arts, traduit par Ch. Bénard, docteur en lettres, professeur de philosophie au Lycée Charlemagne à Paris, deuxième édition, 1860, p. 1 à 121.

BARRAL, Bernard. *L'actualité de l'esthétique de Hegel*, Cours de ce professeur agrégé de philosophie à l'Université Inter-Âges, France, 2008-2009, 1 page.

LARUE, Anne. *Un combat esthétique au tournant des Lumières : le beau contre le goût*, 10 pages parues dans *Figures de l'art*, no. 2, 1994-1996, Université de Reims, France.

NEMO, Philippe. *Existe-t-il une philosophie de la musique ? (De Platon à Proust, en passant par Hegel et Nietzsche)*, Rubrique Philosophie, Mars 2005, consulté le 29 avril 2008, paru en juin 2004 dans le "Monde de la Musique", no. 288, (p. 36-46).

<http://www.contrepointphilosophique.ch/Philosophie/Sommaire/PhiloEtMusiquehtml?Article=PhiloEtMusique.htm>

POUILLAUDE, Frédéric. *Cours esthétique (philosophie de l'art)*, Paris, Université de la Sorbonne, 2007, 5 pages.

Articles de La Presse

La Presse, 22 août 2008.

La Presse, 23 novembre 2008.

La Presse, 9 avril 2009.

La Presse, 29 novembre 2008, article « Un fixe virtuel ? »

La Presse du 22 avril 2009. Entrevue avec Martin PETIT, humoriste québécois.

La Presse, 11 janvier 2009, chronique *En santé, de A à Z, sans se fatiguer*, par Silvia Galipeau.

Autres liens Internet :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georg_Wilhelm_Friedrich_Hegel

http://fr.wikipedia.org/wiki/Est%C3%A9tique_ou_philosophie_de_l%27art#cite_note-0

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Haendel>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph_Haydn

http://fr.wikipedia.org/wiki/Wolfgang_Amadeus_Mozart

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig_van_Beethoven

http://fr.wikipedia.org/wiki/Frederic_Chopin

EN QUOI CONSISTE L'ESTHÉTIQUE ? ANALYSE DE QUELQUES DÉFINITIONS

« Qu'est-ce que l'esthétique ? ». Posant cette question, nous convoitons une définition à la fois brève et précise, présentant une méthode et circonscrivant un domaine d'objet. De la sorte, tel dictionnaire général dit de la thermodynamique qu'il s'agit d'un « domaine de la physique qui étudie les propriétés des systèmes où interviennent les notions de température et de chaleur, en relation, notamment, avec les phénomènes mécaniques¹ ». De l'esthétique, il affirme qu'il s'agit de la « théorie du beau, de la beauté en général et du sentiment qu'elle fait naître en nous² ». Voilà qui a le mérite d'être à la fois bref et précis, malheureusement, c'est aussi inexact. Il est des théories nommées « esthétiques » dont l'objet d'analyse n'est pas la beauté. Excusons *Le Petit Larousse* de ce manque de justesse. Après tout, un dictionnaire définit et, pour ce faire, il doit cloisonner plus ou moins arbitrairement ces notions.

L'exactitude et les propos nuancés, il faut les chercher du côté des encyclopédies philosophiques et des ouvrages consacrés à l'histoire de l'esthétique. Toutefois, comme nous le verrons, ces horizons spécialisés recèlent plus de contradictions que de nuances. « Qu'est-ce que l'esthétique ? », voilà une question toute banale qui s'avère pourtant fort délicate. Une chose est certaine, dans le cas qui nous occupe, la définition juste ne peut être ni brève, ni précise. Afin d'embrasser l'intégralité des théories esthétiques, il est besoin d'un vaste territoire aux frontières perméables. Il n'y a pas d'« essence » de la discipline. L'esthétique est plurielle et croît suivant l'annexion de nouvelles théories. Par ailleurs, bien que nous ne puissions définir brièvement et irrévocablement l'esthétique, nous pouvons en tracer une cartographie : les frontières de la discipline sont perméables, mais pas inexistantes.

Supposons que, d'une bonne définition de l'esthétique, nous soyons en droit d'attendre : l'explicitation d'une méthode, l'illustration d'un domaine d'objet ainsi que quelques renseignements quant à l'origine de ladite discipline. Puis, partons de là pour analyser les diverses définitions cueillies au fil de la lecture d'ouvrages spécialisés.

¹ Cf. « Thermodynamique », dans *Le Petit Larousse* 2003, p. 1008.

² Cf. « Esthétique », dans *Le Petit Larousse* 2003, p. 400.

Méthode de l'esthétique

D'ores et déjà, nous pouvons affirmer que seul le premier point, c'est-à-dire la question de la méthode, trouve une réponse véritablement consensuelle. En effet, que ce soit dans les encyclopédies philosophiques, dans les ouvrages consacrés à l'histoire de l'esthétique ou dans la vaste majorité des théories esthétiques elles-mêmes, l'esthétique y est considérée comme une théorie réflexive rigoureuse, comme une discipline philosophique à part entière³. Certes, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'esthéticiens et historiens de l'esthétique déterminent la méthode de la discipline qui est la leur comme étant réflexive, analytique et rigoureuse, bref, comme étant sérieuse. Qui donc qualifierait sa propre entreprise théorique comme étant oiseuse et chimérique ? Outre le fait que se réclamer de la rigueur intellectuelle puisse être un simple réflexe de théoricien, il est juste de l'accorder à l'esthétique (tout comme nous l'accordons déjà à d'autres disciplines philosophiques telles que l'éthique ou l'épistémologie) ne serait-ce que parce que la principale objection à cet octroi n'est pas fondée. Les détracteurs de l'esthétique affirment que cette dernière est partielle puisqu'elle s'occupe d'objets de part en part subjectifs tels que le beau, le sensible et l'art. Or, comme Carole Talon-Hugon le souligne judicieusement :



Qu'un objet ne soit pas rigoureux n'empêche pas que le discours tenu sur lui le soit [...] Le sentiment peut faire lui-même l'objet d'une enquête rationnelle. Il n'est pas nécessaire d'être inspiré pour parler d'inspiration, d'être transporté pour parler d'expérience esthétique, ni d'être lyrique pour parler du lyrisme. Il est même recommandé de ne pas l'être. L'esthétique n'est donc pas condamnée au silence⁴.

³ Par exemple, Carole Talon-Hugon affirme que : « L'esthétique est une démarche discursive, analytique, argumentée permettant des clarifications conceptuelles » (Carole Talon-Hugon, *L'esthétique*, Paris, P.U.F., 2004, p. 5.). Et Anne Souriau ajoute : « La méthode est ici réflexive et analytique. C'est un retour de la pensée sur ses intuitions spontanées ; c'est une prise en charge des phénomènes et leur dissection [...] » (Anne Souriau, « Esthétique », dans *Vocabulaire d'esthétique*, Paris, P.U.F., 1990, p. 692.).

⁴ *L'esthétique*, p. 117.

Voilà qui est dit. L'esthétique est une discipline philosophique animée de réflexions rigoureuses et s'occupant de clarifications conceptuelles. Cette méthode proprement philosophique nous permet d'affirmer ce que l'esthétique n'est pas. Comme le fait remarquer Rainer Rochlitz : « À la différence de la critique et de l'histoire de l'art, l'esthétique a pour fonction de s'interroger sur la pertinence des concepts au moyen desquels nous abordons les phénomènes esthétiques et artistiques⁵ ».



Rainer Rochlitz
1946-2002

Précisons que la différenciation entre esthétique et critique ne fut pas toujours aussi assurée. En effet, nombre d'esthétiques de la période romantique impliquent les caractères de la critique. Elles interprètent, évaluent, rejettent et célèbrent certaines œuvres⁶. Pour autant, ces esthétiques sont bien philosophiques, car l'aspect critique sert précisément les fins du système philosophique de leur auteur. Ainsi pouvons-nous affirmer qu'historiens de l'esthétique, esthéticiens contemporains et esthéticiens de la période romantique s'entendent sur le fait que l'esthétique est philosophique. Le point de discordance logeant plutôt dans cette question : doit-on évaluer ou s'en garder ?

De l'interdépendance du champ d'objet et de l'origine de la discipline

La méthode de la discipline ne pose donc pas de problèmes majeurs, tous s'accordent pour dire que l'esthétique est philosophique. Il n'en va pas de même pour l'origine et le champ d'objet de la discipline. Ces deux derniers points sont d'ailleurs

interdépendants, c'est-à-dire que ce que nous affirmons de l'un participe à la configuration de l'autre. De la sorte, en circonscrivant un domaine d'objet très précis, nous sommes contraints d'élaguer de l'histoire de l'esthétique des théories influentes. Inversement, en datant l'origine de l'esthétique à l'Antiquité grecque, nous nous retrouvons avec un domaine d'objet fort vaste. Pour différentes raisons que nous exposerons en temps et lieu, nous préférons la deuxième possibilité. Certes, elle mène à une définition ouverte de l'esthétique, mais elle ne pêche pas par incohérence, ce que font toutes les tentatives définitionnelles de l'esthétique circonscrivant un domaine d'objet trop précis.

Plus particulièrement, nous nous attaquerons à la définition consensuelle de l'esthétique, laquelle fait du beau artistique l'objet privilégié de la discipline. Cette définition ne peut que poser problème puisqu'elle ne cerne pas tant les caractéristiques réelles des esthétiques passées et présentes qu'elle formule un souhait, une aspiration. Pour le dire autrement, elle ne parle pas de ce qui *est*, mais bien de ce qui *devrait être* (selon ceux qui l'emploient). En soi, il n'y a rien de mal à définir un idéal, les problèmes surgissent lorsque nous affirmons qu'il coïncide avec la réalité plutôt que de concéder qu'il épouse les formes de nos aspirations. Rien d'étonnant à ce que la définition consensuelle implique des difficultés quant à la datation de l'origine de l'esthétique : à quand faire remonter ce qui devrait être ?

Champ d'objet de la discipline ⁷

Afin d'appuyer nos dires, commençons par parcourir quelques citations ayant trait à l'objet de l'esthétique. Nous pourrions ainsi prendre acte de la présence récurrente de la constellation « esthétique, art et beauté » dans les ouvrages spécialisés. Dans le *Vocabulaire d'esthétique*, Anne Souriau nous dit que : « L'esthétique, étude réflexive du beau, au sens général, se subdivise dans l'étude des modes du beau, les catégories esthétiques. Ces valeurs-racines nourrissant la création et la constitution d'un corps d'êtres existant objectivement en eux-mêmes, observables et positifs, les œuvres d'art⁸ ».

Mikel Dufrenne, dans l'*Encyclopaedia Universalis*, affirme que « [...] la tâche que

⁵ Rainer Rochlitz, « Le critiquable en esthétique », dans *L'esthétique des philosophes*, Paris, Dis Voir, 1995, p. 33.

⁶ Cf. Notamment Rainer Rochlitz, *Feu la critique : Essais sur l'art et la littérature*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 1994, p. 14.

⁷ Notons qu'au fil de leurs ouvrages, certains auteurs (Talon-Hugon et Jimenez par exemple) en arrivent à une définition plus inclusive que celle en termes de beau artistique. Pour autant, ils continuent à multiplier les assertions où le beau artistique, sans autre nuance, est présenté comme l'objet de la discipline.

⁸ *Vocabulaire d'esthétique*, p. 691-692.

l'esthétique, comme discipline, prend en charge est aussi vieille que la pensée. [...] Cette tâche, c'est de s'interroger sur la beauté, et sur le lieu où elle se produit, où elle est produite, qui est principalement l'art⁹ ».

Denys Riout, dans l'*Encyclopédie philosophique universelle*, nous dit que « [...] l'esthétique a pu et peut encore s'attacher à l'étude du concept de beauté, aspirer à penser l'art en général, ou encore s'efforcer de maintenir des liens constants avec les œuvres d'art elles-mêmes¹⁰ ».

Denis Huisman, dans un *Que-sais-je ?* paru en 1971 et consacré à l'esthétique, confond tout bonnement l'esthétique et la philosophie de l'art, comme si les deux termes étaient parfaitement équivalents. En témoigne ce passage de l'introduction : « Que l'on n'aille point rechercher dans ces divers chapitres une sorte de plaidoyer *pro domo*, la défense et l'illustration de l'esthétique. Nul plus que l'auteur n'est persuadé de la prééminence du contenu sur le contenant. Au-dessus de la Philosophie de l'Art, il y a l'Art lui-même¹¹ ».

Anne Cauquelin, dans un *Que-sais-je ?* consacré aux théories de l'art, affirme : « Le substantif : l'«esthétique», [...], renvoie à un corps théorique constitué de textes qui définissent le domaine spécifique de l'art, proposent des analyses, évaluent des œuvres¹² ».

Marc Jimenez, dans *Qu'est-ce que l'esthétique ?*, nous dit que « [...] ce qui est créé, au milieu du XVIIIe siècle, c'est – [...] – beaucoup plus qu'un vocable. C'est un regard sur l'art du passé, mais aussi sur l'art présent et sur l'art à venir¹³ ».

Finalement, Carole Talon-Hugon, dans le *Que-sais-je ?* de 2004 consacré à l'esthétique, estime que :

S'est mise en place dans la culture occidentale au début de l'âge classique (vers le milieu du XVIIe siècle) une nouvelle *epistémê*, c'est-à-dire un certain ordonnancement des

idées transcendant les consciences individuelles, qui constitue le fond sur lequel l'esthétique [...] peut naître. Dans cette nouvelle *epistémê* se lient d'une manière absolument inédite le sensible, le beau et l'art¹⁴.

Nous le constatons, il y a entente chez les spécialistes : l'esthétique s'occupe du beau, de l'art, de la beauté artistique. Pourtant, ce consensus n'est qu'apparent. Lorsque vient le temps de dater l'origine de la discipline, chacun doit, d'une manière ou d'une autre, s'éloigner de cette définition consensuelle. Un historien de l'esthétique restant parfaitement fidèle à ladite définition ne pourrait léguer qu'un ouvrage tristement chétif où n'apparaîtraient que quelques théories esthétiques.

Cette situation est pour le moins inconfortable. D'une part, la constellation « esthétique, art, beauté » résonne tel un mantra dans les encyclopédies philosophiques et les ouvrages consacrés à l'histoire de l'esthétique, d'autre part, l'histoire de l'esthétique que tracent ces mêmes ouvrages est composée par des théories qui n'eurent pas pour objet premier la beauté artistique. Entre la définition consensuelle et les théories effectives se glisse l'incohérence : les théories n'exemplifient pas la définition. Par ailleurs, nous l'avons souligné précédemment, la question de l'origine de la discipline est étroitement liée à la question du champ d'objet. Comme la définition consensuelle, par l'objet qu'elle circonscrit, ne cadre pas avec les problématiques réelles de la majeure partie des théories esthétiques, elle ne nous est d'aucune utilité pour dater la naissance de l'esthétique. De là naît la discordance régnant au sein des spécialistes quant à la question de l'origine de la discipline.

De l'origine de l'esthétique

À ce stade, une précision s'impose. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que la discipline de l'esthétique fut baptisée. Le terme *esthétique*, du latin *aesthetica*, est tiré du grec *aisthêtikos*, « qui a la faculté de sentir » ou « qui peut être objet de sensation¹⁵ ». C'est le philosophe allemand Alexander Gottlieb Baumgarten (1714-1762) qui forgea ce néologisme. Nous serions tentés d'en conclure que la discipline est née au XVIIIe siècle, seulement, le baptême ne fixe en rien l'acte de naissance. Certes, il se peut que l'acte de naissance et le baptême coïncident, mais

⁹ Mikel Dufrenne, « Esthétique », dans *Encyclopaedia Universalis : Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 697.

¹⁰ Denys Riout, « Esthétique », dans *Encyclopédie philosophique universelle : Les notions philosophiques*, Paris, P.U.F., 1990, p. 859.

¹¹ Denis Huisman, *L'esthétique*, Paris, P.U.F., 1971, p. 4.

¹² Anne Cauquelin, *Les théories de l'art*, Paris, P.U.F., 1998, p. 6.

¹³ Marc Jimenez, *Qu'est-ce que l'esthétique ?*, Paris, Gallimard, 1997, p. 209.

¹⁴ C. Talon-Hugon, *L'esthétique*, p. 6-7.

¹⁵ A. Douzat, J. Dubois et H. Mitterand, « Esthétique », dans *Dictionnaire étymologique et historique du français*, p. 290-291 et Jacqueline Picoche, « Esthétique », dans *Dictionnaire étymologique du français*, p. 213.

l'inverse est tout aussi possible. Les choses n'attendent pas d'être nommées pour exister.

Cette précision faite, examinons de plus près les traits que prend cette discorde au sujet de l'origine de l'esthétique et parcourons à nouveau quelques citations.

Anne Souriau fait remonter l'origine de l'esthétique au XVIII^e siècle, mais elle concède qu'il y eut avant cela des réflexions philosophiques portant sur l'art et le beau. En parlant de Baumgarten, elle nous dit : « Il forge un nouveau mot pour désigner une nouvelle discipline, l'étude philosophique et scientifique de l'art et du beau. Ce n'est pas qu'on n'y ait déjà beaucoup réfléchi dès l'Antiquité, mais de manière dispersée, et à l'occasion d'autres préoccupations¹⁶ ».

Selon Mikel Dufrenne, l'origine de l'esthétique remonte fort loin, bien avant le XVIII^e siècle. Ainsi qu'il le dit : « [...] la tâche que l'esthétique comme discipline prend en charge est aussi vieille que la pensée. [...] Cette tâche, c'est de s'interroger sur la beauté, et sur le lieu où elle se produit, où elle est produite, qui est principalement l'art. [...] On sait donc ce qu'est l'esthétique, on l'a su avant de l'avoir nommée¹⁷ ». Pour sa part, Denys Riout affirme que « de Platon à Leibniz, il existe nombre de textes que l'on a pu verser, rétroactivement, au dossier de l'esthétique¹⁸ ». Quant à C. Talon-Hugon, elle soutient que « le XVIII^e siècle invente [...] et le mot et la discipline¹⁹ ». Pour elle, il n'y a donc pas d'esthétique platonicienne ou aristotélicienne. Et d'après Marc Jimenez :

[...] l'on peut, sans crainte d'anachronisme, parler d'esthétique platonicienne ; à une condition toutefois : il importe d'avoir présent à l'esprit non pas un domaine délimité, une discipline constituée, mais l'ensemble des considérations que Platon consacre aussi bien à la détermination de l'essence du Beau, à la définition de l'imitation qu'au rôle de l'art dans la cité²⁰.

Enfin, dans son essai intitulé *Naissance et renaissance de l'esthétique*, Christian Bouchindhomme affirme que :

[...] non seulement il n'y a pas d'esthétique platonicienne, mais [...] ce qui s'est désigné à partir du XVIII^e siècle comme esthétique n'est pas ce qu'il est aujourd'hui possible, et pour la première fois, d'entrevoir comme tel, à savoir une discipline philosophique vraiment spécifique, ne visant pas à devenir le tout de la philosophie, mais accédant en revanche à un domaine de validité qui lui est exclusif²¹. [...] Cela signifie donc qu'une esthétique digne de ce nom est encore à faire, sinon à naître²².

Que devons-nous conclure ? L'esthétique est-elle née simultanément à la philosophie ? Son origine remonte-t-elle plutôt à Alexander Baumgarten, lequel baptisa la discipline ? L'acte de naissance précède-t-il le baptême ? Est-ce que l'esthétique, en germe à l'Antiquité, n'a fleuri qu'au XVIII^e siècle ? Au fond, y a-t-il déjà eu une véritable théorie esthétique ? Celle-ci demeure-t-elle à créer ?

De toutes ces réponses, une seule s'harmonise parfaitement avec la définition consensuelle de l'esthétique comme théorie du beau artistique. Il s'agit de la réponse de Bouchindhomme qui veut qu'une esthétique digne de ce nom soit encore à naître. Il a repéré cette incompatibilité entre la définition consensuelle et les théories esthétiques. Plutôt que de formuler une nouvelle définition, il préfère rejeter les théories qui ne s'y conforment pas, c'est-à-dire la quasi-intégralité des esthétiques passées et présentes. Dans *Naissance et renaissance de l'esthétique*, il soutient que l'esthétique n'a jamais su trouver un domaine de validité qui lui soit exclusif, la plupart du temps, son véritable objet ne fut pas le beau, l'art, la beauté artistique, mais bien la vérité²³. Nous soutenons que cette assertion est fondée et ajoutons qu'il y a d'autres raisons encore qui expliquent le décalage entre la définition consensuelle et la pluralité des théories esthétiques passées et contemporaines.

Contrairement à Bouchindhomme, nous chercherons une nouvelle définition permettant de préserver l'histoire de la discipline. Il nous semble préférable de mouler une définition sur les théories concrètes et leur éclectisme que de définir, afin de façonner, les théories à venir. Une fois trouvée la définition qui rende compte de ce qui fut, rien ne nous empêchera de proposer un idéal à atteindre et, s'il est atteint, la définition sera simplement remiseée,

¹⁶ « Esthétique », dans *Vocabulaire d'esthétique*, p. 689.

¹⁷ « Esthétique », dans *Dictionnaire de la philosophie*, p. 697.

¹⁸ « Esthétique », dans *Les notions philosophiques*, p. 859.

¹⁹ C. Talon-Hugon, *L'esthétique*, p. 7.

²⁰ *Qu'est-ce que l'esthétique ?*, p. 22-23.

²¹ Christian Bouchindhomme, « Naissances et renaissances de l'esthétique », dans *L'art sans compas : Redéfinitions de l'esthétique*, Paris, Cerf, 1992, p. 174.

²² *Ibid.*, p. 183.

²³ Cf. *Ibid.*, p. 172-201.

nuancée. Par ailleurs, il n'est pas souhaitable que toutes les esthétiques à venir s'occupent exclusivement d'art. Il est bien d'autres thèmes fort intéressants qui ont occupé les esthéticiens et qui méritent encore notre attention (par exemple : la sensibilité, la perception, le beau et le sublime naturel, l'expérience esthétique - qui ne se réduit pas à l'expérience artistique -, etc.).

Théories esthétiques ne se laissant pas subsumer sous la définition consensuelle

Maintenant, exposons quelques exemples de théories esthétiques ne convenant pas à la définition consensuelle.

Modèle classique de l'esthétique

Cela va de soi, la définition de l'esthétique, en termes de science du beau artistique, n'adhère pas aux textes théoriques de l'Antiquité et du Moyen Âge. Marc Sherringham, dans sa fort pertinente *Introduction à la philosophie esthétique*, range ces textes dans ce qu'il qualifie de modèle classique de l'esthétique. Il explique que « la définition classique du beau, [...], renvoie toujours, en dernière instance, à l'éclat resplendissant de l'Être premier d'où émane tout le visible et tout le connaissable²⁴ ». Bien entendu, au cours de l'Antiquité grecque et du Moyen Âge, l'« Être premier » fut défini de diverses façons²⁵, mais cette diversité n'affecta en rien les fondements de l'esthétique classique tels qu'ils furent posés par Platon. La beauté classique est toujours une caractéristique ontologique et une catégorie métaphysique : elle désigne l'être et, plus précisément, cette « région de l'être qui est au-delà du sensible²⁶ ». Comme « [...] l'esthétique classique est une ontologie, et que l'éthique et la théorie de la connaissance sont également inséparables de la perspective ontologique, les trois notions de beau, de bien et de vrai entretiennent des relations de proximité et de complicité très évidentes. Puisqu'il



Marc Sherringham
1955-

désigne l'être, le beau est en même temps bon et vrai²⁷ ».

L'essence du beau classique est donc étroitement liée à la complétude de l'être et, pour cette raison, elle tisse des affinités avec le bon et le vrai. Qu'en est-il de son lien à l'art ? En fait, la beauté n'a aucune relation de dépendance envers l'art, ce dernier est impuissant à produire la perfection. Assurément, il tend vers la beauté, mais il incarne une tentative humaine, trop humaine, pour véritablement l'atteindre. L'art en est réduit à l'imitation et l'imitation, vue par la lunette de l'ontologie classique, c'est l'incomplétude ontologique. Manifestement, l'esthétique classique ne se laisse pas subsumer sous la définition consensuelle, bien plus que de beauté artistique, il y est question de beauté de l'être ainsi que d'harmonie entre beau, bon et vrai.

Esthétique baumgartienne

Qu'en est-il de l'esthétique de Baumgarten, celui-là même qui baptisa la discipline ? Selon Bouchindhomme, il n'y a pas plus de sens à parler d'une esthétique baumgartienne que d'une esthétique platonicienne²⁸... ». Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas, à proprement parler, question d'art dans l'*Aesthetica* de Baumgarten et parce que sa visée première est de retrouver l'unité harmonique entre le vrai, le bien et le beau, laquelle a éclaté avec la révolution cognitive du XVIIe siècle. Comme depuis Descartes « [...] on ne va plus de l'être aux idées qu'on s'en fait, mais des idées contenues dans le sujet à l'être²⁹ », cette unité doit être cherchée à l'intérieur du sujet. D'où l'idée baumgartienne « d'une faculté cognitive raisonnable [...] qui organise la sensibilité en vue d'un règne des fins de la même manière – [...] – que l'entendement est organisé par la raison³⁰ ».

La théorie esthétique de Baumgarten est une théorie de la sensibilité, mais de la sensibilité entendue comme mode de la connaissance. Il reconduit la thèse classique selon laquelle *beauté* et *vérité* sont étroitement liées. La beauté est l'incarnation sensible de la vérité, l'adéquation de l'essence et de l'apparence³¹. Il affirme que : « La fin de l'esthétique est la perfection de la connaissance sensible comme telle, c'est-à-dire la beauté. Elle doit

²⁴ Marc Sherringham, *Introduction à la philosophie esthétique*, Paris, Payot, 1992, p. 50.

²⁵ Par exemple, il y eut l'« Idée de Bien » chez Platon, le « Premier moteur immobile » chez Aristote, l'« Un » chez Plotin, « Dieu » chez Saint Augustin, etc.

²⁶ *Introduction à la philosophie esthétique*, p. 50.

²⁷ *Introduction à la philosophie esthétique*, p. 51.

²⁸ « Naissances et renaissances de l'esthétique », dans *L'art sans compas : Redéfinitions de l'esthétique*, p. 178.

²⁹ *Introduction à la philosophie esthétique*, p. 123.

³⁰ « Naissances et renaissances de l'esthétique », dans *L'art sans compas : Redéfinitions de l'esthétique*, p. 177.

³¹ Cf. *L'esthétique*, p. 51.

éviter l'imperfection de la connaissance sensible comme telle, c'est-à-dire la laideur³² ».

Certes, chez Baumgarten, le beau sensible gagne en autonomie au sens où il ne dépend plus du beau intelligible. Il est des connaissances que nous pouvons directement tirer du sensible, lequel recèle un contenu spécifique qui ne se réduit pas à l'intelligible. Grâce à la faculté de connaissance dite sensible ou inférieure, nous pouvons accéder à ce contenu. Malgré tout, l'étalon de mesure reste la vérité et l'appréhension du beau se fait par la lorgnette de la connaissance. Le beau rime avec perfection de la connaissance sensible. De toute évidence, l'esthétique baumgartienne ne coïncide pas avec la définition consensuelle, plus que de beauté artistique, il y est question de connaissance, de vérité, de quête d'unité.

Esthétique kantienne

La critique de la faculté de juger de Kant n'est pas non plus adéquatement représentée par la définition de l'esthétique en termes de théorie du beau artistique. Comme le souligne Jimenez : « [...] son entreprise vise à déterminer sous quelles conditions s'exprime le jugement de goût, que ce soit relativement à l'agréable, au sublime, au beau, plutôt qu'à définir dans l'absolu ces notions mêmes³³ ». Chez Kant, le beau, qu'il soit naturel ou artistique, devient un sentiment que la subjectivité expérimente dans sa liberté, il n'est que l'occasion d'éprouver la finalité interne des facultés. C'est la nature qui est la plus prompte à éveiller ce sentiment : l'objet naturel, étant dénué de fin, a plus de chance d'interpeller un jugement de goût qui soit pur. S'ajoutent à cela deux raisons expliquant la prédilection kantienne pour le beau naturel : « [...] d'une part, l'influence persistante du classicisme qui privilégie le modèle au détriment de la copie ; d'autre part, la faible culture artistique du philosophe et son peu de goût pour l'art³⁴ ».

Esthétique romantique

Suivant Sherringham, les théories de Schelling, Hegel, Schopenhauer, Nietzsche et Heidegger peuvent être réunies sous la dénomination de « modèle romantique » ou suivant Jean-Marie Schaeffer, sous la dénomination de « théories

spéculatives de l'Art ». Notons que selon Sherringham et Schaeffer, le modèle romantique déborde largement ces cinq auteurs ; il oriente plusieurs esthétiques contemporaines ; il a influencé et influence toujours certains courants artistiques.

Comme le fait remarquer Schaeffer, la révolution romantique est essentiellement conservatrice, elle s'efforce d'annuler « le mouvement vers une laïcisation de la pensée philosophique et culturelle entrepris par les Lumières, et dont le criticisme kantien est un bon exemple³⁵ ». Kant ferme la voie à l'ontologie, à la spéculation philosophique au sujet de l'être et de Dieu qui, selon lui, sont de pures Idées de la raison. Les romantiques souhaitent contourner l'interdit kantien. Ils cherchent à retrouver l'Unité reconfortante d'une vision théologique de l'univers. Cette Unité, ils ne la conçoivent pas « [...] comme un principe abstrait, mais comme une force vivante et vivifiante, âme d'un Univers organique où tout est vie³⁶ ».



Jean-Marie Schaeffer
1952-

Selon les premiers romantiques, la philosophie, à cause de sa forme discursive, est inapte à exprimer adéquatement le contenu de cette nouvelle ontologie théologique. Ils investissent donc l'art de cette mission. L'art devient « présentation du contenu de la philosophie³⁷ ». Par la suite, tous les romantiques feront de l'art un lieu de manifestation de l'absolu, les dissimilitudes résideront uniquement au niveau de la hiérarchisation de la philosophie par rapport à l'art (tantôt, l'art incarnera l'unique lieu de manifestation de l'absolu ; tantôt, l'absolu se manifestera aussi dans la philosophie ; tantôt, il s'exprimera plus pleinement dans la philosophie que dans l'art).

Encore une fois, la beauté est sous le joug de la vérité et, comme dans ce modèle-ci le beau niche dans l'art, l'art en est réduit à son contenu de vérité philosophique. Valorisé pour sûr, l'art devient pourtant moins autonome que jamais, il devient lieu de spéculation philosophique. Que ce soit au niveau de sa fonction ou de son contenu, l'art est dans les serres de la philosophie. Il est « à la fois révélation ontologique et objet de l'ontologie³⁸ ».

³² Alexander Gottlieb Baumgarten, *Esthétique théorique*, p. 127.

³³ *Qu'est-ce que l'esthétique ?*, p. 22.

³⁴ *Introduction à la philosophie esthétique*, p. 161.

³⁵ Jean-Marie Schaeffer, *L'art de l'âge moderne. L'esthétique et la philosophie de l'art du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, 1992, p. 87.

³⁶ *Ibid.*, p. 89.

³⁷ *Ibid.*, p. 91.

³⁸ *Ibid.*, p. 92.

Ainsi que le fait habilement remarquer Sherringham, le romantisme consiste en une inversion du classicisme. Pour le modèle classique, « [...] la vérité, parce qu'elle est la vérité de l'être, est belle comme de surcroît³⁹ », pour le modèle romantique, « [...] la beauté, parce qu'elle est la beauté, devient du même coup la présentation de la vérité⁴⁰ ». Si la logique a basculé, il n'en reste pas moins que l'art et la beauté ne sont pas plus autonomes que dans le modèle classique : c'est en vertu de la vérité philosophique dont ils sont investis (par le philosophe) qu'ils sont louangés !

Manifestement, la définition consensuelle nous est léguée par l'esthétique romantique, c'est à ce moment que l'esthétique s'est métamorphosée en philosophie de l'art. Pourquoi les historiens contemporains de l'esthétique ne font-ils pas tout simplement remonter l'origine de la discipline au modèle romantique ? Selon nous, c'est parce qu'ils sentent bien que le romantisme consiste en une simple inversion du classicisme. L'art n'y souffre plus d'incomplétude ontologique, au contraire, il y devient lieu de révélation de la vérité absolue. De dévalorisé (période classique) à survalorisé (période romantique), l'art est évalué en regard du même étalon : la vérité de l'être. Cela n'est pas sans causer des difficultés. Pour être conséquents, nous devons soit conserver le modèle classique et le modèle romantique puis rejeter la définition consensuelle (pourtant léguée par le romantisme), soit conserver la définition consensuelle et rejeter ces deux modèles. C'est que la théorie de l'art romantique porte bien mal son nom, il n'y est pas tant question des caractéristiques effectives des œuvres singulières que du dernier bastion de l'absolu.

Autres raisons de rejeter la définition consensuelle

Par ces quelques exemples, il nous semble avoir démontré que la définition consensuelle de l'esthétique, en termes de théorie du beau artistique, est par trop exclusive. Pour nous en convaincre une fois pour toutes, ajoutons qu'il est des esthétiques contemporaines qui ont pour objet principal d'analyse tout autre chose que la beauté ou l'art.

En guise d'illustration, l'esthétique de Jean-Marie Schaeffer, lequel recherche ce qu'il y a d'invariable au sein des faits esthétiques, ce qui se manifeste chez tous les hommes, indépendamment des conditions existentielles, sociales, culturelles et historiques. Cette structure invariante, il la baptise du

nom de « conduite esthétique⁴¹ ». Il s'agit d'une « activité attentionnelle », d'une « mise en œuvre de l'attention cognitive » et, plus précisément, d'une mise en œuvre « dépragmatisée ». Schaeffer explique que « pour qu'une activité cognitive relève de la conduite esthétique, il faut que sa finalité réside dans le caractère satisfaisant de cette activité elle-même⁴² ». Précisons que « la conduite esthétique ne se définit pas par les objets sur lesquels elle porte, mais par la manière dont elle se rapporte à ces objets (quels qu'ils soient) ». Il est clair qu'ici, le rôle de l'esthétique ne saurait être inextricablement lié aux arts et à la beauté. Ce qui doit l'occuper, c'est cette structure invariante qu'incarne la conduite esthétique (la conduite plutôt que l'objet - œuvre ou tout autre objet) ainsi que la satisfaction qu'elle est à même de générer (le plaisir plutôt que la beauté en soulignant que le laid, comme le beau, peut procurer du plaisir).

Enfin, peut-être serait-il opportun de rappeler que la notion de beauté n'incarne pas le paradigme le plus approprié lorsque vient le temps d'approcher certaines productions avant-gardistes et post-avant-gardistes. Par exemple, *happenings*, performances, art relationnel, art conceptuel, *body art* et bio art se laissent bien mal êtreindre par cette notion. À propos de ces formes d'art, bien plus que de beauté, nous parlons de réussite, d'intérêt artistique. En fait, « la phrase par laquelle s'est exprimé le jugement esthétique portant sur certaines œuvres faites de main d'homme – [...] – s'est transformée, au cours de la modernité, de “ceci est beau” en “ceci est de l'art”⁴³ ».

En déterminant l'esthétique comme étant la théorie du beau, nous nous condamnons à émonder du champ de ses investigations plusieurs productions artistiques modernes et contemporaines. Incontestablement, le beau et l'art sont des thèmes insignes de l'esthétique, mais il importe de se souvenir qu'ils ne sont pas toujours unis (par exemple, il y a le beau naturel - sans art- et il y a l'art conceptuel - sans beau) et qu'il est des esthétiques ne se souciant que très peu d'eux.

³⁹ Introduction à la philosophie esthétique, p. 235.

⁴⁰ Ibid., p. 236.

⁴¹ Jean-Marie Schaeffer, *Adieu à l'esthétique*, Paris, PUF, « Les essais du collège international de philosophie », 2000, p. 14.

⁴² Jean-Marie Schaeffer, « Comment naturaliser l'esthétique et pourquoi ? », dans le *Grand dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse-CNRS, 2005, p. 379.

⁴³ Thierry de Duve, « Fonction critique de l'art ? Examen d'une question », dans *L'art sans compas : Redéfinitions de l'esthétique*, Paris, Cerf, 1992, p. 22.

Définition ouverte de l'esthétique

Finalement, qu'est-ce que l'esthétique ? C'est une discipline philosophique, une théorie réflexive rigoureuse dont le domaine d'objet fort vaste, mais non illimité, comprend entre autres : le beau artistique, le beau naturel, la beauté de l'être, la vérité du beau, l'art, la création, le génie, l'artiste, l'artisan, la rationalité esthétique, la validité esthétique, le jugement de goût, le discours sur l'art, la contemplation, la perception, l'expérience esthétique et la conduite esthétique. Les frontières de l'esthétique restent perméables, car son histoire n'est pas close. Cette discipline ne fut baptisée qu'au XVIII^e siècle par Baumgarten, mais l'acte de naissance précède le baptême : l'esthétique est née le jour où l'on entreprit une réflexion philosophique au sujet de l'un de ses objets et son histoire s'écrira tant que nous poursuivrons cette tâche.

En un sens, l'emprise que la question de la vérité exerça sur l'esthétique est déplorable, car elle engendra souvent plus d'excès (dévalorisation et survalorisation de l'art, dénigrement du sensible, etc.) que de nuances. Seulement, cette tare peut se transformer en attrait, car si la quête du vrai a longtemps orienté le destin de l'esthétique, l'esthétique en a imposé le trajet, lequel passe inévitablement par une région souvent crainte et répudiée par les philosophes : la sensibilité. L'esthétique est un lieu exceptionnel où rationalité et sensibilité sont vouées à se rencontrer. L'histoire de la discipline, c'est, entre autres, le récit de ces rencontres souvent conflictuelles. Un récit sur la trame duquel miroitent les limites des systèmes philosophiques.

Bien que nous puissions, à l'instar de Bouchindhomme, regretter que l'esthétique n'ait pas su trouver un domaine de validité qui lui soit exclusif, ce n'est pas une raison suffisante de négliger l'histoire de la discipline. Elle regorge de questions pertinentes qui n'ont toujours pas trouvé de réponses définitives. Ce n'est qu'en côtoyant cette histoire que nous pouvons connaître ses méandres et, par ricochet, les défis qu'il incombe aux esthéticiens contemporains de relever.

Par Véronique Leduc
Étudiante à la maîtrise
en philosophie à l'UQTR

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOUCHINDHOMME, Christian, « Naissances et renaissances de l'esthétique », dans *L'art sans compas : Redéfinitions de l'esthétique*, Paris, Cerf, 1992, p. 173-201.
- CAUQUELIN, Anne, *Les théories de l'art*, Paris, P.U.F., « Que sais-je ? », 1998, 127 p.
- DE DUVE, Thierry, « Fonction critique de l'art ? Examen d'une question », dans *L'art sans compas : Redéfinitions de l'esthétique*, Paris, Cerf, 1992, p. 11-23.
- DUFRENNE, Mikel, « Esthétique », dans *Encyclopaedia Universalis : Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 697-708.
- ECO, Umberto, *Histoire de la beauté*, Paris, Flammarion, 2004, 438 p.
- « Esthétique », dans *Le Petit Larousse*, Paris, Larousse, 2003, p. 400.
- HUISMAN, Denis, *L'esthétique*, Paris, P.U.F., « Que-sais-je ? », 1971, 128 p.
- JIMENEZ, Marc, *Qu'est-ce que l'esthétique ?*, Paris, Gallimard, 1997, 448 p.
- ROCHLITZ, Rainer, « Le critiquable en esthétique », dans *L'esthétique des philosophes*, Paris, Dis Voir, « Rencontres place publique », 1995, 156 p.
- ROCHLITZ, Rainer, *Subversion et subvention : Art contemporain et argumentation esthétique*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 1994, 238 p.
- RIOUT, Denys, « Esthétique », dans *Encyclopédie philosophique universelle : Les notions philosophiques*, Paris, P.U.F., 1990, p. 858.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, « Comment naturaliser l'esthétique et pourquoi ? », dans le *Grand dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse-CNRS, 2005, p. 379-381.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Adieu l'esthétique*, Paris, PUF, « Les essais du collège international de philosophie », 2000, 74 p.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *L'art de l'âge moderne. L'esthétique et la philosophie de l'art du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, 1992, 444 p.
- SHERRINGHAM, Marc, *Introduction à la philosophie esthétique*, Paris, Payot, 1992, 313 p.
- SOURIAU, Anne, « Esthétique », dans *Vocabulaire d'esthétique*, Paris, P.U.F., 1990, p. 689-695.
- TALON-HUGON, Carole, *L'esthétique*, Paris, P.U.F., « Que sais-je ? », 2004, 127 p.

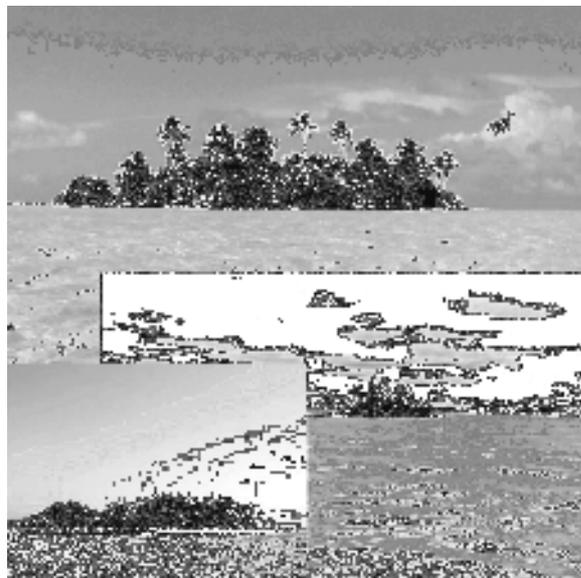
L'individualisme pour les nuls

J'écris ceci pour moi-même, car je crois que l'individualisme est la nouvelle religion et que, comme toutes les religions précédentes, elle est une très bonne chose qu'on utilise très mal.

Je m'explique. On vient de passer les deux derniers millénaires à combattre toutes les structures, les dogmes, les comportements imposés par des monarchies, des dictateurs, et on a fini par réussir. L'Occident fonctionne sur des démocraties, imparfaites me direz-vous, mais néanmoins infiniment plus humaines que tous les régimes dirigés par une ou quelques personnes qui n'ont pas fait la preuve de leur sagesse et de leur bonne volonté. L'homme n'est plus un animal de meute. Nous avons, tous et chacun, le pouvoir grandiose de prendre des décisions par et pour nous-mêmes.

Or, j'ai l'impression qu'on fait parfois un fort mauvais usage de notre liberté. Je n'ai pas la prétention de mieux user de la mienne que quiconque, mais j'ai le souci de ne pas répéter les erreurs du passé en pourrissant une juste idéologie par un excès des pouvoirs qu'elle m'octroie. Je m'adresse ici à tous les bénéficiaires de l'aide sociale qui pourraient s'en passer, aux séducteurs qui abusent du cœur des autres parce que la valeur de l'engagement est allée voir ailleurs si elle y était, aux employeurs qui n'ont pas honte de sous-payer leurs employés parce que le système le leur permet, aux employés qui se permettent un effort minimum parce que leur salaire l'est également, et à bien d'autres individus encore qui oublient, l'espace d'un instant, qu'ils ne sont qu'une volonté parmi tant d'autres.

Comme, selon moi, les seules lois valables sont celles que nous nous imposons à nous-mêmes, je vais poser ici les maximes de mon individualisme en espérant vous inspirer la même démarche.



- Je ne violerai jamais une loi sans d'abord m'être interrogé sur sa raison d'être.
- Je ne jugerai jamais les gens ni les intentions, uniquement les gestes et les conséquences.
- Je n'oublierai jamais que l'humain est faillible, et que je suis humain.
- Je ferai de mon mieux pour transformer chaque défaite en victoire en considérant ce que je peux apprendre de mes erreurs.
- J'utiliserai mon orgueil comme motivation à mon amélioration.
- Je ne dirigerai jamais ma colère contre une personne, je l'utiliserai comme énergie pour défendre ce que je crois juste.
- Je ne m'imposerai aucune discipline qui me semble contraire à ma nature.
- Je serai généreux quand j'aurai les moyens de l'être.

«Le bonheur, c'est quand l'enfant qu'on était serait fier de l'adulte qu'on est devenu.»

Michaël Magny
Étudiant au baccalauréat
en philosophie à l'UQTR

Abécédaire philosophique Veilleuiste - 2010

Spécialement écrit pour le journal du département de philosophie, voici un petit abécédaire à la Gille Deleuze, mais avec des mots que j'ai moi-même sélectionnés afin d'informer, de discuter ou de lancer un débat sur différents thèmes sociaux, philosophiques et politiques. Il s'agit particulièrement d'idées profondes dans mon être dont j'aimerais vous en partager l'horizon. Tantôt diatribes sévères, tantôt clins d'œil humoristiques, tantôt hymnes à la vie, il s'agit plutôt de mes réflexions personnelles, sans prétentions éducatives. Bonne lecture à tous!

A pour Anarchie : Loin d'être un synonyme de chaos, l'anarchie est une forme généralement polie prônant l'abolition de toute autorité. L'individu devient responsable de lui-même au sein d'un groupe et, en conséquence, responsable des autres personnes qui l'entourent, menant inévitablement à une sorte de communisme, mais davantage libertaire que d'État. Ici, le pouvoir politique appartient directement aux citoyens : horizontalité des décisions, recherche du consensus, mécanismes de partage du pouvoir, distribution des tâches selon les intérêts et rotation de celles-ci, groupes d'affinités, transparence totale et partage des connaissances car l'information est source de pouvoir.

B pour Beethoven : Ce génie incontesté de la musique allemande, l'un des exemples de surhomme pour Nietzsche d'ailleurs, a tout fait pour rendre à l'humanité un testament musical hors pair. La 9^e symphonie, composée alors qu'il était complètement sourd, en est sans doute l'élément le plus grandiose de son œuvre. Révolutionnant la place de la chorale dans un orchestre, et promouvant lui-même dans ses propres mots une « victoire sur la vie et le salut par le bonheur



Ludwig van Beethoven
1770-1827

éternel » ainsi que la paix entre tous les peuples, Beethoven restera toujours un compositeur-philosophe interprétant la musique comme l'unique héritage possible d'un homme après sa mort à l'humanité entière. L'immortalité de l'être par l'œuvre artistique.

C pour Communisme : Le communisme – le vrai – n'a, à mon avis, encore jamais été appliqué dans la pratique comme il le faudrait. Le livre *l'Utopie* de Thomas More fait un peu mention de ce qu'est le véritable communisme, c'est-à-dire la promotion d'un groupe de personnes dont l'autorité et la prise de décision est totalement collective et où le bien commun (comme l'éducation des enfants, le partage des richesses, l'échange de services) fait office de loi suprême. L'autogestion pacifique et le partage efficace et équitable des ressources favorise la paix. À quand un monde sans argent et une communauté internationale de biens conjoints sans menaces éminentes de destruction militaire ?

D pour Dieu : Cet « être » ou plutôt ce personnage devenu si mythique par l'écriture de la bible juive et chrétienne a fait couler beaucoup (trop) de sang dans l'histoire en son nom. Dieu réfère en fait philosophiquement à ce dont « il ne peut [y] avoir de plus grand dans l'univers ». Pour ma part, je crois plutôt sincèrement que Dieu est l'ensemble de la *volonté de puissance* dans l'univers. Tout ce qui crée, tout ce qui est vivant, tout ce qui manifeste un instinct de survie, une conscience d'être ou quelconque désir de reproduction ou de créativité, selon moi, c'est Dieu.

Tant la musique que je crée, le miaulement de mon chat ou les feuilles qui tombent de l'arbre, tout cela est Dieu. L'univers, étant le responsable, l'entité physiologique garante de notre origine, est pour l'instant la seule forme d'*intelligence* à laquelle je peux associer Dieu. Les religions n'ont pas encore comprises qu'elles se détestent et veulent se détruire, car chacun croit détenir la vérité de la connaissance du véritable Dieu alors qu'ils parlent sans doute de la même entité. À mon avis, les expériences extatiques et orgasmiques sont des préambules effectifs de cette connexion à un univers créateur, dynamique et semi-conscient d'être vivant. Ce Dieu que j'aime, c'est particulièrement tout ce qui vit sur notre planète. La Nature est ce qui nous a créés et, sans vouloir vous faire de peine, les chances de l'apparition de la vie sur Terre sont égales à zéro...

Dieu doit donc se comprendre dans l'unique réalité de notre monde terrestre et à l'intérieur de chacun de nous, et non par l'intermédiaire d'un supposé sauveur comme on veut nous le faire croire depuis 2000 ans déjà. Pour paraphraser Socrate : « Sauvons-nous, nous-mêmes! »

E pour Épicurien : « Le pur plaisir d'exister! » comme le proclamait Michel Onfray. Cette doctrine philosophique est l'une des plus essentielles à la vie. La plupart du temps, les gens la mettent en pratique sans le savoir. Vous aimez les plaisirs des sens ? Boire une bonne bière québécoise? Écouter la meilleure des symphonies de Beethoven? Fusionner avec votre partenaire sexuel? Si tout cela ou des activités de ce genre vous procure du bonheur, et que ce sentiment est ce que vous recherchez en tout temps (sans jamais tomber dans l'excès), alors vous êtes un épicurien. L'expression latine CARPE DIEM – *cueille le jour comme si c'était un fruit* – formule bien cet état d'être : il faut profiter du moment présent à chaque instant; seule voie vers le bonheur et l'ataraxie.

F pour Femelle : Mmmmmm... Honnêtement, je ne peux pas comprendre comment la nature a pu en venir à créer l'identité, la fonction, le mécanisme « homosexuel » étant donné qu'en général, comme l'avait vu Héraclite cinq siècles avant Jésus-Christ, la vie ne peut s'accomplir et se réaliser que par l'intermédiaire de son contraire! Sans offusquer personne, car la nature possède toujours des mystères, la relation homme/femme est pour moi ce qui est le plus sain et le plus constructif sur cette planète, processus qui existe depuis des milliards d'années et qui nous fait maintenant conquérir l'espace.

La nature nous invite à (ré)unir deux identités fort différentes, mais pourtant si complémentaires! Ces deux formes essentielles de la vie ne sont pas égales, bien entendu, mais plutôt équivalentes, il faut le dire. Non pas antagonistes en soi, chacun ses forces, chacun ses faiblesses, c'est dans le respect de l'autre que l'univers trouve son équilibre et que nous pouvons construire des sociétés plus égalitaires, plus érotiques, ou parfois plus sanglante et plus traditionnelles entre autres. L'amour entre un homme et une femme, c'est une délicieuse coutume, conservons-la! Personnellement, ce que je veux, c'est aimer toutes les femmes du monde dans chacune d'entre elles, sinon une seule. Mais il y a tellement de

belles femmes intelligentes qui méritent d'être aimées!!! Dilemme...

G pour Guillaume le Conquérant : Duc de Normandie dès l'âge de huit ans, il réussit, en 1066, à s'emparer de la couronne d'Angleterre. Pendant 200 ans, l'Europe parlera français et supplantera même le latin comme langue internationale! Le saviez-vous ?



Guillaume le Conquérant
1027-1087

H pour Hegel :

Enseigné par Claude Thérien de l'UQTR, le système hégélien c'était clair, précis, réaliste, engagé et historiquement sincère. C'est parce que j'étais un artiste, un musicien, que j'ai compris sa philosophie, comme celle de Nietzsche d'ailleurs. La conscience de soi et de l'autre mène l'être humain à vouloir dialoguer, c'est-à-dire à créer en premier lieu des façons de communiquer et d'imaginer une telle possibilité. Voir mon autre texte dans ce journal pour une vision plus concrète de ce que j'ai compris de son système philosophique. Les commentaires et suggestions sont les bienvenus, car les effets et le rôle de la musique – surtout métal – sera le fil conducteur de mon mémoire de maîtrise...

I pour Instinct : Il y a quelque chose que j'aimerais léguer à la postérité philosophique. C'est la conscience profonde de l'homme envers la part évidente de Raison dans le concept d'Instinct. La majorité de mes professeurs et collègues m'apostrophent et ne peuvent imaginer que ces deux concepts puissent faire partie d'un seul et même mouvement de la vie. Pourtant, lorsqu'un animal veut fuir une situation de danger par exemple, il choisit instinctivement ce qui peut bien l'avantager. Il raisonne!

Or, cette réflexion quasi-spontanée est quand même le fruit d'un débat intérieur à savoir quelle option lui est la plus avantageuse. L'instinct de survie est pour moi le meilleur exemple où l'utilisation de la rationalité est omniprésente. L'animal va opter pour une décision totalement rationnelle et non, comme le pense le commun des mortels, la première option logique qui s'offre à lui

et qui pourrait lui être fatale. Et même si celle-ci serait vraiment logique, c'est donc qu'elle serait rationnelle pour que la conscience l'ait analysée ainsi. À mon avis, chaque action d'un être vivant provient d'une réflexion rationnelle sur la meilleure façon d'agir, la possibilité la plus avantageuse, la manière la plus efficace d'être victorieux ou d'assurer sa réussite.

L'animal possède la raison, comme de nombreux êtres vivants, dans son instinct de survie. Le moment de réflexion est seulement plus instantané que chez l'humain! Il fait un choix parmi plusieurs choix possibles, dans un délai très court, motivé par son désir inhérent d'auto-conservation – l'une des parties de la volonté de puissance nietzschéenne – pour la réalisation d'une action, immédiatement, là, en temps réel. Son instinct est tellement fort, que l'animal ne peut se soumettre de faire un choix contraire à sa survie seulement que pour « essayer »! Il est donc inévitablement doté de raison, même parmi les actes les plus instinctifs. Quant à nos sentiments, ils sont aussi déduits rationnellement par la perception réelle – et presque jamais illusoire – de nos sens (peur, douleur, plaisir, l'amour qui sait!, etc.).

Se pourrait-il que même l'univers qui, dans son instinct et son intuition ou sa possible conscience, connaît le chemin le plus rapide, le plus sûr, le plus court, le plus harmonieux, pour arriver à ses fins?! Nous vivons dans *le meilleur monde possible* selon Leibniz. L'univers serait-il entièrement rationnel dans son processus créatif!? À suivre...

J pour Jean-François : Jonction du mot Jean (celui qui parle aux foules) et François (qui signifie liberté, tout comme la langue « française »...), ce mot représente un être indivisible, fils unique d'un solide monteur de ligne téléphonique et d'une secrétaire organisatrice d'évènements sociaux et couturière ou même chaman dans ses temps libres. Je tiens d'eux mon goût pour résoudre les mystères de la vie et pour patenter des choses qui rendent ma vie plus agréable et plus facile, mon écriture soignée, mon respect des gens, ma facilité à comprendre ou à agir dans et avec la vie, ainsi que la nécessité de son acceptation pacifique sans oublier le rejet catégorique de tout sentiment négatif.

Sartre l'a dit : « nous sommes responsables de notre liberté » et c'est nous qui créons l'avenir à chacun de nos gestes dans cette réalité commune.

L'univers n'a pas de direction prévue et planifiée, c'est bien en cela qu'on est libre d'être, de créer, de vivre, de choisir. Ma philosophie de vie se résume dans l'expression CARPE DIEM et tout ce qui peut me permettre de laisser une singulière trace historique de mon unique passage, dans cet unique monde, tout en profitant au maximum des plaisirs de la chair et du corps.

K pour Kant :
AYOYE MA TÊTE!

Ça, ce n'est pas facile à suivre... C'est ce que je croyais avant de suivre l'excellent cours d'auteur – encore une fois – avec monsieur Claude Thérien. À dire vrai, j'ai réalisé que Kant est l'un des plus grands humanistes (théoricien évidemment) que le monde ait connus.



Emmanuel Kant
1724-1804

D'abord, *se respecter, c'est respecter l'humanité elle-même*, et ce respect engendre la dignité de l'homme. Mais encore, *il faut voir en chaque homme l'humanité entière* : quel bel idéal à réaliser! En fait, l'homme est destiné par sa raison à former une société avec les autres et, dans cette société, à se cultiver, à se civiliser et à se moraliser par l'art et par les sciences. Kant ne rejette pas la foi (comme Marx ou Voltaire), car celle-ci est liée à la raison, dans la production d'un espoir nécessaire. L'homme doit également, comme le propose le protestantisme, se détacher des institutions pour agir.

Par contre, à le lire, on dirait vraiment que cet homme n'a pas de sentiment, de passion pour ce qu'il explique dans ses livres! Un vrai somnifère... D'ailleurs, il est assez ironique de savoir que ce philosophe était professeur de géographie et qu'il n'a quasiment – sinon jamais – quitté sa ville natale, Königsberg! Toutefois, je lui donne mon respect pour avoir souhaité et déclaré qu'une « parfaite union civile dans l'espèce humaine est possible ». Un jour, je vous partagerai le travail que j'ai fait sur son excellent *Traité pour une paix perpétuelle*...

L pour Liberté : L'une des valeurs les plus universelles qui soit, sinon la plus essentielle. Tout ce qui est conscient de vivre tend vers le maximum

de liberté possible. Le mouvement philosophique de l'existentialisme a bien expliqué, notamment grâce à Sartre, que l'absence de nature humaine force celui-ci à être responsable de ses actions, de son devenir, responsable de poser et de littéralement créer un sens à sa vie. La liberté est quelque chose de si précieux que certains croient qu'elle a un prix (devise états-unienne) alors qu'il n'y a rien de plus gratuit et d'élémentaire que l'expression complète du soi. Attention à ne pas confondre « liberté » et « spontanéité », comme dirait Christian Cyr, mais l'instinct de création artistique – notamment par l'improvisation musicale – restera toujours pour moi la meilleure façon d'être libre plus que jamais.

M pour Marijuana : Arrivée en Amérique du Nord dans les années 20, cette vieille plante bien connue en Chine et en Inde fut pour moi une exceptionnelle révélation des potentialités du cerveau humain. Cette drogue douce stimule mon imagination, ma digestion, ma mémoire, ma créativité, multiplie toutes mes perceptions sensorielles et permet l'émergence d'un sens aiguë d'analyse de la réalité et une compréhension accrue de mon être intérieur. Je le confesse, je serai un fumeur toute ma vie. Loin d'en être dépendant par contre, un usage modéré est souvent prescrit pour analyser une œuvre d'art, surtout si c'est moi qui l'ai faite. Je pourrai ainsi la voir sous un œil différent, voire unique. Sous son effet, parfois le temps s'arrête, parfois le temps accélère mais, chose sûre, je pense plus vite que je le pourrais habituellement. Je crois que tout comme la musique, la marijuana – en quantité raisonnable – développe les connections chimiques du cerveau. Et vous ?

N pour Nietzsche : Ce cher Nietzsche, philosophe allemand bien connu des artistes et des athées de ce monde.

Proclamant la « mort de Dieu » et favorisant tout ce qui est instinctif dans la vie, Nietzsche est pour moi, depuis plusieurs années déjà, un maître spirituel sur lequel je base ma vie de



Friedrich Wilhelm Nietzsche
1844-1900

musicien métal. Recherche du surhumain, dépassement de soi, rejet du remord, de la haine, de la fuite et de la honte, il faut vivre la vie passionnément à chaque seconde comme si nous serions prêts à la revivre encore et encore pour l'éternité. Voilà ce que dit – dans mes mots – la théorie de l'Éternel Retour : *fais les choses comme si tu serais condamné à toujours les refaire ainsi*. Grand philalèthe, c'est-à-dire celui qui aime la vérité, Nietzsche est un exemple à suivre dans beaucoup de domaines. Sa carrière intellectuelle et son œuvre musicale font de lui un être hors pair, original, poétique, bref, un exemple à suivre. En tant qu'idéal de réalisation, je le canoniserais...

O pour Onfray, Michel : Philosophe normand épicurien et athée auto-proclamé toujours bien vivant aujourd'hui, il est l'auteur d'une cinquantaine

d'ouvrages dont sa célèbre « contre-histoire de la philosophie », réhabilitant tout le mouvement matérialiste et hédoniste des présocratiques



Michel Onfray
1929-

et de l'invention du plaisir par les cyrénaïques. Tombé dans le coma peu avant 30 ans, à son réveil il se résolut à écrire sans jamais arrêter sur différents thèmes : que peut le corps, l'art de jouir, la sculpture du soi, comment penser en artiste, l'éthique libertaire de Camus, un fabuleux traité d'athéologie, un essai sur la gastronomie en tant qu'activité épicurienne, et j'en passe. Véritablement à découvrir!

P pour Pêché : Comme disait Nietzsche, il faut cesser cette culture de la culpabilisation! À trop croire que l'être humain est né fautif et que la vie prend son sens dans un possible arrière-monde plus ou moins crédible à mon avis, l'humanité est sur la voie de la décadence. Il faut être réaliste. En vérité je vous le dis : le péché n'existe pas! Remplaçons ce mot affreux par plaisir, puissance, passion, poésie, patrie. Là devrait être l'essence de l'humanité ; dans ce qu'il crée, et non dans ce qu'il craint. Non à ce ridicule blasphème à la vie que cette condamnation sanguinaire instaurée par une Église ascétique et assoiffée de pouvoir. De toute façon, à voir à quel point elle est déconnectée de la réalité de nos jours, elle se discrédite elle-même. À

nous de construire un monde responsable ou la seule faute possible sera celle de notre inaction face aux injustices...

Q pour Québec : Quelques mots sur mon pays dont je ne peux pas évaporer mes sentiments à son égard. Étant membres du seul peuple francophone en Amérique – et grâce à notre résistance culturelle de plusieurs siècles – il est de notre devoir de transporter à travers le temps les délices d'une langue de plus en plus maganée! Le Québec est un pays ouvert sur le monde qui possède plus de richesses naturelles que plusieurs dizaines d'autres pays mis ensemble. Je pourrais facilement discourir sur les bienfaits d'une indépendance totale pour pouvoir, enfin, nous gérer nous-mêmes, mais l'espace me manque ici. Sachez seulement que, comme disait Falardeau, *celui qui gagne, c'est celui qui ne se tanne pas et qui reste debout le dernier...* NOUS VAINCRONS!

R pour Révolution : Ah que ce système est pourri! Si le capitalisme était un individu, il mériterait la peine capitale immédiatement! Sachant que l'humanité investit davantage dans la sphère militaire que culturelle (un record de 1464 milliards de dollars en 2008), sachant que le revenu des 500 individus les plus riches équivaut à celui des 416 millions les plus pauvres, sachant qu'un milliard de personnes souffrent de la faim et qu'il y a 800 millions d'analphabètes sur la Terre, toutes les raisons sont bonnes pour jeter cette société par terre et la reconstruire. Les films *Fight Club* ou *V pour Vendetta*, ça vous dit de quoi?

Je prépare actuellement, depuis quelques années, un manifeste anarcho-socialiste où la hiérarchie sera basée plutôt sur la compétence et la créativité que sur la possession de ressources, c'est donc à suivre... Au plaisir de discuter avec vous d'un monde où l'argent n'existera plus. *Tout ce qui n'est pas donné est perdu*, dit un proverbe indien. Et Comenius disait : *tout doit être enseigné à tout le monde*. Ma vie va dans le même sens. « Je me révolte, donc je suis », affirmait Camus! Alors, pour ou contre moi ? Je profite également de l'occasion pour souligner le 20^e anniversaire de la mort d'Herbert Marcuse, l'un des plus grands intellectuels révolutionnaires de l'ère moderne. Philosophe, sociologue, marxiste, américain d'origine allemande, membre de l'École de Francfort, né le 19 juillet 1898 à Berlin, mort à Starnberg (Bavière) le 29 juillet 1979. Littéralement à découvrir.

S pour Saint : Quelques mots sur la canonisation récente du Frère André. En tant que nationaliste, je suis favorable bien entendu, car il sera le premier Québécois à recevoir ce titre, après la première femme, Marie-Marguerite d'Youville en 1990. En tant qu'historien, je salue cette initiative de la religion catholique, une institution qui a réussi par ses efforts constants à sauvegarder notre langue nationale, malgré qu'elle ait retardé l'instruction obligatoire, le droit de vote des femmes, instauré des pratiques rétrogrades comme l'utilisation de la jaquette chez les épouses, condamné la contraception, etc.

Et en tant que philosophe, je me demande pourquoi l'Église tient toujours à canoniser uniquement des prêtres ou des personnes qui ont beaucoup souffert. Il serait plus pertinent d'avoir comme saint des vrais modèles d'humanistes! Le dictionnaire définit les saints comme ayant « une vie exemplaire ». À mon avis, Gandhi le pacifique, Beethoven qui a composé sourd pour la postérité humaine, Thomas Edison qui a inventé l'ampoule électrique, Félix Leclerc qui était un artiste véritablement fidèle à lui-même, Einstein qui a révolutionné le monde de la science ou des philosophes comme Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Emmanuel Kant, Nietzsche ont été beaucoup plus utiles à l'humanité... C'est en cela que la notion de saint devrait être dorénavant comprise.

T pour Thalès de Milet : Considéré comme le premier vrai philosophe, ce génie hurluberlu pouvait écrire des calendriers marins basés sur les étoiles. Il aurait introduit la géométrie égyptienne en Grèce, il aurait construit un pont pour qu'une armée y passe et il aurait même prédit des éclipses! On raconte même qu'il serait tombé dans un puit à force de regarder en haut de sa tête... J'honore cet individu, car il avait compris, six siècles avant notre ère, que la philosophie est une richesse bien plus grande que l'or et que c'est dans l'expérience et la raison de l'Homme qu'on peut connaître véritablement le monde.



Thomas More
1478-1535

U pour Utopie : Œuvre de l'écrivain anglais Thomas More – condamné à mort en raison de son refus de reconnaître l'autorité religieuse que s'était arrogé le roi – publiée en 1516 qui traduit bien l'idée d'une société meilleure, idéale oui, mais nécessaire. En ayant lu ce qui

précède ci-haut, vous aurez compris partiellement où je veux en venir pour l'idée que je me fais d'un monde plus vrai, plus fort, plus fier, plus sincère, plus responsable, plus clair, plus réaliste, plus créateur, toujours plus. L'idéalisme est un mal nécessaire, si je peux dire, mais je laisse les derniers mots à Nietzsche pour exprimer les dangers de vivre toute sa vie dans le rêve : *L'idéaliste fuit sa vie en l'imaginant telle qu'elle devrait ou aurait pu être.*

V pour Voleurs : J'accuse la chrétienté d'avoir emprunté la plupart des mythes de la vie de Jésus à la tradition égyptienne (réincarnation d'Osiris), la tradition grecque (le mythe de Dionysos), la tradition platonicienne (le sacrifice de Socrate, condamné par une société aveugle et autoritaire) et la vie d'Alexandre Le Grand (élève d'Aristote, un des plus grands conquérants de l'histoire et mort à presque 33 ans). Je vous invite à lire *Le christ païen* de Tom Harpur pour plus de détails... Un jour, je prendrai plus de temps pour partager ce qui m'anime dans cette haine des institutions religieuses et dans l'absurdité des dogmes chrétiens particulièrement. Et si Jésus a réellement existé, son message a été totalement déformé, voire fabriqué. À vous d'y voir clair. Du moins, en attendant, *aimez-vous les uns les autres*, sa maxime la plus connue, elle aussi empruntée 5 siècles avant lui, à Confucius...

W pour Whiskey : Parce que l'alcool est si bon à boire! Saviez-vous que la bière existait déjà en Égypte il y a plusieurs siècles et que même les enfants en buvaient aux repas en famille ? À ce propos, je ne peux que vous encourager à boire des bières québécoises.



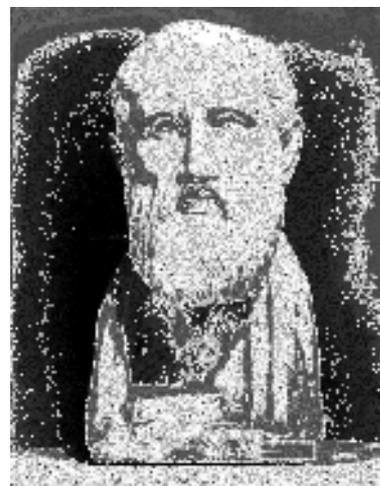
Nous avons une centaine de micro-brasseries dans nos régions et chacune déborde de produits fabuleux et savoureux. Toute la gamme d'Unibroue est délicieuse d'ailleurs...

X pour Xénophobie : C'est la maladie dont souffrait George W. Bush avant d'intervenir en Irak et qui touche d'ailleurs trop d'individus sur

cette planète : la peur systématique des étrangers. Après au moins 25 000 ans d'évolution, je ne peux pas croire que l'humanité continue à s'entredéchirer au lieu d'utiliser le dialogue, le partage et la valorisation de la diversité culturelle. Nous souffrons d'une carence sociale de tolérance...

Y pour Yin : *Force cosmologique indissociable du Yang (le mouvement) et du Tao, qui se manifeste surtout par la passivité.* Prescription médicale : à éviter le plus possible!

Z pour Zénonisme : Tiré du nom de Zénon de Citium (Kition), le fondateur du stoïcisme, une doctrine préconisant l'acceptation totale de la vie et de la volonté de la nature. En d'autres mots, pour atteindre le bonheur, il ne faut pas se préoccuper ou se rendre malheureux des événements ou des choses que l'on ne peut pas changer afin de ne pas subir les douleurs. Ne pas avoir peur de la mort. Se suffire à soi-même (autarcie).



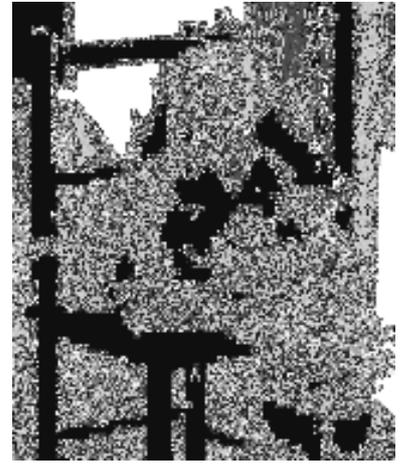
Zénon de Citium
335-261 av. J.-C.

Résister aux souffrances et devenir imperméable. Le stoïcisme préconise aussi de ne pas se laisser contrôler par nos passions et nos pulsions afin d'exercer une parfaite maîtrise de soi, c'est le secret de la liberté. Cette philosophie est discutable, mais j'aime la pratiquer.

Jean-François Veilleux
Étudiant au baccalauréat
en philosophie à l'UQTR
jfv666@hotmail.com

FABULE

Fabule jouait à la femme,
Jeu dangereux, jeu où les hommes
Emportés par la flamme
Entrent en transe, folie humaine
Folie maligne,
Fabule, elle, s'en délecte
S'en déjoue sans tabou,
S'en défait sans défaite
S'enfuit sans souffrance.



Fini le temps des poupées,
Fabule fait des devinettes
De ses charmes elle jette
Poudre aux yeux
Folle du jeu
Elle méprise ses prises
Ses proies toutes acquises
Envoûtées, condamnées
Par les beautés d'une Fabule
Qui n'a rien a donné.

Elle les hante lorsqu'elle chante
Sa sirène attirante
Aguichante, alarmante,
Folle amante, flamme ardente
Et sous sa jupe, l'enfer
Est douce-amère
Fabule le sait, ça se voit
Ça se lit dans ses doigts
Dans sa voix elle sanglote
Sottement, on y croit
Mais au fond, le cœur n'y est pas.



Piégée, l'araignée,
La Fabule, démasquée,
Mentira, c'est comme ça.
Séduira, comme chaque fois
Un bon gars qui ne mérite pas ça
Qui l'aimera, souffrira,
L'oubliera
Et gardera en souvenir
Tous ces moments dans ses bras,
Juste au cas...

Michaël Magny
Étudiant au baccalauréat
en philosophie à l'UQTR

Mon chien n'est pas un danois bleu, mais un himalayen!

Je tergiverse parfois et palabre avec moi-même, comme cet après-midi tranquille d'un 18 février, il fait doux dehors, la neige fond et mon chien est là à me regarder béatement ramasser ses tas d'immondices, comme je le fais deux fois semaine. Mais aujourd'hui, je réalise à quel point l'hédonisme n'est pas au rendez-vous...comme les autres fois d'ailleurs. Je sue à grosses gouttes dehors à gratter la glace qui s'est formée, conservant pour une éternité incertaine ces corps composés de formes diverses et de matière. Contrairement à Berkeley, ce ne sont pas des idées de matière que j'ai devant moi – alors aussi bien dire que j'ai les idées de répulsion au dégagement nauséabond de ces incongruités malveillantes.

Si je fais une comparaison à cette forme blanche (en fait peu importe la couleur), dure et contingente, permettant mécaniquement de confondre les substances entre elles afin de les acheminer dans un endroit où seul l'œil aguerri peut le voir – si telle est sa fonction – le bruit du siphon tourbillonnant (céleste et salutaire, devrais-je dire) permet en fait d'exclure totalement de l'idée ou de la vision ces formes exécrables, parfois accompagnées de bruits incongrus vers un avenir certain. La certitude vient du fait que ces matières ne reviendront pas, je précise. Celles de mon chien semble contenir l'immensité de ce qui l'entoure, comme si une malveillance accompagnait subtilement son instinct de salut. Elles y sont et elles y restent!

Toujours à la vue, elles me narguent par le déplaisir de les voir orner ce paysage, perdant ainsi son charme harmonieux. Peut-on parler d'harmonie?

Bon, admettons que, sur cette neige, ils sont facilement repérables et l'hédoniste n'aura pas le déplaisir de le retrouver sous son pied de velours. Peut-on prévoir la prochaine couverture de neige? Non! Et à cela, parfois – je dirais la plupart du temps – la chose se camoufle par une autre matière et de là le danger nous guette – enfin, me guette. Car non seulement content de

me voir lui libérer un passage devenu incertain pour nous et peu importe pour lui, mon chien – qui a quatre mois, perd ses dents et pèse plus de 75 livres – est de surcroît content de me voir avec lui dehors sans laisse, me regardant me gratter la tête à choisir quelle sera la pelle que je vais contaminer, le moyen de transport viable pour l'acheminer à un certain hermétisme sans en semer de part et d'autre – heureusement que ça ne pousse pas, bien content que ce soit inerte, imaginez un instant la reproduction de ces choses...bien que mon chien en soit le principal moteur et qu'il s'en donne à cœur joie. Donc il court, tourne, saute et brandit ses immenses pattes de devant contaminées vers la matière qui me compose, laissant ça et là des marques d'amour pour ainsi me prouver que je suis son maître. Non pas au préalable sans les avoir imprégnées de ce que je m'apprêtais à éliminer. Je me questionne, en fait est-il le maelström? On ne peut pas parler d'hédonisme de sa part, il se fait toujours plaisir sans aucune hiérarchie quelconque ni sans penser au bien être commun, on parle d'absolue nécessité à aimer et il ne retire que du plaisir peu importe la situation. Donc, courir, sauter, etc., voilà venir la machine à labourer, la moissonneuse-batteuse de la neige, la quête d'une réalité, bien qu'invisible aux yeux devient horreur en voyant qu'une certaine perpétuité advient dans le ramassage – d'autres se découvrent!

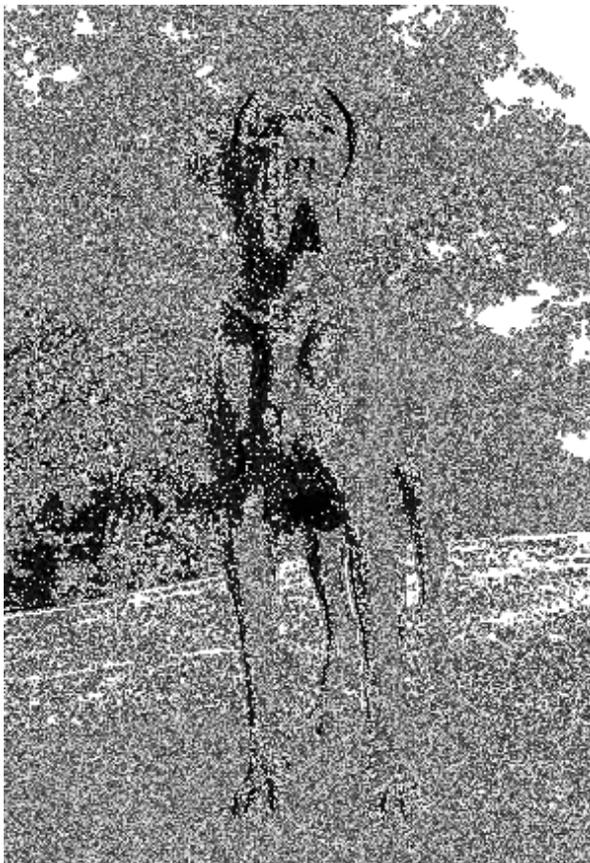
Harmonie? Humm...je suis songeur. Perpétuelle quête de l'harmonie visuelle et olfactive. Aristote ne devait pas avoir de chien, j'en suis certain. Il a tellement passé de temps à penser à toutes sortes de choses et tellement développé l'être en tant qu'être qu'il n'aurait pas pu s'occuper d'un chien. Et je suis bien heureux pour lui, car l'hiver apporte un certain avantage; ces choses gèlent et sont plus faciles à ramasser. S'il avait un chien, il devait avoir celui qui accompagnait le chien. J'imagine mal les péripatéticiens marchant allègrement dans l'allée couverte d'une nuée de corps solides – enfin, certains plus que d'autres. J'aurais aimé retrouver une solution aristotélicienne à ma réalité, mais bon, je vais devoir décortiquer longtemps dans la simplicité pour finalement en découvrir la complexité. Je préfère l'exutoire

présent qui se veut un témoignage subjectif d'une certitude éprouvée, celle de la cueillette.

Alors dans ce jardin d'agrément, teintés d'une qualité qui se transforme par l'altération de la neige, j'œuvre en tentant vaillamment de contrer les élans de preuves d'amour de mon chien et surtout pour ne pas en perdre un seul morceau en route vers l'hermétisme.

J'ai pensé à un sac attaché derrière lui, mais le connaissant, il va finir dans son appareil digestif et celui-là aussi je devrai le ramasser un jour ou l'autre. Parfois je me demande s'il n'a pas des gênes d'autruche mais bon, passons.

Du coup terminée la récolte bihebdomadaire, je m'aperçois que je n'ai aucun colorant pour la neige, je dois donc attendre celle qui va suivre...ou une pluie qui va en découvrir d'autres, les diluants ainsi. Mais que vais-je faire, du coup tout le tour de la piscine creusée, où les gens marcheront dans un avenir rapproché, ce béton accueillant où les aspérités deviendront l'ancrage certain de choses et qui assurément deviendra le siège de l'immigration – ces choses ne migrent qu'une seule fois et elles s'attachent à leur terre d'accueil, elle quittent le borbier de l'éternelle puanteur et atterrissent (car c'est le cas, elles ne sont nullement déposées mais catapultées, et parfois avec violence – j'ai été témoin – ce n'est



pas « être et être perçu », ça? Bon, bon, bon...petite pointe à Berkeley ici) sur l'agrégat. J'ai décidé qu'aucun accommodement ne serait raisonnable à ce sujet.

Pratico pratique, vivre et laisser vivre ne s'applique pas à un chien. Vivre tout court semble plus approprié. Il fait alors un pied de nez à l'utilitariste et l'universaliste, peu importe le moyen, je fais ce que j'ai à faire, que ce soit utile ou non à l'ensemble, il n'y a aucune morale à extirper solennellement sa vivacité murie avec empressement vers le premier endroit choisi. La fougue et l'entrain sont son critérium, et il est d'une évidence, une conviction même, que le corps du délit, contenant une certaine pesanteur, se retrouvera invariablement, par son affirmation démesurée, sur la venelle, engourdissant ainsi et menant presque à une acrimonie, le trimardeur à sa première visite.

En ce sens mon chien est un himalayen, non par sa forme et sa matière, mais par l'immensité qui s'en dégage

postérieurement...Hédonisme? En partie oui, car je me fais plaisir, il est toujours content de me voir!

ESSEF
Étudiant au baccalauréat
en philosophie à l'UQTR

La mort de Michaël Magny

Bah voilà, je suis mort. Je commençais tout juste à faire du bon travail à mon emploi, ma copine était enceinte depuis un peu plus d'un mois, ma vie se stabilisait et je commençais même à me dire que j'étais un gars heureux.

Tué par une grippe. Autant pour mon orgueil.

Me voilà donc sur un nuage, devant le gros grillage en or qu'on s'imagine tous être la porte du paradis. Un gars barbu, à gauche de la porte, les bras croisés comme un bouncer, me regarde avec un sourire. Au moment où il ouvre la bouche, je l'interromps.

-Laisse faire Saint-Pierre, je sais c'que tu vas me dire : « M.Magny, on a évalué votre dossier. On savait pas trop quoi faire de vous. Vous avez un peu menti, beaucoup méprisé, mais surtout vous étiez plein de bonnes intentions, pis ça, c'est le 2^{ième} chemin direct pour l'enfer après le suicide.

Mais vous avez pas été un trop mauvais diable. Vous avez rendu service, défendu les faibles et les perdants. Vous avez essayez d'être juste même si ça se fait pas. Autrement dit, on a bien ri à vous regarder aller, vous pouvez entrer. » Regarde le grand, l'introspection c'est ce que j'ai fait toute ma vie, tu m'apprendras rien aujourd'hui.

Saint-Pierre me regarde comme si y'avait jamais croisé personne de plus con que moi depuis que son club est ouvert. Ben oui mon vieux, t'as beau être le portier du paradis, t'es quand même juste un portier.

-Dieu veut t'voir, qui m'dit. Y'a des choses à t'dire.

-Hé ben! Quelle porte?

Le doorman me pointe une toilette chimique un peu plus loin. Je ne le salue pas.



L'autre côté de la porte vert propre cache... encore du ciel. C'est juste qu'ici, les nuages sont en or.

Devant moi, assis sur son « trône », le plus grand pimp du monde lit son Reader's Digest. « Dieu créa l'homme à son image », faut pas oublier.

C'est un vieux bonhomme qu'on imagine aisément en train d'offrir des bonbons aux enfants d'une cour d'école pour qu'ils embarquent dans sa Cavalier. Un air de famille avec le Père Noël, sans le côté bienveillant. Un homme qui fait jamais rien d'autre que gagner et avoir raison finit forcément par avoir un p'tit sourire fendant au coin des lèvres, lui l'a aux deux.



-Qu'est-ce que tu m'veux, Dieu? J'ai rien à t'dire, moi, pointe-moi mon harem qu'on en finisse.

Le vieux con part à rire.

-Tu sais pourquoi t'es ici, Magny? Parce que j'pouvais juste pas te laisser aller en bas. T'es trop en criss. T'envoyer en enfer, c'est comme envoyer un truck de propane à Satan pour qui fasse tout péter jusqu'icitte!

-Charmant. T'as autre chose à m'dire avant d'me donner ma sainte paix pour l'éternité?

-Ça, penses-y même pas! Même si j'te la donnais, tu la prendrais pas. J't'ai toujours donné c'que tu voulais, Magny. Toujours. Tu voulais du talent, t'en avais. Tu voulais des défis, t'en as eu. Tu voulais de l'amour, t'étais un des gars les plus aimés du monde. Ta grand-mère à elle toute seule t'a donné plus d'amour que c'que le Sahara compte en grains d'sable.

-Parlons-en, d'ma grand-mère! Tu l'as tuée! Tu m'as humilié à l'école toute mon enfance, tu m'as fait manger des volées par mon frère, tu tues ma grand-mère, pis tu t'excuses en m'faisant tomber dans drogue, le cul pis l'alcool à cause d'un amour malsain! Merci! Tout c'que j'ai voulu, c'est être un homme meilleur, pis ça tu me l'as jamais donné!

-C'est ton vœu le plus cher, pis c'est aussi celui que j'ai le mieux exaucé. C'est les épreuves qui rendent les hommes meilleurs, Magny.

Je soupire.

-Pis maintenant, j'suis mort.

-Ouais... Depuis qu'elle te connaît, ta copine aussi veut devenir une femme meilleure.

Michaël Magny
Étudiant au baccalauréat
en philosophie à l'UQTR